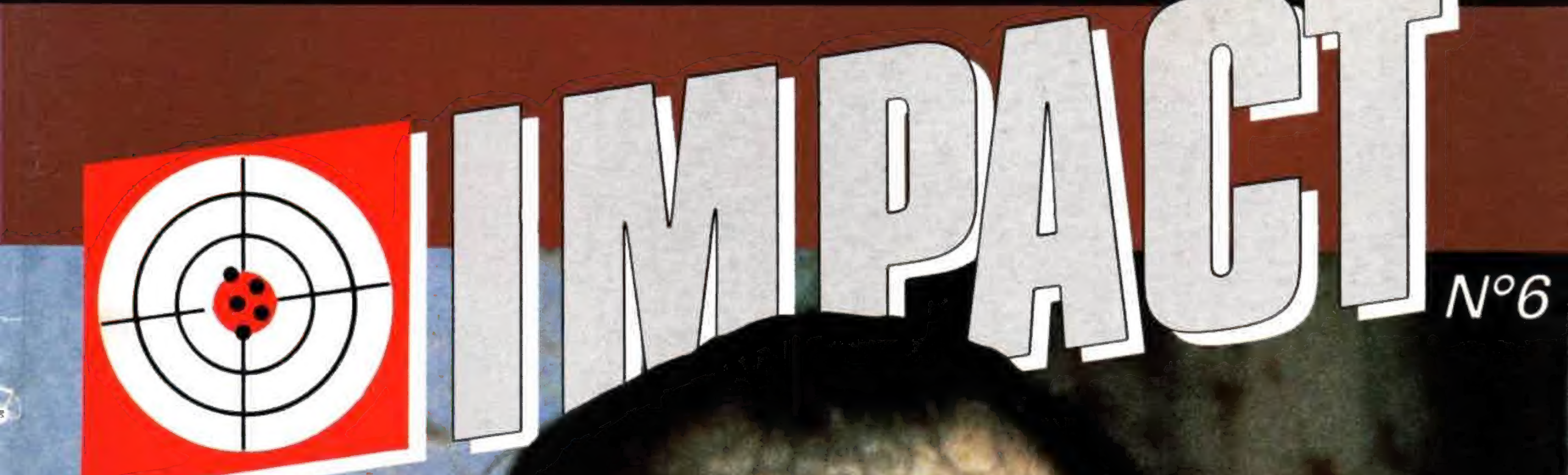


LE JOUR DES MORTS-VIVANTS



LE NOM DE LA ROSE
Sean Connery enquête

MORT OU VIF
Rutger HAUER contre les terroristes

M. - 3226 - 6 - 20,00 F
ESP. : 500 PTS - CAN : $ 5.50

AVENTURE – POLICIER – EROTISME – FANTASTIQUE



AU SECOURS ! ILS REVIENNENT :

DAY OF THE DEAD

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE 2

M 2016 - 44 - 20,00 F CANADA $ 4,75 BELGIQUE 150 FB
SUISSE 6,50 F ESPAGNE 500 Pts


MORT OU VIF


LE JOUR DES MORTS-VIVANTS


LE NOM DE LA ROSE


FROM BEYOND


DARYL HANNAH

IMPACT

Photos de couverture : **Le jour des morts vivants - Mort ou vif (1) Le nom de la Rose (4)**

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de publication :** Jean-Pierre Putters. **Rédacteur en chef :** Denis Tréhin. **Comité de rédaction :** Alain Charlot, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec, Denis Tréhin. **Collaboration à ce n° :** Lucas Balbo, Yves-Marie Lebescond, Norbert Moutier. **Correspondants :** Maitland Mac Donagh, Bill George. **Traducteur :** Alain Charlot. **Documentation :** Denis Tréhin, Alain Charlot. **Maquette :** Laurent Livinec. **Remerciements :** Monique Assouline, Josée Bénabent-Loiseau, C.D.A., D.C.A., Eurogroup, Claude Giroux, Laura Gouadain, Vanessa Jerrom, Christophe L., Les Films J. Leitienne, Marlène & Eugène Moineau, Robert Schlockoff, UIP, Warner-Columbia, et les maisons de distribution video citées. **Photogravure :** G.C.O. **Composition :** Compo Jet. **Impression :** SIEP. **Distribution :** N.M.P.P. **Rédaction/Administration :** 4, rue Mansart 75009 Paris. Tél. : 48.74.70.83. **Dépôt légal :** Décembre 1986. **Commission paritaire :** N° 67856. **N° ISSN :** 0765-7099. Paraît tous les deux mois. N° 6 tiré à 65 000 exemplaires.

Télégrammes

ÉDITORIAL

Et oui, Impact a déjà un an. Un an durant lequel vous avez bien voulu nous suivre dans notre soif inaltérable de cinéma, celui dans lequel on bouge d'abord (et où on tire tout autant d'ailleurs...) et on discute ensuite. Action, aventures, suspense, thriller, fantastique, érotisme. On veut vous en mettre plein les mirettes, vous offrir chaque bimestre un condensé d'images et d'émotions fortes. En toute franchise, nous qui ne sommes pas des auto-satisfaits suffisants, nous estimons qu'Impact est encore assez loin de donner son maximum. Plus de pages, plus de couleur aussi arrangeraient les choses, mais cela, c'est à vous de le décider. En achetant régulièrement Impact par exemple. Le faire connaître autour de vous ne serait pas mal non plus.
L'action au cinéma, ce n'est pas seulement Stallone, Schwarzenegger ou Chuck Norris, vous en êtes conscients, nous aussi. L'actualité et les grosses productions ne justifieraient pas l'existence de la revue que vous tenez entre vos mains, s'il n'y avait à côté les innombrables séries B qui font les délices de tout cinéphile digne de ce nom. De même, se cantonner exclusivement aux films de « gros bras », fonction qu'assument d'ailleurs d'autres publications, serait une erreur. Impact veut « ratisser » large, comme on dit, et c'est pourquoi plusieurs pages de ce n° sont consacrées au **Nom de la Rose,** une œuvre en tous points remarquable qui nous invite à suivre la passionnante enquête de Guillaume de Baskerville (incarné par Sean Connery) au sein d'une abbaye recèlant bien des surprises. Mais le film de J.J. Annaud ne se limite pas à cela, loin s'en faut ! Et puis nous attaquons une série de grands dossiers, avec ce copieux panorama des films consacrés aux Ninjas, ces tueurs-justiciers venus du Soleil Levant. Un thème qu'Impact ne pouvait pas ne pas traiter ! Le nouveau film avec Rutger Hauer, **Mort ou vif,** un reportage sur **Quiet Cool,** une production aux cascades époustouflantes, un portrait de la magnifique Daryl Hannah et plein d'autres bonnes choses sont à vous dans ce numéro, si vous osez seulement tourner les pages qui suivent. Bonne lecture et à bientôt, en février.

Denis TREHIN.

● Le prochain film de John Schlesinger (**Le jeu du faucon**) s'intitule **The Believers** et est un thriller de l'occulte basé sur la nouvelle de Nicholas Conde, « The Religion ». Martin Sheen y jouera le rôle d'un psychologue s'occupant des policiers stressés par leur travail et par cette entremise, Sheen va se trouver mêlé à la Santeria, une religion puisant ses origines en Afrique et qui a atteint l'Amérique du Sud lors de l'arrivée des esclaves noirs.

● C'est Robert De Niro qui va interpréter Al Capone dans **The Untouchables** de Brian De Palma, et ce en remplacement de Bob Hoskins (**Mona Lisa**). Bob Hoskins qui sera le partenaire de Mickey Rourke dans **A Prayer For The Dying** de Mike Hodges... Face à De Niro, Kevin Costner dans le rôle d'Eliot Ness, mais sont également au générique Sean Connery et Charles Martin Smith. Si De Palma fait subir le même traitement qu'il l'a fait pour **Scarface,** ça promet !

● Après **Legend,** qui n'a pas remporté le succès espéré, Ridley Scott va tourner un thriller, **Someone To Watch Over Me.** Situé à New-York, le tournage devrait débuter ce mois-ci et coûtera beaucoup moins cher que **Legend** dont le budget avait quand même atteint la barre des 35 millions de dollars.

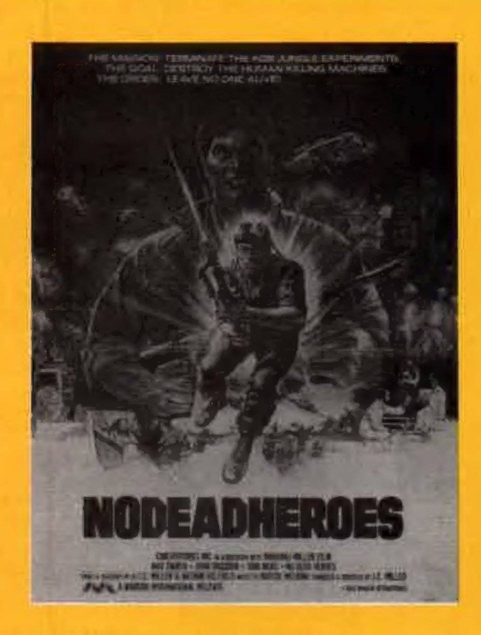
● Omega Entertainment est la compagnie de Nico Mastorakis qui, outre le président, en est aussi pratiquement le seul réalisateur. Outre **Fire Below Zero** et **The Wind** qu'on vous a déjà annoncés, Mastorakis nous propose à son catalogue, d'une part **Terminal Exposure,** dans lequel deux kids jouent les détectives à Venise, et d'autre part, **Skyhigh** où les échanges entre étudiants dans les îles grecques servent de couverture à une intrigue d'espionnage mettant en jeu des inventions top-secret. La routine, quoi...

● C'est officiel et vous le savez sans doute déjà : **Rambo II** va être réalisé par le sieur Russell Mulcahy. La nouvelle ne laisse pas d'être surprenante mais on se prend déjà à essayer d'imaginer ce que cela va pouvoir donner. Non content d'être allé chercher le réalisateur le plus inventif du moment (**Razorback, Highlander**). Stallone a co-signé le scénario qui va mener Rambo en Afghanistan afin d'y délivrer son père spirituel, papa Trautman (Richard Crenna) ayant en effet été incarcéré par les communistes dans les prisons afghanes ! Stallone/Rambo, même combat ! A quand un petit crochet par le Liban pour libérer nos otages, Mr. Rambo, hein ?

▼ Le moniteur en blanc entouré de jolies donzelles, (notre photo) c'est Frank Stallone (le frère de Sly) dans **The Pink Chiquitas** d'Anthony Currie, une comédie de SF canadienne en forme de clin d'œil aux films des années 60. Il y est un détective de charme, Tony Mareda Jr., qui doit faire face à des ravissantes amazones (les Chiquitas Roses) apparaissant lorsqu'un étrange météorite surnommé Betty commence d'ébranler (oh là...oh là...) notre planète avec ses ondes sexuelles de choc ! Et Mareda Jr., sorte de croisement entre Humphrey Bogart et l'inspecteur Clouzeau devra affronter, outre ces plantureuses femelles, un monstre du Loch Ness et que sais-je encore ! Un ragoût qui à l'air plutôt indigeste, non ?

Frank Stallone est Tony Mareda dans The Pink Chiquitas





La mission : détruire les expériences que le KGB effectue dans la jungle. Le but : éliminer les machines à tuer. L'ordre : ne pas laisser de survivants. La profession de foi de **Rambo III** ? Non, seulement les consignes laissées au commando de **No Dead Heroes** de J. C. Miller. Egalement chez Manson, il y a **The Butterfly Revolution** de Bert L. Dragin, où de jeunes campeurs se révoltent contre la loi. Contre quoi ? Contre qui ? On n'en sait pas plus, mais comme appparemment ce n'est pas un film où les acteurs restent le cul sur leur chaise à philosopher, on vous le signale, d'autant plus qu'il y a cette vieille fripouille de Chuck Connors au générique.

Chez Shapiro Entertainment, les films qui cartonnent ne manquent pas : **Keeping Track** de Robin Spry, dans lequel 2 fugitifs témoins d'un meurtre doivent échapper à la fois à des tueurs et à des espions lancés à leurs trousses ; **Aerobicide** (le sport le plus dangereux du monde ?) écrit et réalisé par David A. Prior ; **Trespasses** d'Adam Rourke et Loren Bivens, l'histoire d'une femme qu'on ne peut oublier et à qui on ne peut par conséquent pas pardonner (hum... çà sent la fesse tout çà...)

Le filon des films sur le Vietnam n'est pas encore tari : outre l'attendu **Hamburger Hill** dont la réalisation a débuté il y a deux mois aux Philippines sous la direction de John Irvin, on nous annonce **Hanoi Hilton** mis en scène par le scénariste-réalisateur Lionel Chetwynd. Paul Le Mat et Michael Moriarty seront les interprètes principaux de cette production Cannon retraçant l'emprisonnement au Vietnam du Nord de certains membres du personnel militaire américain. Mais apparemment, il n'y aura pas là un Chuck Norris ou un David Carradine pour les délivrer...

Et maintenant, les Cannon news, of course : **Cannonball Run 3,** prévu pour l'été 87 ; le nouveau Andrei Konchalovsky (**Runaway Train**) qui s'intitule pour l'instant **Investigation** et qui sera avec Al Pacino ; **Death Wish 4,** toujours avec le même pépère moustachu ; **Missing In Action III,** toujours avec Chuck Norris et une nouvelle fois réalisé par Joseph Zito ; une comédie d'aventure nommée **Africa Adventure** avec Dom de Luise et mise en scène par Boaz Davidson ; enfin, **Barfly** de Barbet Schroeder avec Mickey Rourke.



Robert Ginty (**The Exterminator**) et Sandhal Bergman (**Conan**) ensembles dans **Retaliator** d'Allan Holzman, une version au féminin du **Terminator** de James Cameron. A. Holzman est un spécialiste du pompage (qu'on se souvienne de son **Mutant** plus qu'inspiré d'**Alien**), mais çà promet tout de même d'être sympathiquement revigorant ce film, non ?

On en sait un peu plus sur le prochain Chuck Norris, **Firewalker,** mis en scène par J. Lee Thompson. C'est l'aventure de deux mercenaires incarnés par Norris et Louis Gossett Jr., qui s'associent avec la ravissante détentrice d'une carte devant les mener à un trésor fabuleux datant des Aztèques. Mais le dernier descendant de la tribu concernée ne va reculer devant rien pour les en empêcher. Et bien moi, je lui donne raison !

Il suffit d'un Stallone dans le rôle-titre d'un justicier au surnom reptilien et voici qu'apparaissent d'autres agents anti-terroristes aux appellations tout aussi venimeuses. Premier d'entre eux : **Scorpion,** un exécuteur à la mystérieuse identité qui doit frapper le premier s'il ne veut pas être à la merci de ses ennemis. William Riead produit et réalise et c'est avec Tony Tulleners, Don Murray et Robert Logan.

Kidnapped est un drame retraçant l'enquête menée pour sortir une jeune fille du pénible milieu que lui ont réservé ses ravisseurs : celui de la pornographie utilisant des enfants.

Un truc qu'on attend vivement, c'est **Straight To Hell,** une sorte de western contemporain signé par Alex Cox (**Repo Man, Sid and Nancy**) avec l'ex-Clash Joe Strummer, Sy Richardson, Dick Rude et Courtney Love, et des apparitions de Dennis Hopper, Grace Jones, Elvis Costello, Jim Jarmusch et le groupe The Pogues. Une histoire de sang, de fric, de flingues, d'insanités et de tension sexuelle, qu'y disent...

Paul Smith (le génial tortionnaire de **Midnight Express** et celui, ô combien plus rigolo de **Crimewave**), Yaphet Kotto, Heidi Helmer, Kabir Bedi, tout ce beau monde dans **Terminal Entry** de John Kincade. A voir l'affiche, c'est pas encore un film sentimental...

Jodie Foster (**Bugsy Malone**) avait un peu disparu des grands écrans. La revoici dans

COMMANDEZ LES ANCIEN

NOM : ______________ Prénom : ______________

Adresse : ______________________________

____

désire recevoir les Numéros cochés ci-dessous

☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34

☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 43. IMPACT : du 1 au 4. Chaque exemplaire : 20 F (sauf N° 37 H.S. : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de MAD-MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : le tarif est identique mais tout règlement doit nous être adressé par mandat-international, exclusivement.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon ci-contre et renvoyez-le à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris, accompagné de votre règlement.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 IMPACT





Impact n° 1 : Les trois « Gore-opéras » de George Romero : **Night of the Living Dead, Dawn of the Dead** et **Day of the Dead. Commando. Buckaroo Banzai.** Portrait : Kathleen Turner. **Haut les Flingues.** Tournage : **Coïncidences.** La légende « Coup de poing » : **Rocky,** tous les films. Le Festival d'Avoriaz 86. **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? Mort sur le Gril, Le Docteur et les Assassins, La Revanche de Freddy.** Ciné-cibles : **Silverado, Exterminator II, Soleil de Nuit, Invasion U.S.A., Target, Chinese Boxes. L'executrice :** entretien avec Brigitte Lahaie.



Impact n° 2 : **Le Justicier de New York,** entretien avec Michael Winner. **Créature.** Historique de la Cannon. **Highlander.** Mike Hammer. **Le Secret de la Pyramide, Remo sans Arme et Dangereux, Le Diamant du Nil.** Cannes 86. Portrait : Rutger Hauer. Ciné-cibles : **Rocky IV, A Double Tranchant, Les Longs Manteaux, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, American Warrior, Le Bateau-Phare, Revolution, A Couteau tiré, Natty Gan, Les Supers-flics de Miami, Zappa, Les Loups entre eux.** Vidéo. Vidéo X. Bandes dessinées.



Impact N°3 : **House, Le Dernier survivant.** Dossier **Hitcher :** entretien avec le réalisateur et le scénariste. Dossier **Cobra. Maximum Overdrive :** Entretien avec le réalisateur: Stephen King. **Aigle de fer. The Naked Cage.** Portrait : Mel Gibson. Ciné-cibles : **Pirates, Runaway Train, Money Movers, Ultra Vixens, Delta Force, Atomic Cyborg, Police Fédérale.** Dossier Tanya Roberts. Dossier et entretien Anthony Dawnson (Antonio Margheriti. Musiques de films. Vidéo. Vidéo X.

Impact N°4 : **F/X, Effet de choc,** portrait Bryan Brown. **America 3000.** Dossier John Badham et entretien. **Short Circuit. Dans les bras de l'enfer. Les Aventures de Jack Burton. Critters. L'Invasion vient de Mars :** entretien Tober Hooper. Dossier Sybil Danning. **Tex et le Seigneur des Abysses.** Ciné-cibles : **Le Contrat, Prisonniéres de la vallée des dinosaures, Karaté Kid, Le Moment de vérité II, Dakota Harris, Top Gun, Le Camp de l'enfer, La Loi de Murphy.** Dossier **Campus,** entretien avec ALbert Pyun. Bandes dessinées. Vidéo. Vidéo X.



Impact N°5 : **Deux flics à Chicago, Banco, Blue Velvet.** Entretien avec David Lynch. **At Close Range. Cobra,** entretien avec George Pan Cosmatos. **Massacre à la Tronçonneuse II,** entretien Tobe Hooper. Dossier Caroline Munro. **Aliens,** entretien avec James Cameron. Duccio Tessari, entretien. Ciné-cibles : **Mort un dimanche de pluie, Dans les bras de l'enfer, Escort Girl, Act of vengeance.** Vidéo. Bandes dessinées. Vidéo X.



Five Corners de Tony Bill, dans lequel elle et son boy-friend vont devoir se défendre contre un dangereux psychopathe en l'an de grâce 1964. On ne voit pas ce que ça va rajouter au scénario mais bon, c'est comme ça, nous on ne fait que délivrer l'information...

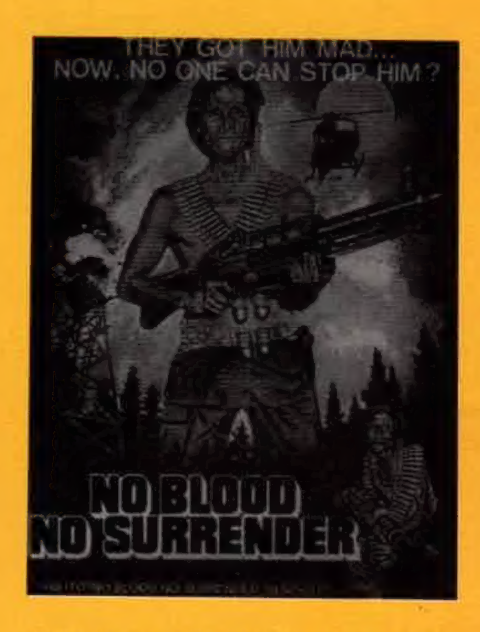
● Steven Lisberger qui n'avait rien tourné depuis le génial **Tron** reprend du service avec **Hot Pursuit,** ou les péripéties vécues par un collégien pour rejoindre la famille de son aimée à travers les îles des Caraïbes. Il va devoir pour cela affronter la jungle, des pirates et un ouragan monstrueux. Good luck, kid !

● Cà fait un bout de temps qu'on l'attend celui-là : **Never Too Young To Die** de Gil Bettman avec John Stamos, Gene Simmons (que vous allez revoir bientôt dans **Mort ou vif**) et la si désirable Vanity. Rappelons de quoi il s'agit : un jeune homme se trouve mêlé au monde de l'espionnage dans lequel œuvre son paternel et il va tenter d'enrayer un monstrueux complot visant à empoisonner l'approvisionnement d'eau des USA !

● Comment ça ? Vous n'avez pas vu le génial **Utu** ni l'excellent **Le dernier survivant** du non moins fantastique Geoff Murphy ? Alors, vous êtes impardonnables ! Murphy va encore nous prouver de quoi il est capable dans **Rent A Cop** avec Burt Reynolds dont c'est le grand retour. Ex-flic, le personnage de Reynolds va devoir venger la mort de cinq de ses amis, aidée en cela par une ex-accro à la drogue. Leur cible : les trafiquants responsables bien sûr ! Reynolds toujours, dans **Malone,** le prochain Harley Cockliss (**Le camion de la mort, Sans issue**) où il partagera la vedette avec Cliff Robertson. D'après la nouvelle « Hardacre's Way » de William Wingate.



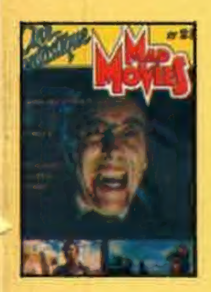
▲ Le mythe de Rambo semble bien avoir atteint le tréfond de la dégénerescence. Après les déjà pas tristes **The Intruder** et autres **Johnny Rambo Tan-Go,** nous découvrons ébahis et la larme à l'œil (nous) et l'arme au poing (lui) le justicier apparemment sexagénaire de **No Blood No Surrender** qui semble bien être une production en provenance des Philippines. Palito Panchito incarne le héros rebelle et sénile (vu sa tronche sur l'affiche...) mais nous sommes gâtés car on a aussi droit à Max Alvarado, Michelle Aguino, Ernie Ortega,



Ruben Ramos, Eddie Llanita, Janice Jurado, Brandy Ayala, Sheela Mari et même des « surprise superstar guests ». Tout ce joli monde est filmé par le non moins célèbre Rudy Dominguez. Dans le même créneau Z surchargé de héros-guerriers-bardés de grosse artillerie jusqu'aux couilles, on a également le brûlant **Cobra Thunderbolt,** un produit thaïlandais celui-là, mettant en vedette un super camion équipé d'engins de mort. Pour les crédits, on vous laisse déchiffrer l'affiche, OK ?

IS NUMÉROS

Ciné Fantastique MAD MOVIES



N° 23 : Entretien Tom Savini. Dossier **Mad Max II**. Dans les griffes du cinéphage : **Blue Holocaust, Conan le Barbare, Carnage, La Ferme de la Terreur, The Hand, Dragonslayer**. Dossier : La série des « Dracula » avec Christopher Lee. Dossier Dick Smith.

N° 24 : Avant-première : **Spasm, Épouvante sur New York, The Dark Crystal**. Dossier Dario Argento. Sur le tournage de **Ténèbres**. Festival de Madrid. Cinéphage : **Blade Runner, Les Yeux de la Forêt, L'Épée Sauvage, Creepshow, Star Trek II, La Morte-vivante, The Thing**. Film décrypté : **L'Invasion des Morts-vivants**. Ciné-fan : Jean-Manuel Costa, l'animation. Entretien avec Ray Harryhausen.

N° 25 : Maquillage : Entretien avec Dick Smith. Le film décrypté : **Alien**. Entretien avec Dario Argento. Dossier : Tobe Hooper ou la folie homicide. Cinéphage : **Tron, Halloween II, L'Emprise, E.T.** Festival de Sitges. Les films d'Avoriaz 83. Ciné-fan : latex et zombies.



N° 26 : Compte rendu du Festival d'Avoriaz 83. Le film décrypté : **Zombie**. Dossier David Cronenberg. **Dark Crystal, Vidéodrome**. Entretien avec Gary Kurtz et Jim Henson. Cinéphage : **Phobia, Le Prix du Danger, Meurtres en 3-D, Frère de sang, Evil Dead, Looker, Creepshow, Transmission de Cauchemars**. Entretien avec George Miller, les « **Mad Max** ». Ciné-fan : photos de space-opéra ou « **Star Wars** dans son salon ».

N° 27 : Le cinéma fantastique indonésien. **Wild Beasts, Zeder. Octopussy** et **Jamais plus Jamais**. Dossier Barbara Steele. **Les Prédateurs** : entretien David Bowie. Film décrypté : **Le Chien des Baskerville** (Fisher). Dossier **Le Retour du Jedi**. Avant-première : **Mausoleum, Krull, Latidos de Panico, La Chute de la Maison Usher** (Jésus Franco), **Le Trésor des quatre couronnes**. Tournage : **Clash**. Musique de film : Bernard Herrmann. Cinéphage : **Psychose II, Dar L'Invincible, Le Sens de la Vie**. Dossier **Creepshow** (King, Savini, Romero, les E.C. Comics, etc.). Entretien R. Rubinstein pour **Creepshow**.



N° 28 : Dossier **La Foire des Ténèbres**. Dossier **La Quatrième Dimension** (le film). Cinéphage : **Superman II, Yor, Le Chasseur du Futur, Tonnerre de Feu, le Guerrier de L'Espace, Le Trésor des Quatre couronnes, Cujo, La Guerre du Fer, Frère de Sang**. La série des 3 « **Dents de la Mer** ». Vaste dossier sur les 3 « **Guerre des Étoiles** ». Avant-première : **Wargames, Metalstorm, Biohazard, She, The Scarecrow, Raw Force, Hercule, Manhattan Baby**. Les demeures fantastiques (dossier sur les maisons « possédées ») première partie.

N° 29 : Les films d'Avoriaz 84. **Krull, Strange Invaders, The Dead Zone**. Entretien avec Paul Naschy. Festival de Bruxelles, Festival de Sitges. Entretien avec H.B. Davenport (pour **X-Tro**). Les films en relief. Les nouveaux aventuriers : Harrison Ford. Entretien avec Joe Dante. Ciné-fan : super 8 de space-opéra. Cinéphage : **Jamais plus Jamais, Androïde, La Foire des Ténèbres, Le Choix des Seigneurs, Christine**. Les demeures fantastiques, deuxième partie. Le film décrypté : **Brainstorm**.





N° 30 : Maquillage : Entretien avec Ed French. Le film décrypté : **Phantom of the Paradise**. Avant-première : **Strange Tangents, Stryker, Abomination, Final Executor, Rats, The Black Throne, Zeus**. Crayon-bis : Pupi Avati. Portrait : Christopher Walken. **Vidéodrome**. Entretien avec David Cronenberg. **La Forteresse Noire**. Ciné-fan : Les masques en latex. Cinéphage : **2019 : Après la Chute de New York, La Ville des Pirates, The Forbidden Zone, L'Ascenseur, Le Jour d'Après, Clash, Looker**. Entretien avec Lamberto Bava. Les demeures fantastiques, troisième partie.

N° 31 : **Entretien avec Larry Cohen. Dossier Indiana Jones et Le Temple Maudit**. Effets spéciaux made in France : Acme Films. Avant-première : **Monster Dog, Scared to Death II, The Last Starfighter, The Black Moon Rising, The Ice Pirates, Firestarter, Silent Madness, The Power, Troll, Ghoulies, The Primevals, Prison Ship 2005. La Quatrième Dimension** (la série TV). Cinéphage : **Le Dernier Testament, Le Gladiateur du Futur, Children of the Corn, En Plein Cauchemar, L'Étoffe des Héros, Liquid Sky, Si J'avais Mille Ans**. Entretien Monique Henckell. **Vendredi 13 n° 4**. Dossier : Heroic-Fantasy.



Crayon-bis : Hard américain et cinéma fantastique. Les demeures fantastiques, quatrième et dernière partie. Festival de Saint-Malo. Ciné-fan, personnages articulés pour l'animation. **Splash**. Portrait : Caroline Munro.

N° 32 : Maquillage : Entretien avec John Caglione. Cinéphage : **Les Seigneurs de la Route, Le Chevalier du Monde Perdu, Hercule, Conan le Destructeur, Frankenstein 90, New York deux Heures du Matin, Les Guerriers du Bronx II, X-Tro, Ghostbusters, Indiana Jones et Le Temple Maudit**. Dossier David Lynch. Dossier **Dune**. Avant-première : **The Last Starfighter, Splatter University, Dreamscape, Philadelphia Experiment, Company of Wolves** : entretien avec Neil Jordan. **Greystoke, La Légende de Tarzan**. Ciné-fan : Technique de l'animation. Les décors de **Nemo**. Dossier : Les films après la bombe. Film décrypté : **The Rocky Horror Picture Show**. Premier Festival du Super 8. Dossier Gerry Anderson. **Supergirl**, entretien avec Helen Slater. Maquillage pub : Benoit Lestang.



N° 33 : Maquillage : Ed French strikes again. Entretien avec Herschell Gordon Lewis. **Phenomena**, entretien avec Dario Argento et Sergio Stivaletti. **L'Histoire sans Fin, Gremlins**, entretien avec Joe Dante. Festival de Sitges 84. Cinéphage : **Rock Zombies, 2020 Texas Gladiators, Blasfighter, L'Exécuteur, Supergirl, Les Rues de Feu. Dans les coulisses d'Indiana Jones** : Entretien avec Ke Huy Quan (demi-lune) et story-board et effets spéciaux du film. **1984**, entretien avec Michael Radford. Dossier : Le Psycho-killer. Ciné-fan : les effets spéciaux amateurs, Jean-Pierre Macé. Série TV : **Batman**. Crayon-bis : Le Fantastique à Hong-Kong. Effets spéciaux : entretien avec Jean-Manuel Costa. Le film décrypté : **2001, l'Odyssée de l'espace**.

N° 34 : Maquillage : entretien avec Carl Fullerton. Le film décrypté : **1984**. Effets spéciaux : trucages à la TV. Christopher Tucker sur **Company of Wolves**. Cinéphage : **La Corde Raide, Le Village de la Mort, Mad Mission, Les Rats de Manhattan, Nemo, Sheena, Reine de la Jungle, Gremlins**. Entretien avec Wes Craven, **A Nightmare on Elm Street, Brazil, L'Aventure des Ewoks**. Les films d'Avoriaz 85. **Philadelphia Experiment, Dune, 2010, Razorback**. Avant-première : **Impulse, C.H.U.D., Repo man, Mutant, Buckaroo Banzai, Terminator, The Being**. Ciné-fan : créatures en modelage pour l'animation. Série TV : **Outer Limits** (Au-delà du Réel).





N° 35 : Effets spéciaux : entretien avec Carlo Rambaldi. **Le Retour des Morts-vivants, Electric Dreams, Phenomena**. Dossier « **Star Trek** » : les films et la série TV. **2010, Starman**. Les créatures fantastiques de Jacques Gastineau. **Terminator**. Cinéphage : **Out of Order, L'Aube Rouge, Element of Crime, Brother, Lady Hawke, Onde de Choc, Les Griffes de la Nuit, L'Amulette d'Ogum, Apocalypse dans l'Océan Rouge, Ninja III**. Le film décrypté : **Blade Runner**. Avant-première : **The Domination, Night of the Comet, The Mutilator, Superstition, Runaway**. Dossier Brian de Palma. Les effets spéciaux vidéo. Festival d'Auxerre. Michel Soubeyrand, un atelier de maquillage en France. Ciné-fan : effets spéciaux, les bladders. Série TV : **Tales from the Dark Side**.



N° 36 : Maquillage : entretien avec Stan Winston, entretien avec Tom Savini. **Phenomena, Day of the Dead**. Avant-première : **Def Con-4, Ghoulies, Cat's Eye, Vendredi 13 n° 5**. Entretien avec Tobe Hooper (**Lifeforce**). **Les Jours et les Nuits de China Blue. Re-Animator**. Cinéphage : **Blood Simple, Sangraal, Fantômes à Louer, Dreamscape, Baby, Starfighter, La Rose Pourpre du Caire**. Festival de Saint-Malo. Dossier : Le Peplum Fantastique. Ciné-fan : fabrication d'un buste rigide, les égorgements. Film décrypté : **Planète Interdite**.

N° 37 : Maquillage : entretien avec Pascal Pinteau, Ed French. **Legend**. Dossier **Lifeforce**. Entretien avec Jacques Gastineau. **Rambo II**. Dossier **Mad Max III**, entretien avec George Miller. Cinéphage : **Wild Beasts, Marathon Killer, Le Dernier Dragon, Conqueror, Starman, Runaway, Les Frénétiques, Diesel, Vendredi 13 n° 5. Pale Rider**. Avant-première : **Cocoon, Silent Madness, D.A.R.Y.L., Future Cop Night Train to Terror, The Goonies**. Dossier « Sang pour sang gore » ou l'horreur à l'écran. Entretien avec Ruggero Deodato. Ciné-fan : plaies et cicatrices. Deuxième Festival du super 8, la sélection.



N° 37 : **Hors-série** : Spécial James Bond. Tous les films, de **James Bond Contre le Dr No à Dangereusement Vôtre**. Dossier **Dangereusement Vôtre**, le tournage, le plateau 007, Roger Moore, etc. Dossier photo sur les Bond Girls. Prix spécial : 25 F.

N° 38 : Maquillage : Entretien avec Rick Baker, première partie. Les nouveaux maquilleurs : Jennifer Aspinall, William A. Basso Jr, Arnold Gargiulo II, James W. Kagel, Mike Maddi, Tom Lauten, Peter Montagna, Stephen Norrington. **La Chair et le Sang, Le Roi David**. Dossier : **Vampire, Vous Avez dit Vampire ?** Entretien avec Tom Holland. **Explorers, Retour vers le Futur, Oz, Un Monde Extraordinaire**. Avant-première : **Godzilla 85, Teen Wolf, My Science Project, Weird Science, Warning Sign**. Portrait : Arnold Schwarzenegger. Série TV : Des agents très spéciaux. Cinéphage : **2072, Les Mercenaires du Futur, La Promise, Solo Pour Deux, Horror, Les Débiles de l'Espace, Amazonia, La Jungle Blanche, Les Envahisseurs sont Parmi Nous**. Dossier : Le Fantastique australien. Le film décrypté : **La Revanche de Frankenstein**. Ciné-fan : Dents et prothèses dentaires.

N° 39 : Maquillage : entretien avec Rick Baker, deuxième partie. Cinéphage : **Les Aventures de Buckaroo Banzai, Cocoon, Taram et le Chaudron Magique, Musclor et She-ra, La Dernière Licorne, Les Goonies**. Box-office 85. Le septième art décrypté. Les Nouveaux maquilleurs : Jacques Gastineau, Tyler Smith, Kevin Yagher. Les films d'Avoriaz 86. **Mort Sur le Gril. Re-Animator** : Entretien avec Stuart Gordon. **La Revanche de Freddy**. Entretien avec le réalisateur Jack Sholder. Avant-première : **Le Docteur et les Assassins, The Stuff, Peur Bleue**. Compte rendu du Deuxième Festival du Super 8. Dossier : Roman Polanski. Spécial cinéastes : Richard Fleischer, Michael Powell. Effets spéciaux : Pub du sage (Yoda) pour le Crédit Mutuel. Dossier : Le Cinéma Fantastique indonésien. Le film décrypté : **Le Masque du Démon**.

N° 40 : Maquillage : entretien avec Reiko Kruk et Dominique Colladant. Cinéphage : **Contact Mortel, Le Mystère de la Pyramide, D.A.R.Y.L., Peur Bleue, Dream Lover, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?, L'Unique, Kalidor, Black Out, Le Docteur et les Assassins, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, Une Créature de Rêve, La Revanche de Freddy**. Avant-première : **Transylvania 6-500, Once Bitten, Terrovision, Troll, Eliminators**. Dossier **Highlander**, entretien avec Christophe Lambert. **Link, Enemy**. Dossier Hitchcock : les apparitions du Maître dans ses films avec toutes les photos. **Les Oiseaux**, analyse. Les nouveaux maquilleurs : Michel Soubeyrand, David White, Gabe Bartalos. Autopsie du septième art. **Peter Pan**. En vingt-quatrième vitesse : Jean-Pierre Jeunet, cinéaste. Série TV : Chapeau Melon et Bottes de Cuir. Ciné-fan : les prothèses en latex.

N° 41 : Effets spéciaux, **Evil Dead II**. Cinéphage : **Créature, sans Issue, Atomic Cyborg, Le Diamant du Nil, Zone Rouge, Maxie, Highlander**. Dossier « **House** », entretien Steve Miner et Sean S. Cunningham. **Nomads, Le dernier survivant, Les Aventuriers de la 4e dimension**. Avant-première : **April Fools Day, Critters**. Dossier et entretien Sergio Martino. La série TV : Alfred Hitchcock Presents. Analyse de **Psychose**. Les nouveaux maquilleurs : Howard Berger, Rick Stratton, Tom Woodruff, Bart Mixon, Benoit Lestang, Mark Shostrom. Ciné-fan : les prothèses en latex. Festival du Rex 1986. L'effet gore, réflexion sur le genre. Vidéo. Mad Mosik.

N° 42 : Dossier **From Beyond**, entretien avec le producteur et le distributeur. Cinéphage : **Dakota Harris, Tex et le Seigneur des Abysses, Nex of Kin, La dernière maison sur la gauche, Régime sans pain, After Hours, Murder Rock. L'Invasion vient de Mars** : entretien avec Stan Winston, les effets spéciaux. Dossier **Poltergeist II. Short Circuit, F/X, Psychose III, Future Cop**. Les nouveaux maquilleurs : Scott Coulder, Rick Griffin, Vincent Guastini. Le film décrypté : **Rencontres du troisième type**. Dossier : La préhistoire au cinéma. Ciné-Fan : Fabrication d'un buste. Mad in France.



N° 43 : Maquillage : entretien avec Chris Walas. Cinéphage : **Short Circuit, Le Mètro de la mort, Prisonnière de la vallée des dinosaures, L'Amour sorcier, Week-end de terreur, Au Cœur de la nuit, Le Clan de la caverne des ours, Profession : Génie, L'Invasion vient de Mars, Teen Wolf**. Avant-première : **Labyrinth, The Great Mouse Detective, Flight of the Navigator, Haunted Honeymoon**. Dossier : **Aliens. Salomé, Les yeux sans visage**. Dossier **Critters** : entretien avec Dee Wallace Stone. **Les Aventures de Jack Burton... Mad in France**. Série télé : **Les Mystères de l'Ouest**. Roul Ruiz. Autopsie du 7e art. Dossier : Les extraterrestres à l'écran. Ciné-Fan : Tête et bras mécanique.



Graham manque de flinguer un innocent...

C'est l'un de nos cinéastes préférés, Michaël Mann, qui a mis en scène ce qui promet d'être un évènement marquant dans le domaine du polar urbain. Un terrifiant psychopathe surnommé le Dragon Rouge a massacré deux familles. Will Graham, un ex-agent du FBI particulièrement doué pour se mettre dans la peau de ses adversaires, enquête... Pour Maitland Mc Donagh, Man Hunter **a la précision et la clarté d'un cauchemar éveillé et se hisse au niveau du fameux** The Hitcher **qui fit nos délices il y a quelques mois. On en bave d'avance.**

Le Dragon Rouge est un psychopathe qui se vautre dans des rêves de sang et de mort. Rusé et sans remords, poussé par des forces incompéhensibles au commun des mortels, il vit dans un monde de folie, un monde où les règles les plus élémentaires sont différentes et les enjeux plus élevés. Un monde où tout est plus clair, plus acéré, plus intense. Un univers où personne, à l'exception du Dragon, ne sait où se situe le point de non-retour. Ses obsessions nombreuses et diverses ont été illustrées par une aquarelle de l'artiste (et écrivain) visionnaire William Blake, aquarelle à laquelle il emprunta son « nom de morte » : « Le grand Dragon Rouge et la femme drapée dans le soleil ».

Il a tué et mutilé deux familles complètes - parents, enfants et animaux - par temps de pleine lune ; le FBI (qui s'occupe de l'affaire parce que les crimes ont été commis dans deux états différents, en Alabama à Birmingham et en Georgie à Atlanta) n'a aucune raison de croire qu'il ne recommencera pas encore et encore, à moins qu'on ne l'arrête. Et la police, agissant comme à l'habitude, c'est-à-dire appliquant la règle comme quoi le mobile constitue les trois quart du crime, est impuissante à capturer ce maniaque car elle ne sait même pas par où commencer dans ses recherches. Les nombreuses preuves mises en avant par les expertises médico-légales sont là mais n'ajoutent rien à l'enquête, si ce n'est des faits classés dans des dossiers. Aucune d'entre elles ne révèle le vrai visage du Dragon.

Entre alors en scène Will Graham, dont la devise est : « Nihil humanum alienum est ». Rien de ce qui est humain ne m'est étranger.

Tiré d'un roman écrit en 1981 par Thomas Harris, **Man Hunter**, le film de Michael Mann (Mann a également adapté le scénario) n'est ni plus ni moins, à un certain niveau, qu'une démonstration cinématographique de l'axiome de Plutarque : « Rien de tel qu'un voleur pour attraper un autre voleur ». Une notion pittoresque qui a inspiré le cinéma, **La main au collet** d'Alfred Hitchcock (51) par exemple, mais aussi

la télévision, « It takes a thief » avec Robert Wagner et Eddie Albert **(Opération Danger)** ou plus proche de nous « Remington Steele » avec l'ex-futur James Bond, Pierce Brosnan, et la musique rock, témoin cette phrase extraite de « Sympathy for the devil » des Rolling Stones « De même que chaque flic est un criminel, tous les pécheurs sont des saints ».

La sagesse populaire, bien entendu, recommande de s'assurer que les voleurs en question soient philosophiquement différenciés : d'éviter par exemple que le voleur protagoniste soit aussi violent, amoral, cruel, opportuniste, indigne de confiance et généralement aussi peu attirant que le voleur antagoniste. Prendre Cary Grant pour le rôle du protagoniste et le tour est joué : qui pourrait ne pas s'identifier à Cary Grant ? Mais la sagesse populaire va de pair avec une époque tranquille, avec des esprits tranquilles ; le chasseur d'hommes de **Man Hunter** sait que regarder au fond de l'abime est un travail dangereux, que celui-ci peut lui retourner son regard et fixer le voyeur implacablement. Que se passe t-il alors ?

Will Graham (joué par William K. Petersen, alias James Chance le policier équilibriste de **Police Fédérale Los Angeles** de Friedkin) a pour spécialité la capture des psychopathes. Son passé en la matière est impeccable. Il sait comment « lire » le lieu du crime, comprend l'importance des indices physiques, repère immédiatement le détail significatif dans un fatras d'informations. Mais il possède un autre atout : un esprit quelque peu tordu qui est à la fois un don et un fardeau. Graham peut se mettre dans la peau d'un psychopathe et découvrir ce que des enquêteurs plus traditionnels manquent. Et bien qu'il ait officiellement quitté le FBI (démission due principalement à son dernier succès, la capture du psychiatre dérangé, le docteur Hannibal Lector surnommé le Cannibale, qui a failli lui coûter sa vie et sa santé mentale) il reste persuadé de pouvoir attaquer le Dragon et de l'arrêter avant qu'il ne tue de nouveau.

Que Michael Mann soit préoccupé par ce genre d'histoire ne date pas d'hier. Son film précédent, **La Forteresse Noire** (The Keep) reprenait déjà les mêmes idées, bien que masqué par un discours de surnaturel pseudo-gothique : il y faisait s'affronter deux immortels de force et de ruse égales, l'un représentant les forces des ténèbres et l'autre celles de la lumière. Ce thème revient également sans cesse dans la série **Deux flics à Miami** (Miami Vice) dont Mann est le producteur exécutif. **Deux flics à Miami,** une série policière d'une parfaite élégance qui se déroule à Miami (Floride), capitale nationale du trafic de drogue. Ses héros sont deux policiers travaillant en secret et devant se comporter en revendeurs de came pour arriver à leurs fins. Episode après épisode, on se demande quand le jeu commence à devenir réalité et comment éventuellement il peut ne pas l'être ?



W. Graham (William K. Petersen), un flic du FBI obsédé par le Dragon Rouge.



Will Graham dans le repaire du Dragon. Une esthétique raffinée...

Man Hunter est également l'occasion pour Mann d'apposer sa griffe esthétique flamboyante et s'est ainsi vu critiquer sévèrement par certains journalistes américains. De même que **Deux flics à Miami, Le Solitaire (Thief,** avec James Caan) et **La Forteresse Noire, Man Hunter** joue plus sur l'envoûtement que sur la rapidité. De la cellule d'une blancheur éclatante de Lector au repaire du Dragon, fauteuils style vaguement colonial et vastes fresques du système solaire, **Man Hunter** nous fait pénétrer dans un monde où tout n'est que surface. Mais loin d'être une faiblesse conceptuelle, cet intérêt visuel et obsédant pour des surfaces reflète les préoccupations thématiques du film. Ses surfaces sont brillantes, familières, rassurantes ; elles sont la mesure d'un univers sécurisant où la laideur et la déformation peuvent être mises à l'écart et oubliées. Même le Dragon a face humaine ; seul défaut, une petite cicatrice laissée par l'opération d'un bec de lièvre congénital ; seuls Will Graham et une infortunée aveugle (dont les autres sens, contrairement au stéréotype, ne sont pas développés au point de compenser) ont un aperçu rapide de ce qui se passe sous la surface. Et ni l'un ni l'autre n'en sortiront indemnes.

Man Hunter est un thriller-policier qui montre à quel point les thrillers peuvent être intéressants, en transcendant les clichés et en imprégnant d'une vie féroce une structure conventionnelle.

Au moyen d'images séduisantes soulignées par une musique rock vaguement effrayante, **Man Hunter** agresse nos sens et nous empêche de détourner les yeux de l'écran, car trop passionnant, même quand il devrait provoquer notre dégoût. Nombre de films, particulièrement des thrillers, tendent à cela mais peu y arrivent.

Au même titre que **The Hitcher** (Robert Harmon), **Man Hunter** a la précision et la clarté d'un cauchemar éveillé ; il nous obsède parce qu'il ne nous offre pas de porte de sortie confortable. Le Dragon Rouge ou l'Autostoppeur maléfique peuvent être réduits à néant mais ne sont en aucun cas les seuls représentants de cette race maudite ; d'autres surgiront à la surface glauque de l'inconscient collectif pour les remplacer. Ils sont les monstres nourris par le sommeil de la raison et leurs noms sont légion.

Maitland Mc DONAGH

USA 1986. Réal. et Sc : Michaël Mann, d'après la nouvelle « Red Dragon » de Thomas Harris. Prod. : Richard Roth. Ph. : Dante Spinotti. Dir. art. : Mel Bourne. Prod. Ex. : Bernard Williams. Mont. : Dov Hoenig. Int. : William K. Petersen (Will Graham), Kim Greist (Mollie), Joan Allen (Reba McClain), Dennis Farina (Crawford), Brian Cox (Dr. Hannibal Lector), Tom Noonan (Francis Dollarhyde). Une production DEG (De Laurentiis Entertainment Group)

La nuit fût longue et épouvantable, l'aube meurtrière et sanglante, mais voici enfin venu le moment (le 10 décembre exactement) de voir l'horreur sous son vrai Jour. Celui des morts-vivants les plus célèbres du cinéma, bien sûr ! De plus en plus nombreux et toujours aussi cannibales, ils dominent maintenant la planète tandis que la poignée de survivants qui leur résiste doit se barricader sous terre ! Juste retour des choses... Bref, si pour certains prophètes, l'aventure humaine ne fait que commencer, pour G.A. Romero, elle risque bien de se terminer. Dans un ultime festin anthropophage !

LE JOUR DES MORTS VIVANTS

En trois films (voir notre n° 1), G.A. Romero nous a donc offert un terrifiant panorama de ce qui pourrait se produire si les morts décidaient un jour de se réveiller et d'engloutir ceux qui appartiennent encore au monde des vivants. Au travers des deux premiers volets déjà, il étudiait les réac-



Le sacrifice de Miguel (Antone Di Leo) qui va faire descendre les zombies à l'intérieur de l'abri souterrain. Dur...

tions qu'entraînait un tel cauchemar chez les assiégés et mettait en exergue le désarroi mais surtout l'irresponsabilité des autorités en face d'un phénomène qui les dépasse. L'armée et la police s'en prenaient ainsi plein les dents à cause de leurs méthodes aveuglément exterminatrices, tandis que quelques individus

La séparation des biens selon G.A. Romero.



étaient hissés au statut de héros-malgré-eux par leur courage et leur attitude plus défensive qu'aggressive.
Dans **Le jour des morts-vivants,** ceux qui ont survécu se sont regroupés pour organiser ce qui constitue sans doute l'ultime bastion de résistants contre l'invasion généralisée des zombies. Scientifiques d'un côté, militaires de l'autre, et un pilote au milieu, ultime roue de secours lorsqu'il faudra s'envoler vers des terres plus accueillantes... Un échantillonnage choisi parmi ceux-là mêmes qui ont provoqué la catastrophe initiale (c'était suite à une expérience spatiale que le phénomène de résurrection des morts avait débuté dans la **La nuit des morts-vivants**) et qui doivent maintenant trouver une alternative. S'il en existe une...

DONNEZ A MANGER AUX MORTS-VIVANTS, ILS SE TIENDRONT TRANQUILLES !

C'est dans un silo à missiles que s'est organisée la micro-société humaine du **Jour des morts-vivants,** un abri parcouru de vastes galeries ténébreuses dans lesquelles retentissent parfois les hurlements des zombies affamés. Les antagonismes vont bon train entre les « kakis » menés par Rhodes (Joseph Pilato), un militaire ivre de commandement, et le groupe des scientifiques représentés par Sarah (Lori Cardille). Heureusement qu'à ses côtés, il y a John (Terry Alexander), le pilote d'hélicoptère noir, et Mc Dermoth (Jarlath Conroy), car Rhodes veut imposer son point de vue sous la menace s'il le faut.
La tension psychologique qui règne dans **Le jour des morts-vivants** en fait un véritable modèle de film « dérangeant ». La menace perpétuelle représentée par les zombies trouvant un écho dans les rapports exacerbés entre les personnages, et, dans sa première partie, le film compense son manque d'action véritable par ce climat tendu au maximum, lourd d'une menace qui ne vas pas tarder à éclater.
Les recherches effectuées dans le blockaus sont menées par le Dr Logan (Richard Liberty), un chirurgien rendu à moitié barge par ses expériences sur les zombies. Son but : « civiliser » à nouveau les morts-vivants. Son premier résultat : l'étonnant et pathétique Bub (Howard Sherman), un zombie presque domestiqué et rendu tranquille parce qu'avant tout... nourri ! Voilà qui en dit assez long sur la teneur progressiste qui anime le film de Romero. Non content de favoriser encore une fois les minorités (à nouveau un noir, à nouveau une femme), il explique maintenant l'agressivité des morts-vivants par un simple manque de nourriture ! Le symbole est ironique mais très lourd de sens...

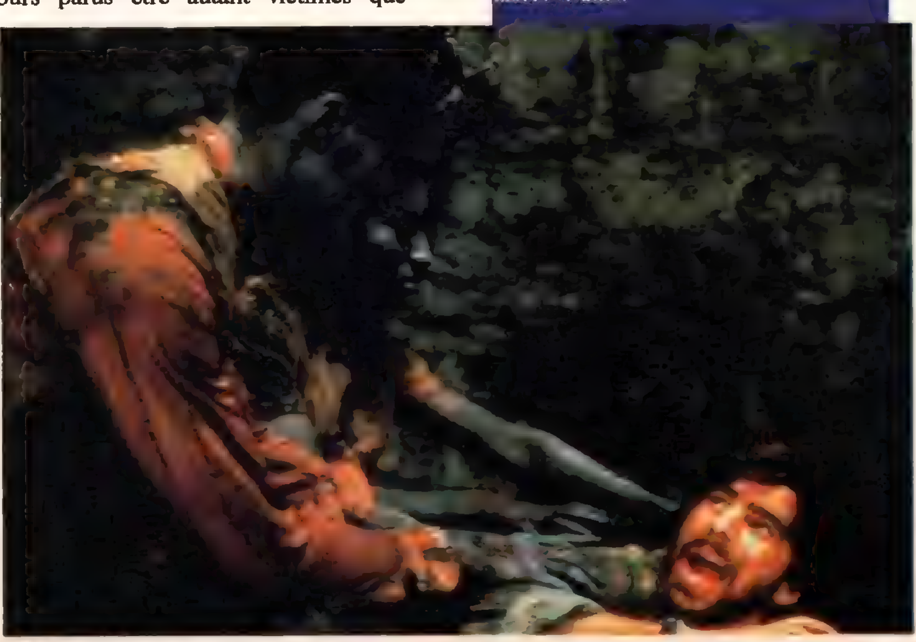
ALLONS ZOMBIES DE LA PATRIE-I-E, LE JOUR DE GORE EST ARRIVE !

Massacrés, décimés par des escadrons de miliciens hystériques dans **La nuit des morts-vivants** et surtout dans **Zombie,** parqués telles des bêtes et servant de cobayes dans **Le jour des morts-vivants,** les zombies de Romero nous ont toujours parus être autant victimes que bourreaux. Leur victoire à la fin du film est inéluctable et est acceptée comme la juste revanche d'une espèce opprimée sur les représentants les plus haïssables de la race humaine. Le hic, c'est qu'ils ne font pas le tri avant de mordre à pleines dents dans la chair qui s'offre à eux ! Les zombies nous terrifient donc, mais non seulement par leur cruauté de bêtes sauvages s'empiffrant de barbaque humaine, également pour ce qu'ils représentent en tant que force sourde et aveugle, en tant que perte d'identité de soi.
Les scènes finales de **Day of the Dead** agissent comme une apothéose d'action et de violence après les longs moments de retraite angoissée vécus par les personnages (et par nous-mêmes !) dans leur abri souterrain. Les zombies investissent l'ultime refuge et c'est le carnage. Une fiesta sanglante où l'on démembre, l'on arrache les têtes, l'on se dispute la tripaille. Tom Savini est aux commandes de cette orgie éclaboussante, digne couronnement d'un film qui vous saisit au ventre dès le début pour ne plus vous lâcher. On en redemande. Alors, monsieur Romero, S.V.P. préparez nous vite un quatrième film ! **Le « quatre-heures » des morts-vivants,** peut-être ?

Denis TREHIN.

Day of the Dead *. USA/1985. Réal. : G.A. Romero. Prod. : Richard P. Rubinstein. Sc. : G.A. Romero. Prod. exéc. : Salah M. Hassanein. Ph. : Michael Gornick. Dir. art. : Bruce Miller. Mont. Pasquale Buba. Cost. : Barbara Anderson. Effets spéciaux de maquillages : Tom Savini. Musique : John Harrison. Int. : Lori Cardille, Terry Alexander, Joseph Pilato, Jarlath Conroy, Antone Di Leo, G. Howard Klar, Ralph Marrero, John Amplas, Phillip G. Kellams, Taso N. Stavrakis. Dist. : Les Films Number One/CDA. Sortie : 10.12.86.*

L'heure du 4 heures a sonné pour les morts-vivants.



QUIET COOL

TOURNAGE

Les duos de flics originaux et désinvoltes sont fort à la mode ces temps-çi (la série TV* Miami Vice, Deux flics à Chicago *de Peter Hyams). Mais* Quiet Cool, *la première réalisation d'un certain Clay Borris, propose une association de justiciers encore plus inhabituelle : celle d'un jeune hippie vengeur et d'un flic professionnel. Leur terrain de chasse : New-York. Leur gibier : les trafiquants de drogue. Leur lutte : jusqu'à la mort. Ça morfle un max dans* Quiet Cool, *et ça cascade dangereusement, comme nous l'explique Maitland Mc Donagh qui a suivi pour Impact une partie du tournage de ce film prometteur.



Joe Dillon (James Remar), un air décidé...

Nous sommes dans la partie sud de Manhattan, à Park Row ; le temps est ensoleillé mais un peu brumeux. Park Row était connu autrefois comme lieu de résidence des éditeurs de journaux new-yorkais et demeure l'un des plus vieux quartiers de Manhattan. Le Pont de Brooklyn (objet d'un bon nombre de blagues faites à de naïfs étrangers, l'une d'entre elles étant la « vente » de l'édifice) se dessine dans le lointain. C'est dans ce quartier, à côté des vieux immeubles de bureaux qui longent la rue, que se trouve l'administration de la ville de New-York : le palais de justice, les cours criminelles et civiles, les services d'immigration, le service des véhicules automobiles (rongé par la corruption à en croire de nombreuses allégations), le commissariat de police et la mairie elle-même.

Mais c'est samedi et tous ces établissements sont donc fermés. Peu de gens habitent les environs. La station de métro Brooklyn Bridge/Battery Park n'est pas trop encombrée, ce qui vaut mieux car plusieurs ouvriers sont occupés à bloquer l'une des sorties. Ils sont en train d'installer une paire de rails le long des escaliers qui servira plus tard de rampe. Bien sûr, il est tout à fait possible de grimper les marches de cet escalier à moto mais il s'agit d'un film : pourquoi choisir la difficulté alors qu'une rampe donne le même effet à l'écran et facilite en plus la tâche du cascadeur.

Six policiers, fournis par le Bureau du Maire pour le Cinéma (Mayor's Office for Motion Picture) -bureau qui encourage la production cinématographique à New-York à cause des gains d'argent que cela rapporte à la ville- vont d'un endroit à un autre et se contentent de regarder. Plus tard, ils seront occupés à maintenir la foule (les New-yorkais éprouvent une certaine fierté à ne pas remarquer ce qui se passe de bizarre autour d'eux dans la rue mais sont prêts à se rassembler pour observer un tournage). C'est plus intéressant que de voir dans Harlem des flics entrer de force dans une maison où on vend de la drogue.

Même s'ils ne font rien de spécial, les policiers sont là, et plus spécialement pour les tournages en « zone dangereuse » pour protéger l'équipe du film et veiller sur un matériel coûteux (plusieurs centaines de milliers de dollars). Pensez, par exemple, aux scènes tournées dans la partie sud du Bronx de **Wolfen,** le film de Michael Wadleigh. Qui se sentirait en sécurité au milieu de la nuit au coin de Charlotte Street et sanglé d'une caméra Steadycam, s'il n'y avait à côté de soi deux policiers armés ? Pas grand monde.

Le film se nomme **Quiet Cool** et l'action se déroule en deux endroits distincts, d'une part dans le « Triangle d'Or » situé au nord-ouest du Pacifique, là où la marijuana est la grande culture d'exportation, et d'autre part dans les rues de New-York. Dans la meilleure tradition du gros titre « 5 Colonnes à la Une », **Quiet Cool** part d'une base solide d'informations : depuis les années 60, les comtés boisés de Trinité et Mendacino au nord de la Californie cachent des plantations illégales de marijuana. Ce qui n'était au départ qu'une manière pour quelques marginaux rebelles de se faire un peu de blé est devenu de nos jours une entreprise prospère qui a l'appui de gros bonnets financiers et de gangsters. Une opération para militaire de police administrée par le bureau du procureur général de la Californie tente actuellement de « nettoyer » la région (avec peu de succès) et le ministère de la Pêche et des Jeux est même allé jusqu'à publier un guide à l'intention des amateurs qui chassent et pêchent dans ces lieux, les prévenant du danger à tomber accidentellement sur un jardin de marijuana ou sur ses propriétaires !

Les scénaristes de **Quiet Cool,** Susan Vercellino et Clay Borris, ont imaginé deux partenaires inhabituels qui luttent contre ce trafic de drogue. L'un est un garçon, élevé par des parents hippies en harmonie avec la nature ; un enfant de Dieu et de Woodstock. Le jeune Joshua a vu ses parents tués par des dealers et a été lui-même frappé et laissé pour mort. L'autre est membre de la police de New-York, Joe Dillon, appelé au téléphone par une ancienne petite amie pour enquêter sur la disparition de son frère, le père de Joshua. Joshua et Joe vont être obligés de combattre les traficants de drogue et de les combattre à mort.

La scène en train d'être tournée, révèle la nature violente et sauvage de Joe Dillon : un homme vient juste d'arracher le sac à main d'une femme et de s'enfuir au moyen de patins à roulettes ; Joe Dillon, enfourchant aussitôt sa moto (image aisée et rapide de virilité, s'il en existe une) se lance dans une poursuite effrénée, louvoyant entre les piétons et les voitures et n'hésitant pas à suivre le voleur jusque dans le métro. Le criminel terminera sa course dans les eaux polluées de l'Hudson River. Remplaçant temporairement l'acteur James Remar (**Cotton Club, 48 heures**), le cascadeur Gregg Smrz doit sortir de la station de métro et frôler au passage deux infortunés piétons (d'autres cascadeurs) ; tout cela bien sûr à moto.

Un camion chargé de balles de paille s'arrête net (la vue d'un camion à New-York est une chose peu courante depuis que les New-yorkais ont découvert l'uti-

lité complète de la voiture). « A quoi ça sert ? Où vous êtes-vous procurés du foin à New-York ? » « Ce n'est pas du foin mais de la paille ». « Où est la différence ? » « On voit que vous n'avez jamais vécu à la campagne. Les animaux mangent le foin et dorment sur la paille ». En fait, la paille est répandue par terre hors du champ des caméras ; en cas d'accident, elle sert de matelas. Deux infirmiers attendent aux abords du plateau avec une ambulance. La rampe fait environ dix mètres de long et on a fixé une chicane d'accès de 3/4 mètres de manière à ce que Smrz puisse lancer sa moto, une Honda 500 cc de compétition de cross, à la vitesse de 100 k/h avant de toucher la rampe. Smrz répète la scène au ralenti et se dégage de la rampe en regardant derrière par dessus son épaule. Tout semble OK mais il tient à ce que la rampe soit plus élevée, pour être sûr d'éviter avec sa moto les têtes des deux piétons. L'un d'eux est le frère de Smrz, Brett, mort depuis lors d'un autre tournage...

L'objectif est de faire passer la moto cinq mètres au-dessus du sol, plus de deux fois et demie la hauteur d'une personne. On peut penser que ça donne beaucoup de place mais ça n'en fait pas vraiment beaucoup quand la moto vous fonce dessus. « Mais quelle sorte de personne fait ça pour gagner sa vie ? » « Eh bien » répond un spectateur d'une voix trainante « Vous aurez de sacré difficultés à trouver des motards cascadeurs parmi les physiciens nucléaires... » Il est interrompu par le bruit strident d'une scie circulaire utilisée pour l'ajustement de la rampe. « hey, quelle photo ! Vous trouvez pas ? » remarque un photographe de l'Associated Press alors que des pneus crissent du côté du Pont de Brooklyn ; un gars en bicyclette vient de tamponner une voiture et se trouve projeté en l'air tandis que d'autres véhicules ont à freiner soudainement et dangereusement. Il atterrit sur le pare-brise d'une voiture ; le pare-brise ne se casse pas. « Au moins, les infirmiers (EMS : Emergency Medical Services) sont déjà sur place ». Le cycliste se relève -miracle, il n'a rien- et s'éloigne du lieu de l'accident.

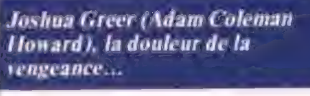
La caméra est installée presque par terre, de façon à ce que la contre plongée exagère la hauteur du saut de la moto. Smrz ajuste le bond, dirigeant l'engin entre les deux cascadeurs. L'angle de vue « trompeur » fait croire que la moto passe directement au-dessus de leurs têtes. Auparavant, la roue arrière a été frottée avec de la colophane pour donner plus d'accélération ; les roues de moto de cross sont conçues pour avoir le maximum d'efficacité sur une surface moins lisse que la rampe, il faut donc contrer la tendance à patiner de la roue arrière. On a intérêt à tout prévoir.

La première prise à lieu à 4 heures. Les spectateurs sont refoulés hors des limites du rayon d'action de la moto. « Vous comprenez » raconte un assistant de production à l'allure sévère « qu'il y a un problème de sécurité. Il y a une moto qui va sortir de là à 80 à l'heure ». On entend un moteur gronder de l'intérieur de la station, Smrz doit être en train d'embrayer ; et deux secondes après, la moto surgit en un bond spectaculaire. Ça a l'air impeccable : la moto s'est envolée décrivant dans l'air un arc gracieux. La seconde prise semble également excellente ; bien que l'un des cascadeurs est manifestement très inquiet en se jetant au sol. « Il (Smrz) ne l'a pas abordé assez franchement... La moto n'est pas allée assez haut. C'était une prise « à vous couper les cheveux en quatre ». Le cascadeur aux « cheveux coupés en quatre » rigole et s'époussette en attendant la troisième et dernière prise. Elle aussi est réussie. Dès que le réalisateur de la seconde équipe crie « Coupez », on commence à dégager le plateau. Les trois prises auront duré moins d'une demie-heure.

Des morts spectaculaires.







Joshua Greer (Adam Coleman Howard), la douleur de la vengeance...

Mardi, midi précise : quai n° 3 pour la navette entre Grand Central Station et Times Square.

« Il y a », comme l'explique une représentante de The Mass Transit Authority of New-York (MTA, équivalent de la RATP), « seulement trois des 400 stations du métro new-yorkais qui peuvent servir à n'importe quel type de tournage : télévision, films publicitaires et long-métrages ». « Et » « ajoute-elle, « Grand Central Station est vraiment la seule où vous pouvez obtenir des trains en marche ». Ça n'est pas aussi surprenant que cela parait au premier abord : le métro de New-York fonctionne 24 heures sur 24 et relie 4 zones principales de la ville (Manhattan, le Bronx, Brooklyn et Queens ; la cinquième, Staten Island, est admissible par bateau). Le réseau est constitué de centaines de kilomètres de rails situés à de multiples niveaux.

Etant donné la diminution des passages du train (qui est l'un des rares du système à aller d'est en ouest) après minuit et le fait qu'il existe 4 voies différentes, permettre l'utilisation d'une des voies pour quelques heures ne dérange pas vraiment les usagers du métro. En fait, deux voies sont bloquées : une équipe d'ouvriers du MTA s'agite sur la voie 4 ; on distingue au-dessus d'eux un poster de **Démons**, le film de Lamberto Bava. Les passagers sont dirigés vers les deux voies restantes. La production s'est emparée


Le gang de salopards auquel doivent faire face Joe et Joshua.


Des cascades à moto.

d'un train, voie 3. Le dernier wagon sert de chambre à vêtements ; des figurants y entreposent des causses de limonade et de bière à cause de la chaleur qui règne dans la station. Le plan qui montre Dillon pourchassant le rollerskater à travers le train se tourne dans la voiture suivante : les fixations qui retiennent les wagons du centre ont été enlevées pour permettre à la moto et à la caméra, montée sur un chariot, de passer. Smrz et Remar sont tous les deux présents, et la scène est dirigée par le réalisateur et coscénariste du film, Clay Borris. Canadien Français, Borris a débuté par des films documentaires en 1967 et a reçu par la suite diverses récompenses allant du Golden Dugat du festival de Mannheim au Silver Hugo décerné par le festival international de Chicago pour ses court-métrages et ses comédies familiales.

Avec **Quiet Cool**, Borris change de registre mais ses préoccupations restent les mêmes : « Quel que soit le film, vous devez avoir des personnages qui se tiennent. Sans cela », ajoute-il, « l'action ne vaut rien, même si elle s'avère spectaculaire. C'est là que se situe d'ailleurs l'enjeu d'un film d'action et d'aventures. Vous vous faites de la bile pour les personnages, on les met dans le pétrin et ils s'en sortent ». Borris, sur le plateau, a une présence indiscutable : personne ne subit de pression mais il n'y a pas de temps mort.

Remar s'est installé sur la fausse moto placée sur le chariot. Tandis qu'un assistant le pousse par derrière, il lance l'engin avec ses pieds en criant : « Poussez-vous du chemin, dégagez ! ». Les cascadeurs jouant les passagers se dispersent obligeamment, puis se regroupent pour la prise suivante. De vrais usagers du métro, trop occupés à réfléchir pour remarquer les lumières, les câbles et la caméra, essayent de monter dans le train ; des employés du MTA se chargent de les diriger vers un autre train, qui fonctionne cette fois-ci.

Borris, et le directeur de la photo Jacques Haitkin (à qui on doit plusieurs flims de la compagnie New-Line, notamment **Les griffes de la nuit** de Craven) préparent une autre prise pendant que Smrz indique à Remar comment celui-ci doit tenir la moto pour franchir le trou qui sépare le wagon du quai. Les portes du wagon se referment juste devant Joe Dillon, donnant au voleur l'occasion de s'échapper. Dillon doit frapper sur la porte avec sa main en hurlant : « Ouvrez-moi cette putain de porte ! ! ! Je suis de la police ! ! ! » Dans un excès d'enthousiasme, Remar atteint la petite fenêtre de la porte un peu trop fort et brise la glace ; en attendant que le carreau soit remplacé, on retarde la prochaine prise.

Bien qu'il n'y ait pas eu de désastre durant les scènes de métro, Borris avouera plus tard que les journées dans le métro « ont été trois journées de tournage les plus dures... plus difficiles que toutes les cascades et explosions filmées à Santa-Cruz ». Mais il n'y a rien au monde qui puisse ressembler tout à fait au métro de New-York (ce que celá signifie dépend de la façon dont vous le dites...) et la pellicule tournée à l'intérieur de Grand Central Station aura un air inimitable d'authenticité. Vous ne pouvez pas tricher avec le look poussiéreux de New-York : comparez avec **New-York 1997** de Carpenter, tourné pour une large part à la Nouvelle Orléans... D'un autre côté, le public non newyorkais était convaincu que les bars homosexuels et les rues « chaudes » utilisés pour **Cruising** de Friedkin (tourné réellement à New-York) étaient des décors très réussis. On ne peut jamais savoir au cinéma !

Maitland MC DONAGH

Réal. : Clay Borris. Prod : Robert Shaye & Gérald T. Olson. Sc. : Clay Borris & Susan Vercellino. Prod. assoc. : Sara Risher. Ex. prod. : Pierre David, Arthur Sarkissian et Larry Thompson. Mus. : Jay Ferguson. Ph. : Jacques Haitkin. Mont. : Bob Brady. Int. : James Remar (Joe Dillon), Adam Coleman Howard (Joshua Greer), Daphne Ashbrook (Katy), Jared Martin (Mike Prior), Nick Cassavetes (Valence). Une production New Line Cinema

MORT OU VIF



Nick Randall (Rutger Hauer), le chasseur de primes des années 80.

Rien n'a changé. Entre le vieil Ouest poussiéreux de jadis et les métropoles de béton de cette fin de siècle, seul le décor s'est transformé. Hors-la-loi d'hier ou terroristes d'aujourd'hui, les salopards sèment toujours la terreur parmi la population, et pour les stopper, on fait encore appel aux chasseurs de prime. Celui de** Mort ou vif **ne nous est pas inconnu puisqu'il s'agit de l'arrière petit-fils de Josh Randall (rappelez vous** Au nom de la loi **avec Steve Mc Queen) et qu'il est incarné par ce prodigieux acteur qu'est Rutger Hauer. La poursuite infernale débutera dans votre quartier le 14 janvier prochain.

Nick Randall (R. Hauer) tient ça de famille. Comme son ancêtre Josh, sa vocation est de traquer l'« outlaw » en cavale et de le ramener pieds et poings liés devant la justice. Une façon de prendre la relève qui tient aujourd'hui de l'exploit quand on considère les adversaires à qui il faut parfois faire face. Josh Randall, lui, pouvait partir à cheval muni de son seul canon scié pour neutraliser la vermine : les enjeux étaient moindres et la lutte à armes égales. Et bien souvent la population était à ses côtés pour le soutenir dans son action. Nicholas Randall, lui, ne doit compter sur personne ou presque, (un couple d'amis) et part en chasse équipé d'un blaster-gun sophistiqué et de grenades.

MERCENAIRE AU SERVICE DE LA BONNE CAUSE

Nick Randall fait partie de ces ex-agents des services spéciaux (FBI ou CIA) qui ont décidé d'agir pour leur propre compte. Pas comme ces flics en butte à leurs supérieurs, les « Dirty » Harry (C. Eastwood) et autres Paul Kersey (Ch. Bronson), non, plutôt du côté d'un Marion Cobretti (Stallone) ou même d'un super héros de guerre comme Matrix (A. Schwarzenegger dans **Commando**) qu'on vient chercher quand rien ne va plus. Et quand en plus de ça, il y a un vieux compte à régler avec l'ennemi...

Randall habite en solitaire dans un loft aménagé à la fois en salle d'entraînement sportif, en armurerie, en stand de tir et en chambre... à coucher. Le parfait « home » du chasseur de primes moderniste, fichier sur ordinateur à l'appui. Son boulot est relativement routinier jusqu'au jour où Malak Al Rahim, un terroriste iranien fanatique et cruel, frappe un grand coup. Ironie des rôles à jouer quand on se souvient que dans **Les faucons de la nuit,** Hauer incarnait un terroriste pourchassé par Stallone...

L'ARCHANGE BLOND CONTRE LE DIABLE BASANÉ

Al Rahim est incarné par Gene Simmons (déjà terroriste dans la société futuriste de **Runaway** de M. Crichton), et il arrive à l'aéroport de Los Angeles déguisé en rabbin (!) avant de passer au premier de ses méfaits : l'explosion d'un cinéma (où l'on passe **Rambo** !). Ces deux touches humoristiques donne vite le ton et imposent d'emblée **Mort ou vif** comme un film à prendre plutôt au second degré. La caricature se manifeste également au niveau de l'accompagnement musical qui oppose un rock sudiste éminemment américain à la musique arabe



Malak Al Rahim (Gene Simmons) et son gang de terroristes. Un sacré coup de torchon !

N. Randall (R. Hauer) va-t-il faire un gros bisou à Al Rahim (G. Simmons) ?

Un film pour le moins explosif !

qui se fait entendre dès qu'on voit Al Rahim et ses sbires. Le trait est donc lourd, mais ce qui aurait pu nous apparaître primaire et nous mettre ainsi mal à l'aise, est constamment désamorcé par cette volonté délibérée de nous montrer les adversaires de « l'impérialisme américain » sous un jour plus vrai que nature. Al Rahim est LE « méchant » dans toute la force du terme ; il utilise avec jouissance la torture, n'hésite pas à sacrifier les siens pour arriver à ses fins. Sa « grande œuvre » : l'explosion d'une usine de produits chimiques qui devrait coûter la vie à plusieurs dizaines de milliers de personnes. La gueule pas possible de Gene Simmons en fanatique halluciné fait le reste. Face à ce monstre venu du moyen-orient, Randall représente le justicier incorruptible... à qui il faut tout de même garantir 200 000 dollars plus un bonus de 50 000, s'il ramène Malak vivant... Epaulé par son ancien ami de la CIA, Danny Quince, et par Philip Walker de la police judiciaire, il ne se doute pas qu'il sert en fait d'appât pour de Malak sorte de son repaire. Les méthodes nauséabondes des services secrets sont mises au banc de l'accusation, se partageant ainsi la noirceur des actes imputés aux seuls terroristes et s'opposant à la droiture de celui qui perpétue l'image du vieux justicier pour qui on ne badine pas avec la loyauté.

I'M A POOR LONESOME COW-BOY...

Face à ces basses pratiques de manipulation, le personnage de Nick Randall perpétue l'image du héros westernien qui agit pour remporter la rançon certes, mais avec aussi le cœur et sans calculs. S'apercevant de la traîtrise dont il est l'objet, Randall va poursuivre la mission salvatrice qu'il a accepté de mener à terme. L'assassinat de ses amis va évidemment survolter son action. Héros meurtri mais sans amertume, il fera don de sa prime à la femme de son ancien collègue.
Mort ou vif adopte inévitablement la structure d'un western moderne ; le blaster-gun remplace la carabine et les véhicules de Randall sont bien les substituts du bon vieux coursier. La mythologie du chasseur de primes se trouve soudain sortie du musée où elle croupissait et le film de Sherman vient d'un coup redorer le blason de ces nettoyeurs de rue d'utilité publique si décriés parfois, car souvent si ambigus ! Autant dire que **Mort ou vif** assaini la situation, au propre comme au figuré, et qu'il sera bien aussi le seul film à voir en ce début d'année.

Denis TREHIN.

*Titre original : **Wanted Dead Or Alive**. USA/1986. Prod. : Robert C. Peters. Prod. Ex. : Arthur M. Sarkissian. Réal. : Gary Sherman. Sc. : Michael Patrick Goodman & Brian Taggert. Int. : Rutger Hauer, Gene Simmons. Dist. : Eurogroup.*



Les chaleureuses retrouvailles de Randall et Al Rahim. A votre avis, va-t-il dégoupiller ?

NINJA
ENTRE TUEUR ET JUSTICIER

La sortie de Prière pour un tueur au cinéma et celle d'une cohorte de séries B ou Z en vidéo amènent ce dossier. Les Ninjas, on les connaît vaguement à travers une série de films opportunistes. Mais ils ne sont pas les seuls à avoir pillé le mythe. Loin s'en faut.



C'est quoi un ninja ? D'abord question look, il se repère bien vite. Ample combinaison noire, cagoule ne laissant apparaître que les yeux, sabre, poignards et des armes secrètes tenant du gadget... La panoplie est à peu près complète. Le ninja est un super guerrier rompu à toutes les disciplines, capable de toutes les prouesses. Faire des bonds de plusieurs mètres, tuer dix adversaires en quelques secondes, échapper aux projectiles... Rambo comparé à lui est un plaisantin. Le ninja s'affirme donc comme quasiment invincible, impitoyable et cruel.

Et son aspect extérieur étant des plus photogéniques, il était inévitable que le cinéma l'exploite. Ses racines ? Le Japon médiéval où il était une espèce d'assassin, d'espion entretenu par les seigneurs perpétuellement en conflit. Durant son évolution au cinéma, il passe du statut de méchant absolu à celui de justicier importé de l'Empire du Soleil Levant. Une trahison totale à base d'exotisme et surtout de récupération commerciale. Le noir vire au rose.

Le ninja au cinéma est donc une affaire de gros sous. Mais aussi une garantie d'action, de spectaculaire. De plus, il a ranimé la flamme chancelante du film d'arts martiaux dont il est la coqueluche actuelle. Les promoteurs de **On ne vit que Deux Fois** (1967) eurent bien du flair pour envoyer James Bond prendre quelques cours dans le centre d'entraînement des ninjas, super commando du bon côté de la barrière...

JAPON ET TRADITIONS

Le ninja est inséparable du film de samouraï, genre qui est au Japon ce que le western est aux Etats-Unis. Autant le samouraï personnifie l'honneur, la droiture, autant le ninja, exécuteur des basses œuvres, officie dans l'ombre, assassinant aveuglément les victimes désignées par le Shogun, son maître. Impossible de passer en revue tous les films où ils apparaissent ; cela reviendrait à citer la majeure partie d'une production abondante dans laquelle leur présence relève souvent de la figuration. Vu que les renseignements sur ces films très spécifiquement ancrés dans une culture manquent... Restent néanmoins quelques titres phares.

La série **Band of Assassins** (pas moins de sept films à partir de 1962) paraît la plus significative, la plus représentative ; élément important, elle se base sur des faits historiques réels. L'acteur Raizo Ichikawa personnifie à lui seul les trois héros de cette saga, tous membres du clan Iga en lutte perpétuelle contre Nobunaga, seigneur local. Le premier tome de la série narre les diverses tentatives d'assassinats contre le Shogun Nobunaga, essais infructueux, le second se termine dans une cuve d'huile bouillante où serait jeté le ninja, lequel s'en sort miraculeusement ! Episode suivant, le ninja est contraint de tuer un parent proche dont la fille est amoureuse de lui. Cornélien. L'opus quatre

Le Ninja sur le terrain de ses ennemis. Sho Kosugi dans Prière pour un tueur.

montre le guerrier refusant un héritage fabuleux sous prétexte qu'il ne peut cohabiter avec quelqu'un qui le paie. Il préfère s'en aller guerroyer contre une jolie variété d'ennemis. Les autres épisodes de la série entretiennent de même la légende d'un être quasi-surnaturel pouvant disparaître à loisir et voler, « la créature la plus nuisible depuis le vampire ». Ces films développent la théorie d'un individu n'ayant pas plus sa place sur terre que dans l'au-delà. Le chef-d'œuvre de Satsuo Yamamoto **Le Secret de Ninja (Shinobi no Mono**, 1962) semble appartenir à cette saga. Superbement photographié dans un noir et blanc travaillé, le film illustre un scénario surprenant d'invention. Deux écoles d'arts martiaux se livrent une concurrence farouche. En fait, les chefs des clans belligérants sont le seul et même ninja. Ce dernier n'aura trouvé rien de mieux pour stimuler ses élèves que de les dresser les uns contre les autres. Vraiment fameux.

Le statut de ninja n'est pas l'apanage d'un sexe. Ainsi survient une femme ninja dans **Hunters in the Dark** (1979, Hideo Gosho), laquelle attaque le héros amnésique dans son bain. Un tube de bambou délicatement introduit dans son flanc causera la lente agonie de l'intrus. Quant à **Women Ninjas (Kunoichi Ninpo**, 1965) de Sadao Nakajima, son titre suffit à



Lucinda Dickey possédée par l'esprit d'un Ninja dans Ninja III

revendiquer un certain féminisme. Les ninjas sont des durs à cuire qu'ils soient hommes ou femmes. Celui de **Mission : Iron Castle (Shinodi no Shu,** 1970) d'Issei Mori le prouve en se nourrissant du riz sec arraché au sol d'un tunnel et ce dix jours durant !

Le cinéma japonais, comme plus tard Hong Kong, réduit souvent le rôle du ninja à celui d'homme de main exterminé par le bon. Les promoteurs des Baby Cart (série **The Sword of Vengeance,** deux douzaines d'épisodes !) paraissent avoir pris un grand plaisir à les envoyer se faire découper par le Lone Wolf, guerrier invulnérable poussant un landau équipé de gadgets à la James Bond. Ces bandes qui se nomment **Sword of Vengeance I** (1972-Kenji Misumi), **Sword of Vengeance II/Baby Cart at the River Styx** (1972-Kenji Misumi), **S.O.V. III/Baby Cart to Hades** (1972-Kenji Misumi), **Baby Cart in Peril** (1973-K.M.) **Baby Cart in the Land of the Demons** (1973-K.M.)... jouent volontiers avec le surnaturel adjoint à un délire bienvenu. Entre deux assauts des zombies de Yagyu, le Lone Wolf intercepte une horde de ninjas skieurs (in **B.C. in the Land of the Demons**) ! Le fantastique, il en est beaucoup question dans **Watari, Ninja Boy** (1966-Sadao Funadoko), folklorique histoire de rivalités entre deux clans se disputant la province d'Iga où se trouve le camp d'entraînement des ninjas. Enfant doué de pouvoirs magiques, assassinat nécessaire pour arriver au mariage, traîtrises (les chefs à priori ennemis mortels sont de mèche)... Voilà le lot de ce **Watari** dans lequel les ninjas remplissent une nouvelle fois leur fonction de tueurs. Fonctions identiques dans **Grand Duel in Magic (Kairyu Daikessen,** 1966) de Tetsuya Yamauchi, production peuplée de dragons cracheurs de feu, de femme-araignée, de grand aigle, d'ermite. Evidemment, des ninjas à la solde du méchant Daijo agressent le jeune Raimaru mais l'un deux l'aide néanmoins pour des raisons familiales.

Le mélange film de samouraï/fantastique paraît convenir à merveille aux deux genres comme peut en témoigner la profusion des œuvres tenant à la fois des deux mythologies. Moine sorcier, mort plutôt que le déshonneur, aphrodisiaque, apparitions... **Ninja Wars** (1980-Kosei Saito) pousse la folie jusqu'à faire décapiter son ninja vedette, Kagaribi du clan Iga, dont le corps se trouve alors prolongé par la tête d'une femme. Bien sûr, sa tête à lui gagne dans la transaction une anatomie féminine ! Les acteurs principaux de **Ninja Wars,** Sonny Chiba et Henry Sanada (superstars au Japon), figurent également au générique de **Samouraï Reincarnation** (1981) du très prolifique Kinji Fukasaku. Il s'agit une nouvelle fois de magie noire, d'épouse morte d'indignation parce que délaissée par son mari, de possession diabolique. Apparition d'un ninja issu de l'école de Iga pris en sandwich entre un samouraï et un moine.

D'autres titres à mettre à l'actif des ninjas : **Black Ninja (Maboroshi Kurozukinyami ni Tobu Kage,** 1967) de Junki Karata, **Ninja Scope (Akakage,** 1969) de Junji Karata et **Shogun's Ninja** (1980) de Noribumi Suzuki disponible en vidéo sous le titre **Les Tueurs Noirs de l'Empereur Fou.** Voilà qui donne le ton !

VIA HONG KONG

D'une certaine manière, le ninja est une figure taillée sur mesure pour le cinéma de Hong Kong. Ses apparitions y sont incalculables et tiennent très souvent de la fantaisie la plus débridée. Voir les ninjas roses et voltigeurs de **The Sentimental Swordman** (1977) de Chu Yuan et ceux coiffés d'une cagoule rouge coupe Touareg dans **Le Tigre du Kung Fu/The Clutch of Power** (1978) de Chang Peng Yi. Le ninja s'adapte donc facilement au délire constant des mythologies chinoises d'une manière toujours surprenante. Chang Cheh dans le remarquable **Chinese Super Ninjas/Five Element Ninjas** (1982) met en scène cinq types de ninjas. Il y a au programme le ninja du soleil (tout doré portant le traditionnel chapeau pointu dont il se sert aussi comme bouclier), le ninja caméléon (doué pour le camouflage en forêt), le ninja d'eau (qui bondit d'une rivière au moment où l'on s'y attend le moins), le ninja du feu et enfin le ninja taupe, lequel creuse des galeries sous terre. **Super Chineses Ninjas** n'omet pas de citer les origines japonaises de ses rôles-titre, comme, d'ailleurs, la majorité des films de sabre dont il est l'éminence grise, l'ennemi mortel des Chinois. Kung Fu de bonne facture, **Shaolin contre Ninja (Shaolin versus Ninja,** 1982) de Robert Tai définit exactement les règles en vigueur. Le monastère de Shaolin se dresse en ultime rempart contre l'agresseur japonais déléguant les ninjas, mercenaires sanguinaires, à la perte des partisans. Happy end : le chef des tueurs se fait hara kiri. **Ninja Kid** (1985) de Joseph Kuo et **The Leopard Fist Ninja** de Godfrey Ho analysent sommairement une même thématique. C'est toujours la sagesse chinoise, la sérénité opposée à la barbarie japonaise. Le cinéma de propagande n'est pas loin et dans ce conflit ancestral le ninja se présente comme le personnage le plus négatif qui soit. Rien à voir avec les justiciers style Sho Kosugi et Michaël Dudikoff. Il fallait toute l'intelligence de Liu Chia-Liang pour tempérer quelque peu cet antagonisme. **Les Démons du Karaté,** devenu en vidéo **Shaolin contre Ninja (Heroes of the East,** 1978) oppose amicalement arts martiaux chinois et japonais. Les particularités de chacun sont méthodiquement comparées et les ruses du ninja ne sont qu'une discipline parmi beaucoup d'autres. **Duel to the Death** (1981) de Ching Su Tung illustre une histoire analogue, de jeux olympiques en somme.

En règle générale, l'emploi des ninjas dans la production de Hong Kong s'avère beaucoup plus simpliste encore. **Le Tigre contre Ninja (Silver Fox,** 1984) de Godfrey Ho, **Shaolin contre la Secte Ninja (The Roaming Monk,** 1983) de Chang Hong



Chi, **Ninja et les Disciples du Temple (Shaolin Chastity Kung Fu,** 1985) de Robert Tai limitent cette utilisation à des silhouettes de tueurs doués pour leur art, très photogéniques et servant de leur mieux le fourbe. Un film d'espionnage déguisé comme **Dragon Force** (1982) de Michaël King participe à cette classification. Le ninja se met au service d'un général du KGB ! Idem pour **The Secret Ninja** (1984) avec Dragon Lee, **Ninja, Grand Masters of Death** (1981)... Heureusement le film de sabre varie souvent les plaisirs. **The Kid With the Golden Arms** (1979) de Chang Cheh, par exemple, sur un scénario prétexte (convoyer un stock d'or) présente des méchants très pittoresques (dont l'un a le devant du crâne protégé par une plaque de métal) et entre lesquels le ninja-homme de main trouve une place harmonieuse.

NINJA MODELE CANNON

Il est indéniable que **L'Implacable Ninja (Enter the Ninja,** 1980) de Menahem Golan a lancé une mode, un sous-genre dérivé du film d'arts martiaux alors en perte de vitesse. Malgré l'américanisme forcené de l'emballage, cet **Implacable Ninja** plaide un orientalisme de bon aloi. Mais il ne suffit pas d'une musique aux intonations nipponnes, de quelques acteurs japonais pour donner une quelconque facture à un produit de grande consommation. Golan conduit correctement son récit employant à volonté les possibilités guerrières du ninja : sauts incroyables, projectiles tranchants, explosifs et ninjutsu, discipline dans laquelle notre héros est passé maître. Tout ceci est à l'extrême limite du crédible et parfois carrément incroyable pour qui ne connaît pas le cinéma de Hong Kong (combat à un contre trente). Les deux autres épisodes de la série développeront cet aspect irréaliste jusqu'à atteindre le fantastique pur. **L'Implacable Ninja** emprunte une thématique usée : le blanc initié à l'art du Ninjutsu en lutte contre le félon jaune à la solde d'un américain expansionniste. Franco Nero incarne ce héros face au ninja noir interprété par Sho Kosugi. Satisfaite des recettes de **L'Implacable Ninja,** la Cannon lance **L'Ultime Violence (Revenge of the Ninja,** 1983) de Sam Firstenberg. Le film abat la carte de la surenchère par rapport au premier et brode autour d'une très simpliste histoire d'amitié trahie, de trafic de drogue une série de combats pour le moins stupéfiants. Sadiques, aériens, employant aussi bien le gadget que l'arme blanche, ces moments couvrent bien la moitié du métrage et l'ensemble se termine par un duel au sommet d'un building. Une différence notable avec **L'Implacable Ninja,** Sho Kosugi devient le gentil japonais victime de l'américain vicieux qui aura tenté de lui fourguer de la dope dans des poupées de porcelaine.
Toujours sous la direction de Sam Firstengerg, Kosugi reprend du service dans **Ninja III (Ninja III : The Domination,** 1984). Cette fois, le metteur en scène cède au fantastique sous-jacent dans le film précédent. Le ninja est un être surnaturel qui, mort, investit le corps d'une jeune adepte de l'aérobic. Sous l'emprise du défunt, cette dernière abandonne le justaucorps pour la combinaison noire et sabre menu les assassins de son locataire. L'intérêt numéro un de ce ninja-movie réside bien sûr dans des combats somptueusement réglés, homériques, dans lesquels le guerrier japonais vient à bout d'un hélicoptère et d'une trentaine de flics. L'onirisme pointe lorsque la caméra visite un temple bouddhiste. Au total, une série B explosive, menée à vitesse grand V avec un Sho Kosugi borgne et une jolie musique cristalline.
Quatrième et dernier ninja mis en branle par la Cannon, **American**



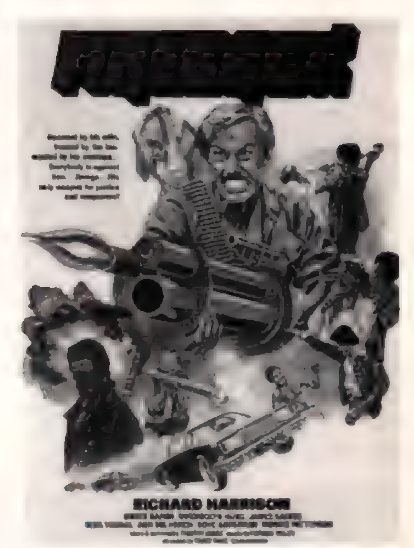


Le Ninja américanisé. Michael Dudikoff dans American Warrior

Warrior (ex **American Ninja,** 1985) de l'inévitable Sam Firstenberg sans Sho Kosugi toutefois. Scénario bateau : le G.I. américain apprend l'art du ninja sous la férule d'un Japonais. Le bon met en déroute un mafioso philippin trafiquant des armes volées à l'armée. Inutile de préciser que ce dernier est protégé par un maître ninja, japonais bon teint quant à lui. Traditionnelle joute finale entre l'occidental porteur des valeurs positives et le fourbe oriental. Le film se targue d'avoir à son générique Mike Stone, plusieurs fois champion du monde de karaté et responsable des cascades, ainsi que le spécialiste des arts martiaux Tadashi Yamashita vu dans **Opération Dragon, La Fureur du Juste** et la série **Kung Fu.** Autant de références qui détonnent par rapport à des combats improbables mais toujours captivants.
Curieusement, la suite de **American Warrior, Avenging Force** de Sam Firstenberg avec Michael Dudikoff et Steve James (les deux acteurs principaux de l'opus one) tient plus du polar classique matiné d'arts martiaux que de l'exubérant film de ninja. Un signe d'essoufflement sans nul doute.

PHILIPPINES, INDONÉSIE : NINJA À LA SAUCE DOLLARS

Les producteurs philippins sont perpétuellement en quête de filons à exploiter. **Mad Max II** est passé dans leur moulinette **(Stryker, Mad Warrior)** ainsi que **Rambo (U.S. Warriors, Hit Man).** Naturel parait donc le piratage des films de la Cannon par ces entrepreneurs très peu soucieux de qualité. **Ninja's Force** (titre vidéo **Ninja Commando,** 1984) de Teddy Page avec Romano Kristoff (!!!) débute par la sempiternelle scène montrant le ninja dérobant ce qui sera convoité pendant une heure trente, une potion miracle qui permettrait aux malfaisants de dominer le monde. Pour le moment, ils la testent sur quelques femmes. **Ninja's Force** se clôture sur un cérémonial précédant un duel dans les règles entre le bon ninja et le mauvais. Minable. Teddy Page à la mise en scène et Rom Kristoff sont au menu de **Blackfire** (1985). Le producteur non seulement table sur l'impact commercial du ninja mais avance aussi l'as Rambo. Opération commando, muscles... tout y est. Sergent dans l'armée américaine, Franck Johnson se transforme en ninja le temps de démanteler le trafic d'armes fomenté par le Capitaine Salcedo. Aussi minable que le précédent. Toujours de Teddy Page, **Fireback** (1984) plagie **Rambo.** Richard Harrison remplace Stallone ce qui n'est pas gagner au change. En rentrant au pays, un vétéran à peine sorti des geôles vietcongs se heurte à des malfrats puis à la police en cherchant sa femme disparue du domicile conjugal. Le père Harrison endosse la tenue de ninja et règle son compte au méchant trop épris de son épouse. Un troisième échec pour Teddy Page. Le film intéresse surtout de par la présence de Richard Harrison, vieille gloire du péplum et du western spaghetti recyclé dans la série Z.



Les ninjas, Harrison connaît bien puisque ayant dû, en tant que chef de la police, lutter contre eux dans deux polars miteux made in Hong Kong : **Ninja Fury (Ninja Thunderbolt,** 1985) et **La puissance de Ninja (Ninja the Protector,** 1985), tous deux de Godfrey Ho. Le premier se distingue par des considérations folkloriques sur les ninjas (cérémonies, philosophie) et le second par un duel de ninjas à motos (l'un d'eux est Richard Harrison doublé dès qu'il endosse la combinaison noire !).
Richard Harrison et Godfrey Ho ne s'en sont pas tenus là puisque



La technique meurtrière du Ninja. Sho Kosugi dans Ultime Violence.

de leur collaboration (et de celle du producteur Joseph Lai) est née une prolifique série de « Ninja movies » : **Scorpion Thunderdolt, Majectic Thunderbolt, Inferno Thunderbolt, Ninja Dragon.** Et enfin **Ninja Terminator** (disponible en vidéo chez Delta) dans lequel il s'agit de réunir les



trois parties d'une statuette pour acquérir la suprême puissance.
Le **Ninja Warriors** (1985) de John Lloyd apparaît déjà comme plus attrayant. Un ninja joue de la flûte au sommet d'un pic rocheux ; sept de ses confrères surgissent de terre répondant ainsi à son appel. Violent (tortures, projectiles plantés en plein visage...), **Ninja Warriors** démarque le scénario type de ce genre de produit : apologie de la puissance du ninja, commando, orientalisme de bazar et happy end rigoureusement identique à celui des films précédemment mentionnés. John Lloyd vient de récidiver avec **Double Edge** (1986). **Le Défi de Ninja (The Warrior and the Ninja Woman,** 1984) de H. Tjut Djalil représente l'Indonésie dans ce chapitre. Enfin, ninja à demi puisqu'on parle de l'Ombre Noire dans le film, et que, de surcroît, le costume est adapté à la mode locale. Le ninja se trouve ici assimilé à un ersatz de Robin des Bois volant l'envahisseur hollandais pour refiler l'or au peuple affamé. Quelle pitié !

NINJAS DE FRANKFORT

Il ne faut souvent pas plus d'un succès pour engendrer une série de plagiats originaires de là où on s'y attend le moins. Un film de ninja co-produit par l'Espagne et la R.F.A. : Christian Anders, star du show-biz outre-Rhin l'a osé avec **Ninja Force (Die Brut des Bosen,** 1979). Cette série Z cède à un cliché qui a connu avec les **Karaté Kid** la consécration internationale : l'occidental initié aux arts martiaux par un Japonais. Mais la sagesse, la philosophie orientale ne sont pas à l'ordre du



Sho Kosugi dans Ninja III.

jour. **Ninja Force** est un polar de faible intérêt dans lequel l'affreux nain Van Bullock et son gorille Como ambitionnent d'utiliser une école de karaté pour masquer un trafic de drogue. Beaucoup d'érotisme (c'est très rare : les ninjas sont des gens chastes) et des combats très peu émoustillants. L'Espagne produit à part entière **Honor de Ninja** (1986-Salvador Sainz) lequel sur la même imagerie. Des journalistes en reportage au Cambodge sont faits prisonniers par les Kmers rouges. Le survivant recueilli par les ninjas devient un maître des arts martiaux et, de retour en Espagne, défend la veuve et l'orphelin.
L'allemand **Summer of the Samouraï** (1985-Hans-Christoph Blumenberg) bénéficie d'un scénario nettement plus élaboré. Hambourg est mis à sac par un mystérieux « fantôme » qui signe ses vols par l'inscription de caractères japonais. En fait, ce sont le propriétaire d'une usine chimique, un syndicaliste et un banquier qui ourdissent dans l'ombre une sombre machination prenant racines dans le Japon médiéval. Arrivent les ninjas ; le dénouement a lieu dans le château de Krall, « le Lord du Bidonville ». A intrigue originale, film que l'on devine... curieux, au moins.
Par contre, **Mission Ninja** (titre français de **Ninja Mission !** 1984) co-production entre la Grande-Bretagne et la Suède ne se lasse pas de donner dans le déjà vu. Mats Helge assimile le ninja à une espèce de soldat d'élite taillé pour les missions les plus dangereuses. En l'occurence, délivrer des griffes du K.G.B. Karl Markov, savant atomiste, et sa fille Nadga. **Mission Ninja** s'organise en opération commando classique (préparatifs, exécution, happy end) où les morts se comptent par centaine. Le ninja, même s'il possède un look conforme à sa légende, est un occidental maniant aussi bien le sabre que l'arme automatique ultra perfectionnée. Vu le succès important remporté par **Mission Ninja** de par le monde, ses producteurs ont







Un messager porteur de mort : le macabre Ninja d'Ultime Violence de S. Firstenberg.

mis en chantier un **Ninja Mission 2** toujours signé Mats Helge. Il est maintenant question de secourir un industriel japonais enlevé par une bande de terroristes sanguinaires. Le ninja sauveur du monde occidental ? Il existe pourtant un monde entre les assassins au service du Shogun et les envoyés de la CIA précédemment évoqués. L'habit ne fait pas le ninja véritable et l'incursion de cette figure orientale dans le cinéma européen fleure aussi bon la récupération que les production Cannon.

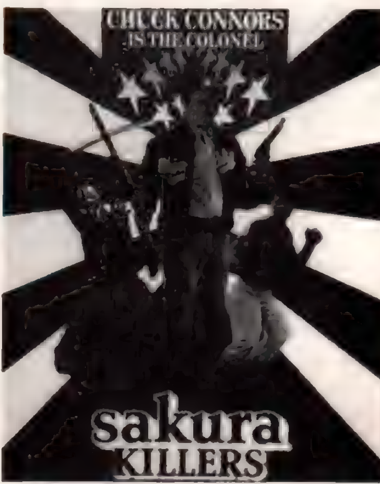
HAMBURGER NINJA

Les biftons, voilà ce que le producteur de ninja movies flaire malgré le déclin du film d'arts martiaux dont Chuck Norris est la dernière star à renommée internationale. Chuck Norris justement, devança la Cannon d'une petite année dans **La Fureur du Juste** (**The Octagon,** 1979) d' Eric Karson. Le ninja est ici une organisation terroriste à l'échelle de la planète et dont le chef se révèle être l'ancien frère d'armes de Chuck Norris banni par son vieil instructeur. Confrontation finale au terme d'un scénario tortueux encombré de personnages appelés à être zigouillés dans les minutes qui suivent. Un piètre film nullement sauvé par ses séquences d'action, molles pour la plupart. Thématique voisine que celle de **Force 5** (**Force Five,** 1980) de Robert Clouse qui exécute ici le remake de son **Opération Dragon.** Un commando de spécialistes des arts martiaux débusque un gourou reclus sur une île bien protégée.



Prière pour un Tueur (**Pray for Death,** 1984) de Gordon Hessler et **Nine Deaths of the Ninja** (1985) d'Emmett Alston marquent à leur manière (celle de l'estimable série B) la consécration économique du film de Ninja. Tous deux sont interprétés par Sho Kosugi, ex-champion du Japon de karaté et poulain de la Cannon toujours flanqué dans ses films de sa femme et son fils, Shane et Kane Kosugi. Le film de Gordon Hessler est une nouvelle mouture du scénario de **L'Ultime Violence** et on y retrouve tous les éléments forts : sadisme, combats inégaux couronnés par un dernier quart d'heure bien haineux où la politesse habituelle des arts martiaux cède du terrain aux coups bas. Très classique sur un argument de polar. Mais le regard que le japonais jette sur la civilisation yankee possède un côté désabusé tout à fait attachant. **Nine Deaths of the Ninja** lorgne plutôt du côté de chez James Bond. Un général cinglé enlève des terroristes américains afin de les échanger contre un autre terroriste. Les autorités envoient Spike Shinobi (Kosugi) et deux autres comparses mettre le fou hors d'état de nuire. Ninja évidemment, Kosugi revêt une tenue kaki et utilise un armement plus sophistiqué qu'à l'ordinaire (dont un pistolet-arbalète muni d'une lunette de visée).

Kosugi devrait bientôt remettre ça dans **Akira : Pray for Death 2** de Gordon Hessler. Auparavant, il aura tourné **Rage of Honor** de toujours Gordon Hessler qui, du film de ninja (le premier titre était **Way of the Ninja**), a évolué pour devenir une bande d'espionnage pimentée d'arts martiaux. Espionnage également dans le **Sakura Killers** de Richard Ward, avec Chuck Connors et ses hommes devant faire face à une flopée de ninjas dans une délirante chasse à la vidéo-cassette



ultra-secrète. Le cinéma américain a avorté de quelques autres ninjas encore. Il y a **New York Ninja** (1984) de et avec John Liu, **White Phantom Enemy of Darkness** (1986) de Dusty Nelson et un prometteur **Ninja versus Nazi** (1986) de William Glenn dans lequel un adepte de nijitsu et son instructeur japonais entreprennent l'anéantissement d'un groupe de fanatiques nazis ! Le ninja adjoint à un « mandroïd », une walkyrie et deux autres têtes fortes joue également le justicier dans **Eliminators** (1984) de Peter Manoogian.

Restent les ninjas pour rire, ceux de **Unmasking the Idol** (1985) de Worth Keeter dont un singe grimé de la fameuse combinaison noire et, l'espace d'une séquence parodique, ceux de **Pee Wee's Big Adventure** (1985) de Tim Burton, défalqués en quelques secondes par un James Bond de sous-préfecture.

Marc TOULLEC



LE NOM DE LA ROSE

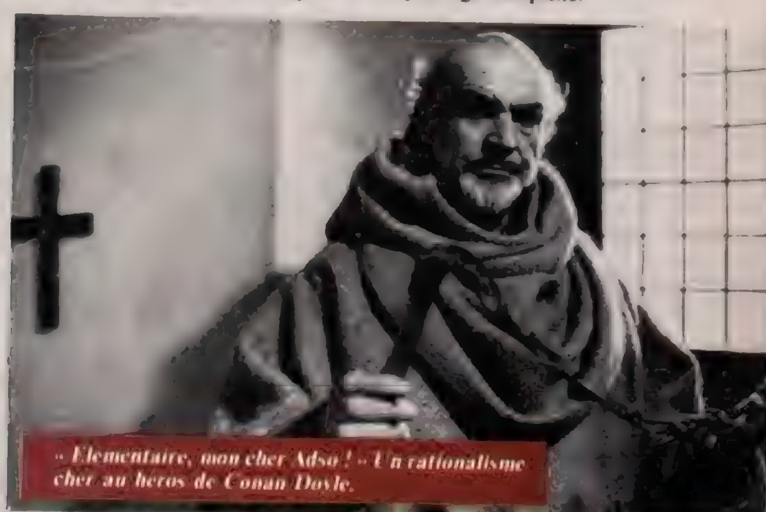
Dring, un coup de téléphone réveille Jean Jacques Annaud en pleine nuit : « Vous venez de remporter l'oscar du meilleur film étranger avec* La Victoire en Chantant *» ! Annaud se frotte les yeux, le temps de réaliser que son premier film, un flop monumental au box-office (30 000 entrées Paris), vient de rafler une récompense convoitée. 1er miracle, qui ne fera pas avancer pour autant le film, commercialement rebaptisé* Noirs et Blancs en Couleurs, *mais qui révèle le nom de son auteur au grand public.

Coup de cœur, pinte de rire, le désormais spécialiste de la mise en boite du colonialisme français s'en prend, l'audacieux, au supporter de football, à la France profonde. Et cela donne* Coup de tête. *Bon film et score moyen : Dieu n'est pas intervenu. Voulant se rapprocher de son créateur, Annaud remonte le temps et se fixe sur la préhistoire : tourné d'une manière lyrique,* La Guerre du Feu *enflamme tous ceux qui n'ont jamais cru au sérieux de l'entreprise. Après avoir inauguré l'ère du film grogné, notre illuminé endosse le scapulaire et nanti d'un budget de 13 millions de dollars adapte le best-seller médiéval d'Umberto Eco, « Au nom de la Rose ».

Pour Jean Jacques Annaud, le cinéma est affaire de foi... et de passion.

A l'origine de cette folie, une notule dans le Monde des livres. Des moines qui s'entretuent pour un traité d'Aristote sur le rire, un intellectuel du Moyen-Age qui mene l'enquête, un labyrinthe menant à une bibliotheque, il n'en faut pas plus pour qu'Annaud, de passage aux Caraïbes, se jette sur l'ouvrage et entrevoit aussitôt la possibilite d'une adaptation. Il rencontre l'auteur, Umberto Eco, le persuade à grands renforts de déclarations enthousiastes et court a la RAI (la télé italienne) pour racheter les droits. Le projet lui appartient. Seconde phase, trouver l'argent : après moult tractations internationales, Annaud degote un jeune producteur allemand, Bernd Eichinger, qui se sent prêt à investir mais pas tout seul : Annaud parcourt alors le monde et obtient de la compagnie US Fox, des firmes britanniques Embassy et Goldcrest, italiennes Franco Cristaldi et la RAI, et françaises Ariane et AAA, des contrats de distribution et de production. Le projet s'etoffe. L'etape suivante passe par une documentation sans relâche sur le Moyen-Age : Annaud s'impregne de l'œuvre de l'historien medieviste Jacques LeGoff et amasse tout ce qu'il peut (il avoue avoir lu 300 livres) sur la vie monastique au 14e siècle, l'enseignement de Roger Bacon et les tribulations religieuses d'un Moyen-Age complexe.

▲ *Guillaume de Baskerville (S. Connery), un Sherlock Holmes médiéval ?*



« Elementaire, mon cher Adso ! » Un rationalisme cher au héros de Conan Doyle.


Jean-Jacques Annaud en plein tournage.

La carte maitresse se joue ensuite au scenario (« un bon scénario, c'est 80 % de la réussite d'un film ») : Annaud « épuise » Alain Godard, puis Gerard Brach, et conclue, malgré une disquette effacée, avec Andrew Birkin et Howard Franklin pour les traductions en anglais. Au total, 15 version pour trois heures de film réduites finalement à 2 h10 ! Le projet a pris corps. Autre problème, les décors : où trouver ces interieurs rugueux, cette masse imposante et cette tour surplombant un à-pic ? Tout d'abord à Eberbach en Allemagne (près de Francfort) où l'un des plus beaux monastères d'Europe va prêter ses caves, ses dortoirs et son hôpital pour la bonne cause du cinéma. Mais l'édifice d'Eberbach est bâti en plaine et Annaud recherche pour ses extérieurs une carrière, une falaise ou une faille geologique qui puisse accentuer l'impression de puissance du monastère. Il tient également au gigantesque incendie final qui ravage la tour et surtout à ce qu'il soit réel. On ne brûlera donc pas une maquette mais un décor grandeur réelle. Et pas n'importe lequel ; situé à 20 mn de Rome dans un site protégé, le décor voulu par Annaud emprunte à de nombreuses citadelles du Moyen-Age et nécessite six mois de construction (de juillet à décembre 85) par une équipe de 100 personnes ! Quant au fameux labyrinthe conçu par le décorateur Dante Ferretti, sa mise en chantier, entrainant l'édification d'une tour de trente mètres, a lieu à Cinecittà. Le projet n'en est plus un.

Le tournage debute donc à Eberbach le 11 novembre 1985 et se prolonge du 7 janvier au 20 mars 1986 sur l'open-set de Ferretti puis à Cinecitta. Et pour ce faire, Annaud s'entoure de Tonino Delli Colli pour la photo (« un homme d'une culture visuelle fabuleuse... et d'une efficacité sans borne »), James Horner pour la musique (qui est venu lui même contacter la production du film), Gabriella Pescucci pour les costumes, et d'une distribution artistique originale et forte incluant Feodor Chaliapin Jr (81 ans et imposé à la place de John Huston par Annaud), Christian Slater (le jeune Adso), William Hickey (le parrain de L'**Honneur des Prizzi**) et Ron Perlman (qui jouait déja dans **La Guerre du Feu**).

Alain Charlot.

Entretien : Jean-Jacques ANNAUD

• Un metteur en scène français qui tourne avec d'énormes budgets, hier ***La Guerre du Feu****, aujourd'hui* ***Le Nom de la Rose****, ça n'est pas fréquent.*

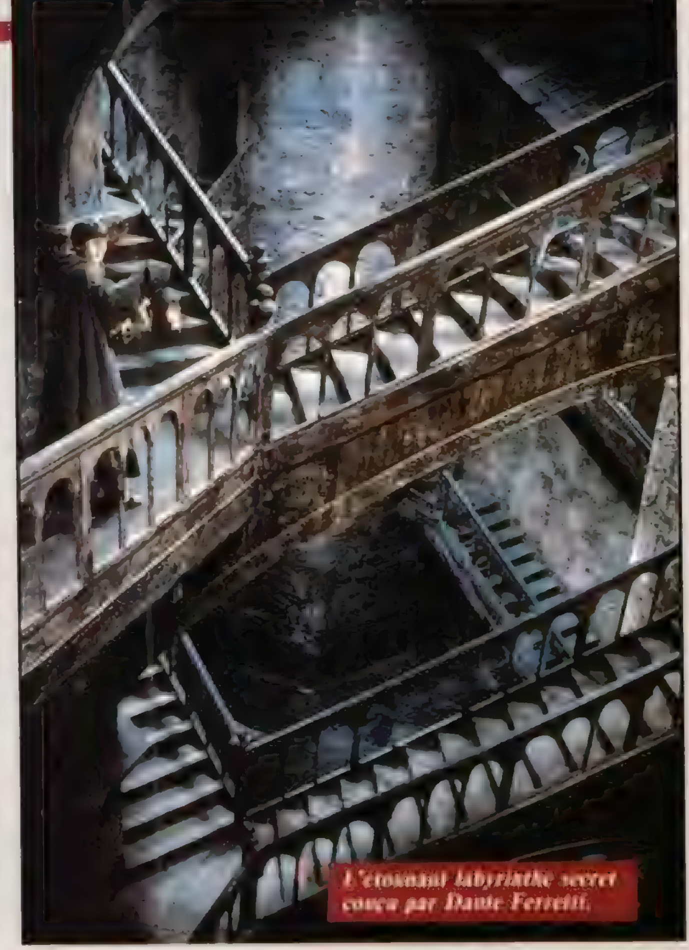
• Tous les mecs frileux qui chantent dans Paris que la seule solution maintenant de faire du cinéma, c'est de le faire à moins d'un milliard, se trompent. Moins d'un milliard signifie des films qui ne seront vus par personne. La fonction premiere du cinema est de remplacer le cirque. Ne pas comprendre ces choses là, se les cacher, c'est à mon avis s'égarer complètement. On ne fait pas du cirque avec une chèvre, à moins que ce ne soit une chèvre qui parle, alors là, oui, il y aura du monde au cirque. Mais si la chevre fait simplement un peu d'équilibre sur un tabouret, il y aura 12 spectateurs. Plus on réduit les budgets, plus on réduit l'envie des gens d'aller au cinéma. On ne peut pas convier les gens à une fête où les petits-fours sont secs et où il y a du cidre à la place du champagne. Les gens se déplacent pour s'éclater. On peut se faire suer gratuitement chez soi (rires). Le même prix d'entrée pour un film de 40 millions de dollars et pour un autre fait avec un million de dollars, on n'hesite pas. En disant ces choses là, je sais que je suis iconoclaste ; parce que ça ne rentre pas dans le module de pensée admise, à savoir que le cinéma est un art, que les cinéastes sont des artistes. Oui, oui, bien sûr, nous sommes tous des artistes, mais on est d'abord des hommes de cirque. Pensons à Meliès, John Ford, Hitchcock, pour vendre ses films se mettait un oiseau sur la tête et rentrait dans la mer.

• Oui, mais on peut faire un spectacle original, particulier, riche, le concevoir avec de la personnalité. ***Cobra*** *aurait pu être tourné par 36 réalisateurs. Ça n'est pas le cas du* ***Nom de la Rose****.*

• J'ai donné ma technicité aux films publicitaires, j'ai vendu ma capacite à savoir placer une caméra. Je suis absolument convaincu que la voie qui consiste à faire du spectacle original est possible. J'ai réalisé **Le Nom de la Rose** en toute liberté. A tel point d'ailleurs que ça m'étonne parfois : on ne m'a jamais forcé ; j'ai toujours fait ce que je désirais, tourné là où je le voulais, choisis les comédiens et les techniciens que je recherchais. J'ai tout de même fait un effort sur le temps de tournage. J'ai tourné en 14 semaines et j'aurais aime le faire en 16 ou 17, mais c'était aussi le prix de ma liberté. Il y a tout cet aspect matériel que je ne peux ignorer. Je suis réalisateur, je fabrique des choses, je suis un artisan. J'ai ma matière première et je dois la payer. Les réalisateurs ne sont pas de purs esprits.

• Le Moyen-Age et ses querelles théologiques, un suspense policier dans un monastere, des meurtres, la puissance des livres, les ingredients du ***Nom de la Rose*** *sont fascinants.*

• Ce qui m'a séduit dans le bouquin d'Eco, c'était la plongée dans une époque complètement inconnue, soutenue par une trame policière qui elle-même est un clin d'œil d'humour à Sherlock Holmes, le tout dans un milieu très culturel, ce qui me semblait d'une élégance formidable. Un polar, à priori ne me branche pas trop, mais un polar chez les moines érudits, c'est extraordinaire. Qu'on s'entretue pour un livre, quelle beauté ! Et suprême grâce, on s'entretue pour un livre sur la comédie ! Avec en plus une parabole, une fable sur la communication.


L'étonnant labyrinthe secret conçu par Dante Ferretti.

• Pourquoi la noblesse n'est-elle pas représentée dans le film ?

• Elle est en fait représentée, cette noblesse, par l'aristocratie qui est le clergé. Les Benedictins, en particulier, sont tous des aristocrates, des nobles, mais ce ne sont pas les aînés de la famille. A l'époque, on est sous la loi franque, la loi germanique. Les terres



Une scrupuleuse reconstitution...

œil formidable. Il voudrait être blond il est brun ; il voudrait être grand, il est petit. Je suis sérieux.

* *Avec le personnage de Bernard Gui (joué par Abraham), on aborde le rôle de l'inquisition. N'est-il pas un peu exagéré ?*

* Oui, c'est vrai sauf que là (en 1327), on est au lendemain de ce qui s'est passé a Beziers où on a quand même tué toute la ville et, Dieu reconnaitra les siens, il y a eu 16 000 morts ! Le principe du debut de l'inquisition était tout simplement de ramener les esprits égarés. Il y avait une regle très precise qui était de ne surtout pas chercher à contraindre physiquement les gens. C'est d'ailleurs pour ça que l'inquisition ne torture jamais, elle fait appel au bras seculier, à cause de ses origines très pures. Les méthodes douces ne marchant pas, elles ont changé et c'est précisemment Bernard Gui qui a écrit le Manuel de l'Inquisiteur, « Practica Inquisitionis ». C'est un manuel extraordinaire qui aurait pu être rédigé par Goebbels. Ce sont

reviennent à l'ainé, les fils cadets sont envoyés à l'église, au monastere. On n'est pas moine à l'époque par vocation, on l'est par naissance (rires). Le livre ne traite pas trop cet aspect ; par contre, il est en plein dans les querelles religieuses du Moyen-Age, et j'ai concentré ces querelles autour du debat sur la pauvreté. Pour aider les pauvres, faut-il leur redistribuer les richesses, ou au contraire drainer ces pauvres vers le haut en ayant une classe riche ?

* *Il y a deux églises dans le film, les Bénédictins et les Franciscains. L'une est riche et l'autre pauvre. Et la seconde est montrée de façon beaucoup plus positive. Guillaume de Baskerville (le personnage joué par Sean Connery) qui est pourtant franciscain ne semble pas tiraillé par le fait que les livres appartiennent aux riches. Lui est pauvre, passionné par les livres, et n'a pas l'air de se soucier que ce sont les églises riches qui transmettent le savoir.*

* Bien sûr. Le personnage de Sean est au cœur de cette contradiction. C'est pour ça que Guillaume de Baskerville n'est pas mystique. Il ne s'engage jamais dans le combat entre les Franciscains et les Benedictins. Dans le livre, il ne prie jamais. 600 pages et pas une seule fois en prieres. L'eglise, ça le gonfle. C'est le personnage que j'ai voulu peindre. Il est moine parce qu'à l'époque, historiquement, pour être cultivé, il faut être moine. Seuls les moines savent lire. En plus il est Franciscain, et les Franciscains avaient une vocation sociale beaucoup plus que spirituelle.
Beaucoup de gens risquent de ne pas comprendre ; aujourd'hui, on devient moine par vocation. Au Moyen-Age, un abbé exerce une tâche importante et recherchée, prestigieuse, et qui n'a rien à voir avec la foi. Les abbayes ont des terrains ; être abbé, c'est être seigneur.
Le personnage joué par Sean Connery est un personnage tres en avance sur son temps. Il est écclesiastique pour acceder aux livres, au savoir. Durant le débat qui oppose Franciscains et Benédictins, il est déjà dans son histoire de livres. Dans le bouquin d'Eco, le jeune Adso lui dit à un moment, « Mais maitre, je ne comprend pas, nous sommes en train d'assister a un des plus grands debats théologiques de l'époque, et vous vous intéressez à votre aventure policière ». Et l'autre répond, « Une aventure, mon cher Adso, il s'agit de livres, de livres, Adso, et de livres interdits ». C'est ça le sujet. Cet espece de Sherloch Holmes moderne chez les moines est un homme qui annonce les temps modernes, la Renaissance, mais qui a les pieds dans le Moyen Age. Et je lui ai donné un comportement différent, un body-language totalement à part. Les autres ont des attitudes de moine, les épaules rentrées... Lui a la tête relevée.

* *Comment se comporte Sean Connery sur un plateau ?*

* Le film s'est très bien passe au niveau des rapports personnels alors que j'avais deux comédiens tres difficiles. Sean Connery est un très grand professionnel, qui ne pardonne rien a personne. Lui, il est toujours excellent, il est en forme, il sait son texte et n'a rien à se reprocher. Du coup, vous n'avez pas interêt à commettre de bourde. Mais tout s'est merveilleusement passé parce que je prepare ce qu'il faut ; je storyboarde et je répète les scènes avant. Je suis tombé à la renverse quand j'ai vu pour la première fois Sean Connery. J'ai senti derriere le tres bel homme, magnifique, puissant, charmant, ayant beaucoup d'éclat, qu'il se protégeait comme un fou de quelque chose et je ne savais pas de quoi. En fait, il se protege de l'enfant très pauvre qu'il a eté en Ecosse, enfant sans amour ni culture, qui a vecu pieds-nus dans les faubourgs immondes d'Edimbourg. C'est çà qu'il y a derriere la carapace et qu'il a ouvert devant moi.
Le plus difficile, c'était Murray Abraham, qui est un fauve blessé, on se demande pourquoi blessé d'ailleurs mais enfin c'est comme çà, et qui est à manipuler avec beaucoup de délicatesse. Murray est un homme qui souffre. Il souffre d'être l'homme qu'il est. Il aimerait être aimable, gentil, charmant et il est tout à fait différent. Il est toujours en equilibre fragile. Il voudrait par exemple être tres beau garçon alors que c'est impossible. Mais il a beaucoup de charme, il a un

Des personnages inquiétants et fanatiques.





les méthodes du nazisme ; le chapitre « Comment obtenir des délations » est proprement fascinant.

* *Michael Lonsdale, l'abbé, reste très énigmatique. Lui aussi, on ne le sent pas très moine.*

* C'est un personnage qui veut contenter le plus de monde possible, adoucir les angles et conserver le pouvoir, quitte à renoncer à ses idées, la question n'est pas là. C'est une girouette politique. L'inspiration d'Umberto Eco a été les dirigeants de la Démocratie Chrétienne. J'ai dit à Lonsdale, « pense à un homme politique, pense à Miterrand » et il m'a répondu « ne m'en dis pas plus » (rires).

* *J'ai rarement vu un peuple aussi pouilleux à l'écran.*

* Oui, mais en regardant les tableaux de Breughel ou ceux de Van Ostade, un peintre hollandais du début du 17e que j'aime beaucoup, ou encore les gravures de Jacques Callot qui a fait des choses magnifiques sur le peuple, on a la sensation de ce peuple difforme. Au Moyen-Age, un enfant sur dix naît malformé, un enfant sur deux a une grave maladie d'enfance qui l'affecte toute sa vie. Il y a la vermine, que je n'ai d'ailleurs pas trop montrée. La réalité de l'époque, elle est que les gens se grattent sans arrêt.

* *Incroyable aussi, les trognes des moines. Ron Perlman, lui, est gratiné.*

* Ron, c'est Quasimodo. C'est cette référence là qui est utilisée. Donc lui, c'est normal qu'il soit ainsi, monstrueux. Mais Michael Habeck, le moine très gros qui finit noyé dans un bain de tilleul, je lui ai simplement rasé les sourcils et les cheveux. J'ai ajouté un fond de teint plus clair pour le visage. Il est gros certes, mais loin d'être monstrueux. Il y a aussi la tonsure et la tonsure est un truc énorme, fou. Les acteurs qui ont été tonsurés, ils se sont vus dans la glace et se sont tous photographiés. Il n'en revenaient pas ! On transforme, par la tonsure, les physiques d'une manière incroyable. Celle de Sean, par contre, on l'a choisie intellectuelle. Sean ressemble à un chef d'orchestre et reste séduisant. Je me suis inspiré des beaux vieillards de Rembrandt.

* *D'où vient le titre **Le Nom de la Rose** ? On songe confusément que la rose en question est la sauvageonne du film.*

* Voilà l'explication. Je trouve bouleversant que durant toute une vie, on porte en soi, avec soi, une image et qui est celle finalement d'un rapport charnel. Et un rapport qui s'est passé dans l'ombre malodorante d'une cuisine. Et une image fugace de surcroît. Il est intéressant qu'une rencontre si brève, en plus Adso se fait violer et a un bref orgasme, sur une dalle froide, dans une cuisine puante, avec une fille qui sent mauvais, qui est une paysanne et ne parle pas le même langage, avec laquelle il ne peut avoir aucune autre communication que ce singulier rapport charnel et rapide, fait en plus dans la culpabilité, il est intéressant et passionnant qu'au bout de la vie, ce soit de ça qu'il se souvienne. C'est une chose très généreuse, une histoire très romantique. Le titre, c'est la fille. Elle est la Rose.

* *Autre élément important du film, le labyrinthe. A-t-il été entièrement reconstitué ou y a-t-il des jeux de miroirs ou d'autres faux-semblants ?*



* Il est vertical, en bois, en grandeur réelle. Il est énorme et c'est un très beau décor avec des murs en moulage de plastique. A la fin du film, il brûle vraiment et s'effondre pour de vrai. Il a été construit en extérieurs, et non dans un studio, et mon décorateur avait imaginé un mélange de Piranese, d'Eicher et d'intérieur de coquillage. Avec cette espèce de régularité géométrique.

* *Le labyrinthe représente le savoir. Il devient une métaphore. Celui qui sait se diriger dans ce labyrinthe possède le savoir.*

* Oui. C'est le labyrinthe de la connaissance. Le tournage, à ce niveau, a été très difficile. Pour des raisons d'économie, tout a été filmé dans deux pièces seulement. Et on changeait à chaque fois la décoration. Pour 2 pièces qui en représentaient 30 ou 40 ! Un vrai casse-tête. En plus, on avait été obligé de flècher l'itinéraire pour l'équipe ; de temps en temps, les électros se perdaient. Ils se retrouvaient, quand ils rataient une des entrées, dans un autre dédale dont il était très difficile de sortir. Dante Ferretti allait les dépanner.
Quand est venu le moment de tourner l'incendie, on tournait dans des pièces qui ne comportaient qu'une seule issue. C'était redoutable. Et on était 40, les gars des effets-spéciaux, les acteurs, les maquilleurs... On a d'ailleurs tous plus ou moins cramé. Les mecs qui se tenaient en haut et qui s'occupaient de la lumière ou de jeter des poutres, sont redescendus à la fin d'une prise complètement chauves ! (Rires). Ça, ce sont les Italiens, totalement casse-cou et très marrants. Ils prévoient tout au dernier instant, ils y vont, mettent des gants et se brûlent la gueule. En criant tout le temps, « Va fanculo, Eh ! que bruciato ! »

* *Comment s'est déroulé le tournage en extérieur ? Pas trop de problèmes ?*

* Il faisait très tres froid. J'ai tenu bon pour tourner en janvier. Le vrai problème était plutôt les changements de climat. A Rome au mois de janvier, il pleut averse quand on arrive le matin ; on installe la caméra et le ciel est bleu, on se croit dans le sud de la Sicile en août ; première prise, le brouillard se pointe. Et on finit la journée avec de la neige. J'ai eu 20 cm de neige. Un coup de bol extraordinaire d'ailleurs parce que j'avais tourné mes plans de début avec de la neige artificielle. Il s'est mis à neiger et j'ai fait tous mes raccords avec de la vraie neige. C'était magnifique ; j'ai eu tellement de neige que j'ai fait des plans sublimes du monastère que je n'ai pas pu exploiter tant ça ressemblait à une carte postale de Noël. Ça faisait maquette, alors que c'était authentique.
A part cela, le décor était très grand, et il fallait sans cesse que j'effectue des allers et retours avec en plus un décor en pente. La boue, la pente, le froid, tout cela était fatiguant et pénible mais je suis habitué à ce genre de tournage. La nature du film nécessitait un très grand nombre de plans (en moyenne 28 plans par jour) et la structure policière m'obligeait à montrer qui fait quoi, qui regarde quoi, sans compter les contre-champ. Non seulement on a Guillaume de Baskerville qui voit les choses, et les choses, on est bien obligé de les montrer aux spectateurs, mais Baskerville est toujours regardé par le jeune Adso et le groupe est regardé par d'autres.

* *On sent dans certaines scènes une certaine complaisante à montrer le sang. L'égorgement du cochon, la mort de Bernard Gui...*

* Moi, j'aime bien mélanger un peu les genres. La scène du cochon est là pour annoncer les meurtres. On vient soi-disant dans un univers de paix et de sérénité, de calme monastique et par ce plan là on indique d'une manière certaine qu'il va se passer des choses épouvantables. Mais le film parfois est un clin d'œil à différents genres ou à différents auteurs.

Bernardo Gui (F. Murray Abraham), l'inquisiteur aux méthodes impitoyables.

* *Oui, le film est parsemé de plans référentiels classiques. Il y a des indices çà et là, l'ongle noir, le plan sur les chaussures du meurtrier.*

* Umberto Eco m'avait dit, « n'hésite pas à tourner des plans qui viennent du cinéma populaire. Vois du côté de Spielberg ou Coppola ». Il m'a poussé à ne pas avoir de pudeur et à ne pas m'embarquer dans une facture très européenne.

* *Il y a ce plan grotesque, avec ce corps qui sort du chaudron, les deux pattes en l'air, et ces chausses ridicules.*

* Oui, c'était dessiné au storyboard de façon amusante. Un mélange d'horreur et de comédie. Dans le roman, la scène est décrite de la même manière, « 2 jambes qui sortaient comme deux jambes d'épouvantail à moineaux », quelque chose comme çà. Les jambes semblent figées. Et dans une position tout à fait incongrue. Le tournage n'a pas été triste. Quand on sort le cadavre, on sort l'acteur. Avant bien sûr, on a un mannequin mais comme le mannequin flottait (il est fait de mousse), il a fallu le gueuser au fond. Par contre, quand on extirpe le corps et que la caméra est en dessous du niveau, c'est le vrai mec, et comme il pèse lourd, sortir l'acteur rend la chose plus effrayante. On avait un tuyau d'arrosage avec une pompe, et on l'aspergeait de sang. C'est amusant mais les acteurs aiment être mis dans des situations un peu fortes. Par exemple, cet acteur qu'on arrosait, un moment on lui sort un truc du nez, c'est juste un détail, on lui triture le nez et on extrait un truc gluant ! (Le jeune Adso a un mouvement de recul). Pour qu'on manipule le cadavre avec plus d'aisance, j'ai fait un moulage de l'acteur, un moulage très réussi d'ailleurs. Et l'acteur n'a jamais voulu. « Non, non, non, s'il te plait, si je n'y arrive pas, tu fais avec ton moulage ». Le gars était mort de froid et il ne fallait pas qu'il bouge, qu'il tremble ; et il est arrivé par une sorte de yoga intérieur à réduire le tremblement, et à accepter de se faire trifouiller dans le nez sans cligner des yeux ! Même chose pour le gros moine dans la baignoire. J'avais un moulage, un mannequin et il m'a dit « s'il te plait, je veux d'abord essayer ». J'étais très inquiet d'ailleurs car c'était épouvantable à tourner comme plan. L'eau ne devait pas remuer. Il prenait donc sa respiration et il descendait doucement, tout doucement. Et dès que l'eau ne bougeait plus, je donnais le moteur. Mais le mouvement est un mouvement de caméra à la main, pour arriver au-dessus de la baignoire. Et pour pas que l'eau bouge, ça a été un cauchemar.

* *Combien de prises ?*

* 7, et j'ai utilisé la première, comme toujours. Idem pour le bibliothécaire qui meurt dans l'église, j'avais une doublure, un cascadeur qui est mal tombé. L'acteur a vu ça, et tout de suite « Je te le fais ». Le sol était en polystyrène, tout le carrelage était remplacé pour le plan, mais tomber sur la tête n'est pas rien. Il s'est cogné la tête et était un peu sonné. C'est important pour eux, ils veulent que leur mort soit belle à l'écran et non

que la dernière image soit ridicule. Quand le rapport réalisateur/acteurs se passe bien, c'est formidable.
Les acteurs dans ce cas sont prêts à faire n'importe quoi. Personnellement je m'entend très bien avec les acteurs.

• Comment as-tu déniché les deux oiseaux rares que sont le jeune Adso et la jeune paysanne ?

• Elle, elle vient du Chili. Elle a tourné dans un ou deux films mais quand je l'ai engagée, elle n'avait rien fait. C'est Besnehard qui me l'a présentée ici à Paris. C'est le privilège de la mise en scène, j'ai vu toutes les plus belles gonzesses du monde : un casting à Rome, un à Paris, à Madrid, Londres, Los Angeles et un dernier à New-York. J'ai écumé les plus belles pépées. Valentina Vargas, la fille, est inouïe de sensualité, de sexualité. Je me suis ballade avec elle à Rome, elle en jean et tee-shirt, pas maquillée, et les gens se retournaient l'air de dire que j'allais passer un bon moment. Je voulais quelqu'un qui soit crédible en paysanne du 14e siècle. Pas un mannequin : des mannequins, il n'y en avait pas dans les villages au pied des monastères.
Quant à Adso, je l'ai choisi sur l'instinct. Je l'ai aimé tout de suite. Il était spontané, sympathique, pas comme ces jeunes mecs qui viennent te voir avec un côté macho ou précieux. Slater, lui, était libre de montrer toutes ses émotions. Il les a d'ailleurs toutes eues ; il est tombé désespérément amoureux de la fille, comme une feuille. Pour la scène d'amour que je voulais entre eux, il était terrorisé, et elle aussi. Lui prétendait qu'il avait en la matière une grande expérience et moi j'avais plutôt le sentiment qu'il n'en avait absolument aucune (rires).

Propos recueillis par **Alain Charlot**


Le mystère d'un manuscrit pour lequel on tue... Adso de Melk (Christian Slater) se penche sur la question.


Le grandiose incendie final.

Nationalité : cosmopolite (RFA, France, USA, GB et Italie), 1982/1986.
Une production Bernd Eichinger/Bernd Schaefers. Réal. : Jean-Jacques Annaud. Prod. : B. Eichinger. Co-product. : Franco Cristaldi. Un palimpseste du roman d'Umberto Eco. Sc. : Gérard Brach, Alain Godard, Andrew Birkin, Howard Franklin. Ph. : Torino Delli Colli, a.i.c. Déc. : Dante Ferretti. Mont. : Jane Seitz. Mus. : James Horner. Costumes : Gabriella Pescucci. Int. : Sean Connery (Guillaume de Baskerville), Christian Slater (Adso de Melk), Helmut Qualtinger (Remigio de Varagine) Elya Baskin (Severinus), Michael Lonsdale (l'Abbé), Volker Prechtel (Malachie), Feodor Chaliapin Jr (Jorge de Burgos), William Hickey (Ubertino de Casale), Michael Habeck (Berenger), Urs Althaus (Venantius), Valentina Vargas (la fille), Ron Perlman (Salvatore), Leopoldo Trieste (Michel de Césène), F. Murray Abraham (Bernardo Gui). Franco Valobra (Jérôme de Kaffa), Vernon Dobtcheff (Hugues de Newcastle), Donal O'Brian (Pietro d'Assisi), Andrew Birkin (Cuthbert de Winchester), Lucien Bodard (Cardinal Bertrand), Peter Berling (Jean d'Anneaux), Pete Lancaster (Evêque d'Alborea). Une co-production Les Films Ariane. Neue Constantin, Cristaldifilm en association avec ZDF. Durée : 2 h 11. Dist. : AAA. Sortie : 24.12.86.

*Quatre ans d'attente (pour nous, de boulot acharné pour lui) et voilà enfin sous nos yeux cette rose épanouie, prête à vamper la France de son charme multiforme. Quelle joie pour moi de pouvoir enfin conseiller un film à **tout** mon entourage. Vous n'aimez pas l'Histoire ! Qu'à cela ne tienne, vous n'aurez plus qu'une envie après avoir vu **Le Nom de la Rose**, tout savoir sur le Moyen-Age, tout connaître d'une époque où se jouent déjà les fondements modernistes. Vous avez peur d'un cinéma pédant et compliqué ! Mais Jean-Jacques Annaud est la modestie même. Vous êtes du genre à vous passionner pour une intrigue policière ou un spectacle de qualité ! Voilà le film qu'il vous faut. Vous êtes un maniaque du détail soigné ! **Le nom de la Rose** ne vous décevra pas. Vous ne l'êtes pas du tout ! Le même **Nom de la Rose** se garde bien de vous engloutir sous une avalanche de références.*
*Que vous soyez croyant (le livre d'Eco a pourtant été jugé blasphématoire par le Vatican), athée, mystique, sincère ou méfiant, vous ne pourrez qu'admirer sans détour le 4e film de Jean-Jacques Annaud. Pourquoi ? Parce qu'il est conçu pour plaire à tout le monde sans vouloir à tout prix plaire à tout le monde. Souci du public, oui ; racolage, non. Parce que son auteur a su transmettre avec générosité ses passions : le Moyen-Age bien sûr, mais aussi les livres et le cinéma-spectacle. Parce qu'Annaud a pris le temps de brasser intelligemment un nombre incroyable d'idées, de concepts et de pensées philosophiques sans jamais les mélanger en un fourre-tout complaisant. Rendez-vous compte, **Le Nom de la Rose** demeure abordable par tous alors qu'il traite du rire (via Aristote), et donc du doute qu'il introduit, de guerres théologiques touchant à la pureté de l'église, d'un paradoxe farouche quant à la condition du moine clunisien, du danger à propager la connaissance, de la contradiction à être à la fois intellectuel et fermement croyant.*
*Tout est clair, les motivations des uns et des autres, l'énigme que Guillaume de Baskerville cherche à résoudre, l'entreprise toute entière. A chaque fait, sa mesure. Par la magie de détails simples et véridiques et la grâce d'une scénario travaillé, **nous sommes** au Moyen-Age durant deux heures. Et dans un Moyen-Age vierge de figures connues (Chaliapin, Slater, Vargas, Perlman, Habeck, Trieste, des acteurs neufs et crédibles), dans un Moyen-Age mouvementé où les moines se perdent dans un fantastique labyrinthe vertical, où on tue à l'arsenic, où on brûle les êtres et les livres et où curieusement la tête d'un des légats du pape ressemble trait pour trait à celle de Lucien Bodard, le philosophe de la langue verte. Dans un Moyen-Age commis par Annaud et supervisé par les plus grands historiens et spécialistes de cette époque, LeGoff, Eco, Moulin mais aussi Bacon, Quillaume d'Occam et Thomas d'Aquin.*
Alors voilà (soupirs), quatre ans maintenant, jusqu'aux prochaines matines de frère Jean-Jacques : quatre longues années qu'il va falloir de nouveau patienter. Jusqu'en 1990, date de la 5e faute de l'abbé Annaud ? Une faute d'avance confessée.

Alain Charlot

From BEYOND

***Après le choc de* Re-Animator, ils ont décidé de remettre ça. La même équipe nous propose maintenant From Beyond, d'après un texte du vénérable maître H.P. Lovecraft, une plongée infernale dans les abysses d'un autre monde : celui, invisible mais bien présent, de l'Au-Delà. Dès le 25 février prochain, cette dimension grouillante de monstruosités sera visible sur tous les écrans et il vous faudra rester absolument immobiles sur votre siège si vous ne voulez pas être happés dans un ailleurs aux couleurs irréelles et aux formes de vie terrifiantes.**

Et nul doute qu'après la vision du nouveau film de Stuart Gordon, vous ne regardiez ensuite autour de vous avec égarement, pensant résolument que derrière l'ordre physique des choses matérielles qui nous entourent se cachent d'horribles entités goûlues telles qu'on nous les fait découvrir dans le film. Non, sans blaguer, **From Beyond** nous fait entrer de pleins pieds dans l'univers si vertigineux du grand H.P.L., le reclus de Providence. Bien plus que **Re-Animator** où seuls les cadavres animés nous mettaient en relation avec la vie surnaturelle. Dans **From Beyond,** il est question des Grands Anciens, des Shoggoths, bref d'une partie essentielle de la mythologie cosmique imaginée par le grand écrivain.

Grâce au Resonator, une invention du docteur Crawford Tillinghast (Jeffrey Combs, le savant taré de **Re-Animator,** dans un rôle encore plus démentiel), il est possible de stimuler votre glande pinéale (j'en vois déjà qui s'esclaffent, alors ils feraient mieux de savoir qu'il s'agit d'un petit corps ovale qui se trouve au-dessus du cerveau moyen et qui n'est devellopé que chez certains reptiles) et de develloper ainsi un sixième sens permettant de voir ce qui s'agite dans la quatrième dimension. C'est l'expérience que tentent la belle psychiatre Katherine Mc Michaëls (Barbara Crampton) et son garde du corps, Bubba Brownlee, sous la direction de Tillinghast. Celui-ci n'en est pas à ses débuts puisque quelques années auparavant, lui et son



La glande pinéale du docteur Crawford Tillinghast (Jeffrey Combs) tente une percée.



La métamorphose hallucinante d'Edward Pretorius.



Chaînes, cuir et bas noirs, Katherine Mc Michaels (B. Crampton) en plein délire sado-maso.

collègue Edward Pretorious avaient déjà frayé avec les puissances de l'Au-Delà ; Pretorious y est resté et Tillinghast a failli y laisser sa raison... Mais aujourd'hui, en compagnie de la doctoresse sexy et du gardien noir baraqué, il remet ça, dans la vieille maison de Benevolent Street qui va encore s'illuminer de lumière étranges et retentir de sons indicibles.

From Beyond est l'exemple même du film dont le postulat de base possède tous les ingrédients censés combler l'amateur de Fantastique avec un grand F. Donc, pas du fantastique administré radinement à doses homéopathiques. **From Beyond** se propose comme une plongée, un voyage sans retenue (et sans retour) dans un monde inconnu dont les caractéristiques doivent à la fois nous désorienter et nous épouvan- . Selon les principes énoncés dans les textes de Lovecraft, le monde tel que nous le percevons n'est qu'une rassurante façade dissimulant à nos yeux une réalité toute autre, difficilement tolérable par l'entendement humain mais d'où il est difficile, voire impossible d'échapper une fois qu'on est entré en relation avec elle. La fascination se confond bientôt avec la répulsion, et l'explorateur imprudent se trouve alors déchiré entre ce désir contradictoire de fuir et de se laisser aller corps et âme dans les gouffres insondables de la connaissance. Et c'est bien le drame des personnages du film, chez qui la machine va déclencher cette attirance/frayeur pour les choses innomables qui flottent autour d'eux ; une attraction d'autant plus irrésistible qu'elle se situe au-dessous du niveau de la ceinture ! Et c'est là que le film de Stuart Gordon trouve son véritable ressort et en même temps sa dimension tragi-comique. Dans **Re-Animator,** les cadavres revenus à la vie se trouvaient déjà drôlement ragaillardis au niveau du sexe ; dans **From Beyond,** c'est carrément une frénésie sexuelle qui s'empare des protagonistes. Pretorious est devenu une entité abominable aux formes changeantes et flasques, une monstruosité bavante au cou phallique. Katherine va se muer peu à peu en une dévoreuse de sexe gainée de lingerie sado-maso, et Tillinghast quant à lui, est depuis longtemps sous l'empire des Grands Anciens ; il est une partie des Shoggoths et quand il est en chaleur, son front se perce d'un tentacule frétillant (la glande pinéale hypertrophiée) et son plus grand plaisir (« pied » serait ici un terme plus approprié !) est de sucer goulûment les cerveaux humains (par les globes occulaires, c'est meilleur !). Bref, les trois personnages sont les victimes de cet Au-Delà auquel ils viennent s'abreuver telle à une drogue qui décuple leurs pulsions les plus perverses.

Pas de doute, **From Beyond** tient ses promesses de grande orgie de l'innomable, et s'il parvient à nous convaincre, c'est moins par la beauté de ses éclairages (toujours Mac Ahlberg, le photographe attitré des productions Empire), par la qualité de ses nombreux effets spéciaux, que par cette distanciation continuelle d'avec son sujet, entretenant un humour sans lequel le ridicule pointrait parfois et inévitablement le bout de son nez. Une formule qui réussit parfaitement à **Re-Animator** et dont le fonctionnement prouve une nouvelle fois son efficacité. Décidemment, Stuart Gordon et ses acolytes nous montrent que la surenchère est toujours possible en matière de cinéma d'horreur, même lorsqu'elle se pare, comme c'est le cas ici, d'un humour féroce mais libérateur. Avec **Re-Animator,** c'étaient les frontières du « gore » et du grand-guignol qui étaient repoussées ; avec **From Beyond,** c'est le voile sur l'Au-Delà cauchemaresque qui est levé, comme déjà il le fût (voir les deux **Poltergeist** par exemple), mais jamais avec une telle indulgence. Et nul doute que ce n'est encore là qu'un début...

Denis TREHIN.

USA. 1986. Une production Empire Pictures. Prod. : Brian Yuzna. Réal. : Stuart Gordon. Sc. : Dennis Paoli, d'après « From Beyond » de H.P. Lovecraft. Adaptation : Stuart Gordon, Brian Yuzna & Dennis Paoli. Ph. : Mac Ahlberg. SPFX maquillages : John Naulin & Anthony Doublin. Effets de maquillages supplément. : John Buechler & Mechanical and Makeup Imageries, Inc. Int. : Jeffrey Combs, Barbara Crampton, Ken Foree, Ted Sorel, Carolyn Purdee-Gordon. Dist. : Eurogroup.



Un film d'horreur épouvantable, mais où l'on se fend aussi la gueule.



Daryl HANNAH

«...pourtant ce qu'on remarque chez elle en premier lieu n'est ni la silhouette élancée, ni la chevelure d'ange, mais le regard... »



Daryl Hannah n'est pas à proprement parler une aventurière ; elle n'a pas encore boxé Harrison Ford ni couru plus vite qu'une balle colombienne. Mais le même Ford peut témoigner que ses longues cuisses peuvent former à l'occasion un étau redoutable : et qu'est-ce qu'un caïman colombien quand on a connu l'ancêtre du lion. N'allez pas croire pour autant que la bêêêlle Daryl est à mettre dans le panier des Munro et autres Danning. Ce serait confondre coffre et talent, quantité et qualité ; une faute de goût impardonnable.

Pris, la répliquante de Blade Runner

Il existe un jeu de con, auquel se livrent certains cinéphiles, qui consiste à débusquer la star bien avant qu'elle ne le soit. Ce jeu obéit à plusieurs règles : 1) Ne pas choisir n'importe qui ; pas la peine par exemple d'aller piocher dans les pin-ups « trois pirouettes et puis s'en vont » de la série **Mike Hammer.** 2) S'assurer de l'exclusivité de son nez, se marginaliser (« découvrir » Anthony Delon, quelle banalité !. 3) découle du 2, ne pas en parler aux autres. 4) Lorsque l'opération s'avère fructueuse quelques années plus tard, surtout ne pas oublier de traiter ses copains d'imbécile qui ne remarque rien. Et 5) Recommencer sans tarder. Votre autosatisfaction risque de se ternir.
Voilà donc un jeu captivant, un vrai jeu de con, mais à ma connaissance, personne (allumé de la cinémathèque et fanzineux compris) ne s'est écrié au moment de la sortie de **Splash :** « Daryl Hannah ! Je l'avais remarquée dans **Furie** en 1978, et je savais qu'elle ferait quelque chose ! » Et de nos jours, the game is over, Daryl Hannah ayant franchi depuis deux ans le seuil de la notoriété pour accéder à celui de la popularité.
A en croire les biographies que lui consacrent les dossiers de presse, Daryl Hannah serait une enfant prodige ou du moins merveilleusement douée ; vous savez, dans le style Mozart ou Orson Welles raconté par... « Il parlait l'hébreu à six mois, le Chinois à un an et maîtrisait l'algèbre de Boule à deux ans ». Daryl Hannah, c'est presque ça : issue d'un milieu aisé de Chicago, elle apprend la danse classique dès l'âge de quatre ans sous la direction de Maria Tallchief, étoile du New-York City Ballet et épouse de George Balanchine. Promise à un grand avenir, Daryl rencontre une autre danseuse, Margot Fonteyn, et, conquise par la comédie musicale, abandonne le classique pour les claquettes et le modern jazz. L'idée de devenir actrice germera tout de suite après : elle sort un soir d'une salle projetant **Chantons sous la pluie** (nous sommes tout prêt du cliché) et s'inscrit aussi sec (façon de parler) au Goodman Theater de Chicago. Le changement de planches n'a pas l'air de la gêner ; pro jusqu'au bout des ongles, elle réussit à se faire engager pour une super production... publicitaire. Elle a alors 11 ans. Précoce, débrouillarde, et possédant une volonté de fer, elle se rapproche de la Babylone du cinéma en se faisant admettre à l'USC (Université de Californie du Sud, située à Los Angeles) et aux fameux cours d'art dramatique de Stella Adler. Elle profite également du climat californien pour continuer la danse et la gymnastique et se perfectionner en natation et en plongée. Un esprit sain dans un corps sain, la devise de la côte ouest semble avoir trouvé en la personne de Daryl Hannah une adepte convaincue. Longiligne, les épaules carrées, Daryl va jouer de son allure sportive et d'un minois régulier (mis à part une très légère coquetterie dans l'œil) pour s'imposer petit à petit dans un métier où les belles blondes déterminées ne manquent pas. Pourtant, ce qu'on remarque chez elle en premier lieu n'est ni la silhouette élancée ni la chevelure d'ange, mais le regard. Un doux regard de rêveuse donnant au visage un relief naturel ; un regard virginal capable d'intensité, susceptible de trahir les luttes intérieures. Un superbe regard conforme en tous points à la personnalité de son possesseur. Daryl Hannah, l'extra-terrestre passive, la sirène de vos rêves, la fille fragile et inno-



▲Avec M. Rourke et E. Roberts dans Le pape de G. Village
▼La jolie sirène de Splash

cente que l'on voudrait cajoler, a bel et bien les pieds sur terre. La preuve ? Le choix de ses films et la ferme intention de ne pas être prisonnière de ses rôles. « La plupart des personnages que j'interprète font partie de mon imagination, et ce que j'imagine peut convenir à un tas d'histoires différentes. Mais il m'arrive aussi de jouer des rôles qui ne viennent pas de mon imagination et dans lesquels je m'investis pour comprendre leur douleur ou ressentir leur joie. »

Les débuts de la comédienne Daryl Hannah ne sont pas fracassants mais assez rapides. Parallèlement aux cours de Stella Adler, Daryl décroche un rôle de cover girl dans une série TV à succès de la chaîne ABC. La série s'appelle **Paper Dolls** et Daryl donne la réplique à deux Joan, Hackett et Collins. Elle tourne ensuite dans **Furie** (De Palma/1978) puis David Greene l'embauche pour **Hard Country** (1981), l'autre partenaire féminine se nommant Kim Basinger. Qu'elle soit Pam (dans **Furie**) ou Loretta (dans **Hard Country**), Daryl n'a pas grand chose à faire si ce n'est apparaître devant la caméra. Passons sur **Forest Primeval,** un épouvantable survival où on aperçoit également Rachel Ward, et intéressons-nous à **Blade Runner** (1982), étape importante de la carrière de Daryl Hannah. Pris, la répliquante punk, est un des plus beaux personnages féminins du cinéma fantastique. On a tous encore en tête cette jeune fille, coiffée comme l'as de pique et habillée de sacs-poubelles, sortant de l'obscurité sous la pluie pour implorer l'aide du généticien Jonathan. On a tous encore en tête la mort, dans un ultime sursaut de poupée mécanique, de cet être pitoyable et dangereux, et ses cabrioles d'acrobate surdouée. Quelle idée fabuleuse de Ridley Scott de rendre plus humain le personnage de Pris en l'enlaidissant par des cernes noirs et une perruque hirsute ! Comme s'il avait senti le potentiel dramatique de son actrice, comme s'il avait réalisé que sous ce visage pur et sage pouvait sommeiller une eau autrement plus trouble. Du coup, Scott ne nous livrait Daryl que masquée et masquée par un maquillage agressif ; le vrai faux visage de la comédienne sera dévoilé deux ans plus tard à l'occasion de la sortie de **Reckless** (84), le premier film de James Foley (signalons que juste après **Blade Runner,** Daryl Hannah a enchaîné avec **Summer Lovers,** une erreur de parcours heureusement inédite en France, signée Randal Kleiser. Une fade histoire de ménage à trois durant des vacances en Grèce, vue au marché du film de Cannes 82. A fuir).)

Daryl incarne (le terme est un peu fort) dans **Reckless** ce qu'elle est ou a été matériellement, une gosse de riches. Le film se clôt romantiquement et débouche sur une nouvelle vie ; Daryl a dû se souvenir de son expérience de jeune WASP rangée et de son départ de la maison familiale. A la différence que son éloignement à elle


L'affaire Chelsea Deardon

n'avait rien du coup de cœur et tout de l'acte réfléchi. Dans la jeune filmo de Daryl Hannah, **Reckless** n'a pas une place essentielle. Foley ne s'est soucié du personnage de Tracey Prescott que modérément, et en l'idéalisant, n'a pas cherché à lui donner de véritable épaisseur. D'où une Daryl sans consistance, qui ne retrouve ses marques qu'à un seul instant, lors de la grande scène d'amour dans la piscine. Payante, par contre, l'audace stylistique de l'auteur qui pour un premier film frappe fort et original.

La même année, les qualités physiques de Daryl vont jouer en sa faveur de façon étonnante. On lui soude les deux jambes et on l'immerge ; une sirène est née. « Il n'y a que très peu d'actrices qui auraient pu faire ce qu'a fait Daryl Hannah » déclare Ron Howard, le réalisateur de **Splash,** « Elle reste parfaitement à l'aise sous l'eau, et c'est la clé de la magie du film ». « Une fois devenue sirène » raconte Daryl « je ne pouvais plus sortir de l'eau seule, il fallait me hisser sur le pont du bateau. Pas question de manger non plus, car je ne pouvais pas aller aux toilettes. On ne me libérait qu'en fin de journée ». Diantre ! Que n'a-t-elle pas subi pour assouvir ses passions juvéniles, elle qui rêvait depuis son enfance de se glisser dans la queue d'une sirène ! Une telle envie étonne mais ne détonne pas. **Splash,** salué par tous comme étant un bain de fraîcheur et de sincérité, connaît un succès immédiat dans le monde entier. En France, les locaux d'une revue amie et concurrente sont inondés de lettres quémandant l'adresse, le tour de poitrine et le nombre de doigts de pied de Daryl. La Darylmamia ne s'arrête pas là ; Woody Allen, saisi d'une frénésie inhabituelle intitule son 15e film, **Hannah et ses sœurs.** Manque de bol, elle est fille unique.

En 84 toujours, et parce qu'il fallait une danseuse, Daryl dit coucou à la caméra de Rosenberg, exécute 2/3 mouvements d'assouplissement et goodbye Charlie ! Charlie alias Mickey Rourke essaiera bien de la retenir mais en vain. « J'ai immédiatement dit oui au **Pape de Greenwich Village** et au rôle de Diane ; je ne pouvais laisser passer l'occasion de travailler avec Stuart Rosenberg, Mickey Rourke et Eric Roberts... Mic-


Avec A. Quinn dans Reckless


En compagnie de R. Hauer dans Blade Runner





key (Rourke, pas la souris. N.D.L.R.) m'a littéralement « projetée » dans mon rôle ; il m'a poussé à le haïr, j'ai pleuré à cause de lui ; je savais qu'il était en train de me manœuvrer et pourtant ça a marché ! »
Nous connaissions le goût de Daryl pour les défis physiques, son engouement pour le fantastique, mais de là à imaginer qu'elle accepte de se faire violer par un homme de Néanderthal, il y avait de la marge. C'est pourtant ce qui lui arrive dans **Le Clan de la Caverne des Ours** (85) : « j'ai beaucoup souffert de m'être identifiée au rôle (tiens, tiens). Au temps de la Préhistoire, les femmes n'étaient que des objets et les hommes s'en servaient comme bon leur semblait. **Le Clan de la Caverne des Ours** a été l'expérience la plus éprouvante de ma vie ; nous tournions à moitié nus et par des températures glaciales au Canada, dans les paysages sauvages de la région de Vancouver ». Pour tenir le rôle d'Ayla, la femme de Cromagnon élevée par des Néanderthaliens, Daryl a également suivi des cours dispensés par des spécialistes de la Préhistoire **(Le Clan.... se déroule** 35 000 ans avant notre ère). « J'ai même exigé qu'on vienne me retoucher les dents car je pensais qu'elles étaient trop blanches ». Total, une Daryl plus crédible que Raquel Welch ou Martine Beswick mais moins préhistorique que Rae Dawn Chong **(La Guerre du Feu).** On peut en dire autant du film.
1986, changement de registre et changement d'attitude. Les cheveux lisses, le regard pour une fois provoquant, Daryl interprète Chelsea Deardon (rajoutez **Affaire** et vous avez le titre du film), une « Performance Artist », et tient dans cette comédie policière de Reitman son premier rôle érotique. La voix devient sensuelle, la démarche se fait plus souple, un objectif : vamper Redford. « Je ne veux pas être un symbole sexuel » a-t-elle coutume de déclarer aux journalistes. Sûr ! Encore deux rôles de cet accabit et ce sera pourtant le cas. Quant au prochain, mystère. Fred Schepisi **(Le Chant de Jimmy Blacksmith, Plenty),** inspiré par Edmond Rostand et Cyrano de Bergerac ne jure que par Daryl pour le personnage de Roxanne. D'habitude, c'est Roxanne qui se fait draguer mais, comme le dit le sage Ho Chi Min, il y a un début à tout.

▲ Chaudes nuits d'été, dans Summer Lovers.
◀ En femme préhistorique dans le clan de la caverne des ours.

Alain Charlot





Le clan de la caverne des ours.

HUIT MILLIONS DE FAÇONS DE MOURIR

On a eu l'occasion de s'en rendre compte à Deauville, le polar américain, loin d'être figé, emprunte intelligemment aux genres les plus variés et se dote ainsi d'une grande faculté d'évolution. Métaphysique ou terre à terre, stylisé ou mal taillé, au montage nerveux ou volontairement relâché, il est l'un des représentants-type d'un cinéma américain certes codifié mais capable encore de prendre de temps à autre le contrepied de ses propres tendances. Ce n'est donc pas une surprise si, au moment où Stallone dans **Cobra** dequille une bonne quarantaine de tordus, Hal Ashby met en scène un flic alcoolique nommé Matt Scudder. Là où Cobretti le facho craque une allumette pour faire flamber une crapule recouverte d'essence, Scudder, lui, noie ses scrupules dans l'alcool après avoir tiré sans le vouloir dans le bide d'un dealer.

Cobra n'est qu'un compte-tours animé par l'idée de la toute **puissance** d'un seul homme, un compte-tours où se succèdent les scènes d'action. A l'inverse, **Huit millions de façons de mourir** passerait fort bien pour une commande de la société des alcooliques anonymes : Matt Scudder **(Jeff Bridges)** lutte contre son **impuissance,** à aimer, exercer dignement son métier, en un mot, vivre. Des muscles plastifiés (culturisme = moule) et des armes dans l'un, un être de chair dans l'autre. Le mythe du régulateur solitaire ? Le film de Hal Ashby s'en contrefout. **Huit millions de façons de mourir** signifie aussi huit millions de façons de vivre, huit millions de gens. C'est-à-dire huit millions d'individus mais qui forment une masse. L'impuissance du flic Scudder, c'est celle d'une société en détresse (et on rejoint là les préoccupations du réalisateur de **Retour, Bienvenue Mr Chance** et **Harold et Maude).** Une détresse qui se traduit par le comportement des uns et des autres et par un vocabulaire ordurier dépassant de loin l'anecdote individuelle. Les « Fuck'you » et « Fucking... » du dialoguiste Oliver Stone **(Scarface, L'année du Dragon)** prennent ici une autre dimension, comme si les mots pouvaient flinguer. Parler devient un acte grotesque et incohérent. Et face à cette thérapie du cri sans effets, le thriller made in USA nous propose pour l'instant deux possibilités : un Stallone peu loquace et refusant toute intégration et un Jeff Bridges ramené à la vie par l'amour. Je sais que c'est du prêchi-prêcha mais je préfère la seconde.

A. Charlot

USA, 1986.
Réal. : Hal Ashby
Prod. : Steve Roth pour Tri-Star Pictures et P.S.O.
Scn. : Oliver Stone et David Lee Henry, d'après le roman de Lawrence Block
Dir. Phot. : Stephen H. Burum
Mont. : Stuart Pappe, Robert Lawrence
Mus. : James Newton Howard
Int. : Jeff Bridges, Rosanna Arquette, Alexandra Paul, Randy Brooks, Andy Garcia, Lisa Sloan, Christa Denton
Dist. : Warner-Columbia
Durée : 1 h55
Sortie : 12.11.86



▲ Sarah (R. Arquette) sert de monnaie d'échange.
▼ Matt Scudder (Jeff Bridges) dans Huit millions de façons de mourir.

SHANGHAI SURPRISE

Vous ne le savez peut-être pas, mais nous autres, journalistes, chaque fois que nous nous rendons à une projection, recevons de l'attaché(e) de presse un dossier (souvent magnifique) qui nous offre généralement des renseignements, à savoir des biographies, des notes diverses et des entretiens, concernant tous ceux qui de près ou de loin ont contribué à l'existence du film. Il arrive de temps en temps que ce dossier destiné à la presse ressemble plus à un outil de promotion qu'à une source d'informations : le distributeur cherche à faire avaler la pillule aux personnes qui parleront du film par la suite. Mais là, ça coince, parce qu'on oublie un peu trop vite que les journalistes de cinéma sont eux-mêmes des relais publicitaires, en quelque sorte des grossistes. Si le film nous botte, nous vantons ses mérites mais nous ne sommes pas acheteurs. Les acheteurs, ce sont les gens qui font la queue pour entrer dans une salle de cinéma. Je vous donne un exemple concret : dans le dossier de **Shanghai Surprise**, on peut lire sous la plume d'un auteur anonyme « Le couple de 1986, c'est Sean Penn et Madonna » ou encore « Gloria et Glendon maintiennent le rythme endiablé des grands classiques auxquels **Shanghai Surprise** est un hommage affectueux ». Primo, je ne m'attend pas à ce qu'un dossier de presse dise du mal d'un film et secondo, je n'attend carrément pas d'un dossier de presse qu'il « juge » le film. Ça, c'est notre boulot. A nous d'apprécier le couple Madonna/Sean Penn ; s'il en vaut la peine. Si par contre, la publicité passe directement d'un support promotionnel au spectateur potentiel, une affiche par exemple, le distributeur reste libre de toutes les entourloupes possibles. Vous avez remarqué, je pense, qu'une fois sur deux, pour ne pas dire plus, la phrase accroche d'une affiche laisse supposer que le film est un chef-d'œuvre... Autant vous le dire tout de suite, **Shanghai Surprise** n'en est pas un. Et prétendre, comme c'est le cas dans le dossier, que Sean Penn/Madonna équivaut à Bogart/Bacall, Gable/Lombard ou Hepburn/Tracy, relève de la plaisanterie. Madonna en missionnaire ! Pourquoi pas la Mère Theresa en call-girl d'occase ! Sean Penn en aventurier, vendeur de cravates ? Ben oui, quoique... Les deux ensemble, comme à la ville ? Ça sent le coup monté. Le film aussi, du reste. **Shanghai Surprise** respire le fabriqué : pas de véritable intrigue, seulement des scènes qui viennent s'emboîter les unes aux autres, tantôt mal, tantôt bien.

Labélisé Hommage, le film souffre justement d'un trop grand respect à un genre gentiment désuet ; qu'on aime **Le Faucon Maltais**, soit, qu'on s'en inspire, passe encore, mais qu'on le copie partiellement avec pour seul passeport un décor exotique soigné, et le charme disparaît. Un mort qui ne l'est pas, un intriguant à tour de taille imposant (Greenstreet était déjà pénible, alors...), un trésor énigmatique, des personnages sans charisme, tout ça ne suffit pas à oxygéner 1 h38 de film.

Le réalisateur Jim Goddard disposait heureusement d'une remarquable équipe artistique et a pu filmer Hong-Kong en toute liberté pour les extérieurs. Opium, temples sacrés, pousses-pousses, sampans et couchers de soleil, cette Chine de papier peint réécrite par des Occidentaux, a conservé malgré tout un indéniable parfum de fleur ringarde.

A. Charlot



Glendon Wasey (S. Penn) face aux cupides aventuriers des années 30.

GB. 1986.
Réal. : Jim Goddard
Prod. : John Kohn pour Handmade films
Prod. Exécutif : George Harrison, Denis O'Brien
Scn. : John Kohn, Robert Bentley
Dir. Phot. : Ernest Vincze
Mont. : Ralph Sheldon
Mus. : George Harrison et Michael Kamen
Int. : Sean penn, Madonna, Paul Freeman, Richard Griffiths, Philip Sayer, Clyde Kusatsu, Sonserai Lee.
Dist. : UGC
Durée : 1 h38
Sortie : 29.10.86

Y A-T-IL QUELQU'UN POUR TUER MA FEMME ?

Lorsqu'on s'entretient avec Jim Abrahams, David et Jerry Zucker, on constate avec surprise que les auteurs de **Y a-t-il quelqu'un pour tuer ma femme ?** se sont répartis les rôles. Le premier répond à la question X (et à propos de X, le trio en connaît un rayon), le second prend la parole dès qu'on aborde le thème Y, et ainsi de suite. Pendant que l'un des trois parle, les deux autres regardent en l'air ou se tournent les pouces ; quand ils n'éclatent pas de rire pour une raison ou pour une autre. Déconcertant et amusant. Sur le plateau, même méthode : chacun se concentre sur son travail et les trois se concertent pour les décisions définitives. L'ambiance est bonne et se prête aisément au rire. Mais le rire, justement, les ZAZ ont décidé cette fois-ci de le déclencher à partir d'un matériel qui n'est pas le leur ; le script de **Y a-t-il quelqu'un pour tuer ma femme ?** leur a été proposé par Jeffrey Katzenberg, un des boss de la Touchstone. Après quelques remaniements (concernant notamment le personnage du commissaire de police), les trois amis ont accouché d'une comédie vivace, rythmée mais qui n'atteint cependant



Sam Stone (Danny De Vito), le mari fourbe.

pas le niveau delirant de **Y-a-t-il un pilote dans l'avion ?** ou **Top Secret.**
De quoi cause **Y a-t-il quelqu'un... ?** Difficile a resumer : disons qu'il s'agit en gros d'un mari pret a se debarrasser physiquement de sa femme, d'un kidnapping opportun, d'un couple de jeunes trop scrupuleux, d'une horrible megere, d'un tueur psychopathe et d'une video porno amateur. Un panier bien rempli pour un scenario parfait : trop parfait peut-être, trop construit, trop propre (malgre un joyeux vocabulaire d'ordre sexuel allant de la zoophilie au lavement a la tronçonneuse !). Les ZAZ, en ne fournissant pas la matiere premiere, sont passes d'une serie de gags parodiques a un comique de situation, d'une suite de references cinephiliques hilarantes a des performances d'acteur (Danny De Vito et Bette Midler cabotinent mille fois plus que Julie Hagerty et Robert Hays), d'un scenario pretexte completement decousu a une partition sans fausses notes et faite sur mesure. Bref, ça ressemble plus a du cinema mais c'est un peu moins drôle. A voir, de toute façon.

A. Charlot

USA. 1986.
Real. : Jim Abrahams, David et Jerry Zucker
Prod. : Michael Peyser pour Touchstone Pictures
Scn. : Dale Launer
Dir. Phot. : Jan DeBont
Mont. : Arthur Schmidt
Mus. : Michel Colombier
Int. : Danny DeVito, Bette Midler, Judge Reinhold, Helen Slater, Anita Morris, Bill Pullman, William G. Schilling
Dist. : Walt Disney.
Duree : 1 h34
Sortie : 10.12.86



Newman (M. Constantine) le truand epinglé par la justice du Ninja.

PRIÈRE POUR UN TUEUR

Akira (Sho Kosugi) et sa famille quittent le Japon afin de poursuivre leur rêve d'une vie nouvelle aux USA où ils ont décidé de créer un restaurant japonais. A leur insue, un entrepôt dépendant de leur restaurant est utilisé par un gang qui y cache du matériel volé. Lorsqu'un des malfrats décide de doubler son chef, le multimilliardaire Newman, sur une affaire de bijoux qu'il a dérobés, il déclenche ainsi une série d'événements violents qui vont se répercuter sur la famille d'Akira... Et c'est le début d'une douloureuse aventure américaine pour cet immigré aux yeux bridés qui va devoir protéger sa famille contre ces gangsters impitoyables qui n'hésitent pas d'abord à massacrer l'ancien propriétaire puis à s'en prendre directement à ses enfants. Lu comme ça, le scénario de **Prière pour un tueur** ne présage rien d'exceptionnel. Et de fait, il n'a rien d'étonnant. Ce qui l'est plus, ce sont tous les détails de forme et de fond qui gravitent autour. On constate d'emblée une mise en scène au-dessus de la moyenne, pour ce qui concerne ce genre de produits en tout cas. Réalisation stylée, photo somptueuse, bande sonore travaillée. Bref, du boulot soigné jusqu'aux entournures. Mais ce qui sidère un peu à la vision de cette nouvelle réalisation de Gordon Hessler (un vieux de la vieille connu des fantasticophiles pour ses **Lâchez les monstres** et **Le cercueil vivant**), c'est la hargne qui caractérise son script usé jusqu'à la corde. Il est signé James Booth, qui interprète également le monstrueux Limehouse, le bras droit de Newman. Tout le début de **Pray For Death** est conventionnel, respectueux des traditions jusqu'au moment où les gangsters entrent en jeu et commencent leur valse de mort. Meurtre réellement atroce du vieux proprio donc, à coups de barre de fer, rapt des enfants d'Akira, exécution horrible de sa femme emmenée à l'hôpital. De gentil et presque rose, le film vire au tragique le plus noir, à l'horreur pure et simple, mais sans se départir toutefois de son aspect de série B bon enfant. Face aux méthodes ignobles de ses ennemis, la fureur d'Akira nous apparaît comme seule légitime, et **Prière pour un tueur** ne se prive pas au passage d'égratigner cette Amérique promise, terre d'asile pour de nombreux étrangers mais qui sait souvent réserver aux âmes confiantes une bien triste et sordide réalité. Comme dans tout film de



Akira (Sho Kosugi), la noblesse du Ninja.

Ninja (voir évidemment notre dossier) qui se respecte, l'accent est mis sur les valeurs ancestrales de l'honneur, de la loyauté et du courage, toute une philosophie de la droiture liée au Japon traditionnel et à laquelle Akira va devoir se référer pour affronter ses ennemis, malgré une vieille tragédie qui lui a fait ranger son sabre au placard. Lutte intérieure, violence des émotions, Akira prend les armes et va faire justice lui-même dans ce pays ingrat où l'honneur est bafoué et où la police s'avère inefficace. Le crescendo qui donne à **Pray For Death** l'allure d'une flèche perçant les airs est diaboliquement concocté, les méchants rivalisant de vilenie et de bassesse pour faire sortir Akira de ses gonds et lui faire sortir... sa tenue de Ninja ! On citera encore l'infâme Limehouse (J. Booth) dont la méchanceté le fera se mutiler lui-même (une idée semblable avait déjà été exploitée dans le **Terreur à l'hôpital central** de J.C. Lord) et transporter aux urgences afin de pouvoir assassiner l'épouse d'Akira (et de quelle horrible façon !).
Dès lors, **Pray For Death** décolle à la verticale pour accéder à cette dimension où la réalité n'est plus très tangible et où tous les moyens sont mis en œuvre pour mener à bien une vengeance seule rédemptrice. Le combat final, homérique et monstrueux, à coups de barres de fer, de tronçonneuse et de scie circulaire (!) nous cloue à notre fauteuil. D'idyllique en son début, **Pray For Death** s'achève dans l'enfer de la violence et de la haine. La rançon de l'Amérique ? Complètement inattendu, **Prière pour un tueur** est pour nous et sans conteste possible l'un des films d'action les plus exaltants de l'année.

Denis Tréhin.

Pray For Death
USA/1985
Réal. : Gordon Hessler
Prod. : Don Van Atta
Sc. : James Booth
Chorégraphie des arts martiaux : Sho Kosugi
Ph. : Roy H. Wagner
Mus. : Thomas Chase & Steve Rucker
Int. : Sho Kosugi (Akira), James Booth (Limehouse), Donna Kei Benz (Reiko), Norman Burton (lieutenant Dalmain), Parley Baer (le vieux restaurateur), Kane Kosugi (Takeshi), Shane Kosugi (Tomoya), Robert Ito (Kago), Michael Contantine (Newman)
Durée : 92 mm
Dist. : Visa Films
Sortie : 12.11.86.

SCANDALEUSE GILDA

Gilda (Monica Guerritore) est une jolie femme d'une trentaine d'années qui surprend son mari en compagnie d'une rivale. Cette révélation est insoutenable et incompréhensible pour elle, si jolie et si désirable. Elle part seule au volant de sa voiture sur l'autoroute dans le dessein manifeste de mettre fin à ses jours. Le destin en décidera autrement, car lors d'un arrêt dans une station service, elle rencontre un homme avec lequel elle essaiera de se donner pour savoir si sa séduction est toujours aussi grande. Dès lors, entre ce couple, va s'installer un étrange climat fait de jeu, de séduction, de répulsion et de mort...
En toute franchise, on attendait **Scandaleuse Gilda** pour une seule raison : voir nue Monica Guerritore, la si excitante interprète de **Fotografando Patricia**. Ceci dit, peut-être aussi que le film de Gabriele Lavia (réalisateur, scénariste, époux de Mme Guerritore, mais également acteur - dans **Profondo Rosso** de D. Argento, par exemple) allait nous réserver quelques bonnes surprises ; avec un tel sujet, il y avait matière à exploiter tout un réseau de phantasmes érotiques brûlants, à plonger dans une atmosphère moite propice à la création d'un onirisme cinématographique prenant, d'un climat, d'une ambiance trouble, que sais-je moi...
Bref, on pouvait espérer une part de création



Monica Guerritore.

de la part du réalisateur ! En fait de délire, on a droit à un dessin animé (!), à d'interminables dialogues entre les deux interprètes et à un érotisme timide. Même la photo est au-dessous de ce qu'on est en droit d'attendre de ce genre de production résolument calibrée pour émoustiller le bourgeois en mal de fesse. Reste la belle Monica, qu'on aurait bien aimée quand même découvrir sous des coutures plus intimes. Mieux vaut encore revoir **La clef** de Tinto Brass ou, bien sûr, tous les films bandants du génial Salvatore Samperi.

Alfonso De Noble.

Italie, 1986
Réal. : Gabriele Lavia
Sc. et dialogues : G. Lavia et Riccardo Ghione
Ph. : Mario Vulpiani
Mont. : Daniele Alabiso
Mus. : Giorgio Carnini
Int. : Monica Guerritore (Gilda), Gabriele Lavia (le séducteur)
Une production Globe Films/National Cinematografica/Dania Film/Filmes International
Durée : 1 h 35
Dist. : Les Films J. Leitienne
Sortie : 5.11.86.




Monica Guerritore

QUAND LA RIVIÈRE DEVIENT NOIRE

Au cœur de la jungle d'Amazonie, là où, selon les légendes indiennes « la rivière devient noire », les eaux tièdes et calmes s'ouvrent soudain dans un jaillissement d'écume, brisant le silence ; deux longues formes oblongues et argentées ont surgi, reflétant le soleil. Entre les deux dauphins apparaît bientôt un petit garçon ; ses grands yeux bruns sont pleins de tristesse depuis que les hommes de la ville ont tué sa mère, la Femme-Aigle...

Where The River Runs Black débute dans la légende lorsque le père Mahoney s'enfonce dans une forêt vierge de toute civilisation, seulement bruissante des mille sonorités étranges de la nature, et nous sommes tout de suite ensorcelés par le climat envoûtant que produisent le décor liquide et sinueux de la rivière, la luminosité du soleil à travers les frondaisons, la splendide musique composée par James Horner. Un grand moment de pure magie cinématographique, dépaysant au possible. Une virée dans les méandres d'un monde où le temps semble s'être figé. Puis, il y a cette rencontre innatendue avec la femme (une déesse d'un âge oublié ?), celle de qui naîtra un enfant de la jungle que n'aurait pas désavoué R. Kipling ou E.R. Burroughs. Enfin, l'horreur du meurtre de cette mère par des chasseurs et la découverte du garçonnet par le père O'Reilly... A partir de ce moment, le film de Christopher Cain s'enlise un peu dans la bienveillance d'une éducation difficile prodiguée à l'enfant, les difficultés à l'apprivoiser, ses fugues, son amitié avec un gamin du pensionnat, et ses retrouvailles avec le meurtrier de sa mère, un bienfaiteur hypocrite qui se présente aux élections locales. Tout cela est frais et charmant mais ne développe malheureusement pas le postulat de départ, à savoir la confrontation entre un monde et des croyances primitives avec notre civilisation. On est loin aussi des discours écolo-philosophiques de **La forêt d'Emeraude** ou de **Greystoke** et plus proche d'une belle page d'aventure issue des studios Disney. Dommage. Le mysticisme qui imprègne **Where The River Runs Black** se serait mieux accommodé d'un scénario plus axé sur les échanges entre les deux personnages, le père O' Reilly et sa foi chrétienne d'une part, Lazaro et sa mystérieuse alliance avec la nature d'autre part. La difficulté de l'adulte à communiquer avec le monde de l'enfance, cette innocence perdue que détient encore Lazaro et qui lui permet de communiquer avec l'univers qui l'entoure, voilà sans doute ce sur quoi on eût aimé que le film se penche davantage. Reste la beauté des images, quelques scènes sensationnelles (dont un combat avec un serpent géant) et surtout la somptuosité du son digital (premier film enregistré et mixé avec ce procédé) qui vous fera entendre la pluie tomber comme jamais vous ne l'avez entendue. Saisissant.

Denis Tréhin.

Where The River Runs Black
USA/1986
Réal. : Christopher Cain
Prod. : Joe Roth & Harry Ufland
Sc. : Peter Silverman & Neal Jimenez, d'après le roman « Lazaro » de David Kendall
Ph. : Juan Ruiz-Anchia
Chef déc. : Marcos Flaksman
Mus. : James Horner
Mont. : Richard Chew
Int. : Charles Durning (le père O' Reilly), Alessandro Rabelo (Lazaro), Ajay Maidu (Segundo, le copain de Lazaro), Divana Brandao (la Femme-Aigle, mère de Lazaro), Peter Horton (le père Mahoney), Castulo Guerra (Orlando Santos)
Dolby stéréo, Son digital
Durée : 96 mm
Dist. : UIP
Sortie : 5.11.86

Un nouvel enfant sauvage





Jesus Franco pendant le tournage de [illegible]

le monde fou, fou, fou de JESUS FRANCO

Réalisateur de plus d'une centaine de films, amateur érudit de jazz, compositeur de musique, écrivain et scénariste, monteur, tels sont les divers talents d'une personnalité ô combien surprenante : Jesus Franco Manera (alias Jess Frank, Clifford Brown, David Khune, James P. Johnson et tout dernièrement Lulu Laverne !). On a écrit jadis pas mal sur J. Franco, on l'a aussi souvent interviewé dans les revues spécialisées. Mais depuis une décennie, ses films sont invisibles en France. Alors il était juste qu'Impact reprenne à son tour le flambeau et fasse connaître à ses lecteurs ce cinéaste qui continue de filmer plus vite que son ombre. Présentation, entretien et filmographie pour cette fois ci, par Lucas Balbo.

De là à dire que c'est un génie, il y a une marge que, contrairement à mes collègues, je ne franchirai pas. En fait, si la carrière de Franco est intéressante c'est par le choix de son originalité, par sa différence plutôt que par sa qualité.
En effet, je ne vous ferais pas l'affront de vous soutenir qu'un réalisateur qui tourne 10 films en un an (et ce durant quatre ans, en assurant, de plus, l'écriture du scénario !) crée à chaque fois un chef-d'œuvre méconnu.
Franco débute par la filière classique de l'apprentissage cinématographique, deux ans à « L'Instituto de Investigaciones y Experiencias Cinematographicas » (où il rencontre, entre autres, Carlos Saura), puis l'I.D.H.E.C. à Paris et débute en Espagne comme assistant-réalisateur sous la férule de Juan Antonio Bardem. Il devient rapidement co-scénariste et co-réalisateur d'une série de « Zorro » espagnols : « El Coyote ». Il fréquente assidûment les salles obscures et collabore également à diverses revues de cinéma. Pour arrondir ses fins de mois, il compose des musiques et écrit des romans policiers (dont il tirera par la suite plusieurs scénarios pour ses films).
En 1957, Franco réalise son premier court-métrage et tout semble alors installé pour une paisible carrière : divers « polars » **(Opération lèvres rouges, 077 Opération Jamaïque)** dont quelques uns avec Eddie Constantine **(Cartes sur table, Ça barde chez les mignonnes)**, une « castagnetterie » **(La Belle de Tabarin)**, un western **(Le Jaguar)**. Mais peu à peu, Franco délaisse ces sujets pour se consacrer au fantastique ; d'ailleurs son **Gritos en la noche** (traduction = cris dans la nuit) qui devient ici **L'Horrible Dr Orloff** (sic !) est pratiquement le premier film fantastique espagnol d'après-guerre.
A partir de là, sa carrière va totalement basculer, il part d'Espagne et tourne toute une série de films pour le producteur le plus véreux du cinéma-bis, Harry Alan Towers (2 **Fu-Manchu, Sumuru, Justine** d'après Sade, **Les Nuits de Dracula...)**, avec des distributions prestigieuses : Christopher Lee, Klaus Kinski, Jack Palance. Il ap-

prend à tourner vite et visiblement pour pas cher ; il s'agit là de films de série qui n'ont pas le souci de mise en scène comme ceux d'auparavant.
Fort de cette expérience, il s'installe en France et tombe entre les griffes d'Eurociné, le producteur des navets français les plus effroyables. On sent désormais qu'à partir des années 70-71, Franco a décidé de tourner non plus pour faire carrière ou être un « Monsieur au grand nom », mais simplement parce qu'il ne veut rien faire d'autre. Il préfère tourner 10 films et prendre le temps d'en soigner un ou deux plutôt que d'attendre « l'Œuvre » et faire un film tous les 2 ans.
Il tourne, entre autres, beaucoup de films érotiques jusqu'en 1975-76, date à laquelle la loi sur le X apparaît et brise un commerce alors devenu juteux pour certains producteurs.
Franco prend alors le large et s'installe en Suisse où il tombe, pour ainsi dire de Charybde en Scylla, c'est à dire de Eurociné à Erwin C. Dietrich Production. Cela ne l'empêche pas de réaliser quelques films au-dessus de sa moyenne, notamment une version de **Jack l'Eventreur** (avec K. Kinski).
Son séjour alpin va prendre fin avec la mort du Général Franco ! Plein d'espoir, il revient en Espagne où il ne tarde pas à ré-utiliser sa maison de production (la Manacao Film). Il reprend un rythme effréné et tourne en cinq ans une quarantaine de films.
C'est à Madrid, alors qu'il montait, avec l'aide de sa femme, Lina Romay, (alias Candy Coster) **Las Tribulaciones de un Buda bizco** (traduction : les tribulations d'un Budha borgne), inspiré par un roman d'Edgar Wallace (comme d'ailleurs plusieurs de ses derniers films) et finissait la post-synchronisation de **Commando Mengele,** que Jésus m'a accueilli dans une salle de montage. Il y travaillait avec les membres habituels de son équipe : Juan Soler (alias Juan Cozar) et Antonio Mayans (alias Robert Foster).
Notre conversation a duré plus de deux heures et, vous trouverez ci-dessous quelques passages de notre entretien. Enfin sachez que, si vous trouvez son language crû, je ne l'ai en aucun cas édulcoré...

Q. : Pourquoi es-tu revenu en Espagne ?


[illegible]





- Je suis revenu après la mort du Général Franco en pensant que ça allait changer. Mais, maintenant, je suis assez déçu car il n'y a pas beaucoup de changement. Seules les choses les moins importantes ont changé : on a lavé la façade mais, dans le fond, c'est pareil. C'est-à-dire qu'ici les gens ne sont pas habitués à la démocratie, tout simplement parce qu'ils ne l'ont jamais connue. J'avais beaucoup d'espoir avec les socialistes, mais ce sont de nouveaux Franco, des mecs qui veulent s'enrichir.

Q. : Et pour le cinéma...

- Maintenant, il n'y a que les amis de « la maison » qui ont tout le fric qu'ils veulent pour faire des films. Il existe une commission qui décide des projets qui peuvent avoir une subvention. Jusqu'à présent, 80 % des films qui ont obtenu des subventions étaient produits par des membres de la commission...

Q. : Tu as repris ton rythme de tournage français...

- Actuellement, je suis très sage...

Q. : Tu fais 5 à 8 films par an...

- Non, pas du tout, ses dernières années j'ai dû en faire 3.



[illegible]

Q. : Il y a bien un moment où tu en as tourné une dizaine par an...
- Pas vraiment, pas une dizaine, 7 ou 8...
Au moment où il y a eu une ouverture et où le ministère concernant toutes les saloperies bureaucratiques n'était pas trop dur ; la période de Suarez était bien. Alors là, oui, j'en ai fait beaucoup, mais ils ont recommencé en déguisant la censure, en créant une commission « de qualification »... Ça ne me plaît absolument pas et je crois que je vais encore m'en aller et puis aussi, la mentalité du pays n'a pas beaucoup évolué, sauf en apparence.

Q. : Tu t'es spécialisé dans la production érotique ?
- Oui et non, pas plus qu'avant. C'est-à-dire que j'en ai fait quelques uns, mais j'ai aussi fait du fantastique, de l'épouvante, du Kung-Fu.



Q. : **En Busca del Dragon Dorado** *(traduction : A la recherche du Dragon d'Or) par exemple...*
- Non, pas vraiment, il y a quelques scènes dans le style mais plutôt comiques. C'est surtout un film d'aventure, vaguement basé sur « Le Scarabée d'or » d'Edgar Alan Poe.

Q. : Tu as même eu des films distribués par la C.I.C. (espagnole)...
- Oui, j'en ai eu quatre, **Juego Sucio en Casablanca** un film d'espionnage avec William Berger, **Camino solitario, Las Chicas del Tanga** et **Cuanto cobra un espia,** et aucun de ces films est un film érotique.

Q. : **El Camino solitario** *(1983) est-il un remontage de ton film* **Le chemin solitaire** *tourné en 1973 pour Eurociné ?*
- Non c'est un nouveau film entièrement tourné ici ; je n'ai pris aucun plan de l'autre et ça n'a rien à voir avec l'autre. Je n'avais rien à voir avec la production dans le premier, tandis que j'ai entièrement produit celui-ci.
Ensuite, j'ai fait un film que j'aime beaucoup, **Los Blues de la Calle Pop,** qui est fait comme un « cartoon », une bande dessinée. Par exemple, il y a une rue toute en rouge et le mec qui entre dans le champ est bleu...
J'ai fait deux « Orloff », dont **El siniestro Dr Orloff** où apparait le fils du Dr Orloff, mais en fait c'est toujours le



◀ [illegible]



◀ [illegible]

FILMOGRAPHIE

(ne sont pas créditées ici les collaborations de Franco en tant qu'acteur ou compositeur de musiques).

1954 : ● CÓMICOS de Juan Antonio Bardem (ast. r.)
● FELICES PASCUAS de J.A. Bardem (ast. r.)
● EL COYOTE de Joaquin Luis Romero Marchent (ast. r. + co-sc.)
● LA JUSTICIA DEL COYOTE de J. L. Marchent (ast. r. + co-sc.)
● NOSOTROS DOS de Emilio Fernandez (ast. r.)
● SEÑORA AMA de Julio Bracho (ast. r.)

1955 : ● MUERTE DE UN CICLISTA (Mort d'un cycliste) de J.A. Bardem (ast. r.)
● FULANO Y MENGANO de J.L.R. Marchent (ast. r. + sc.)

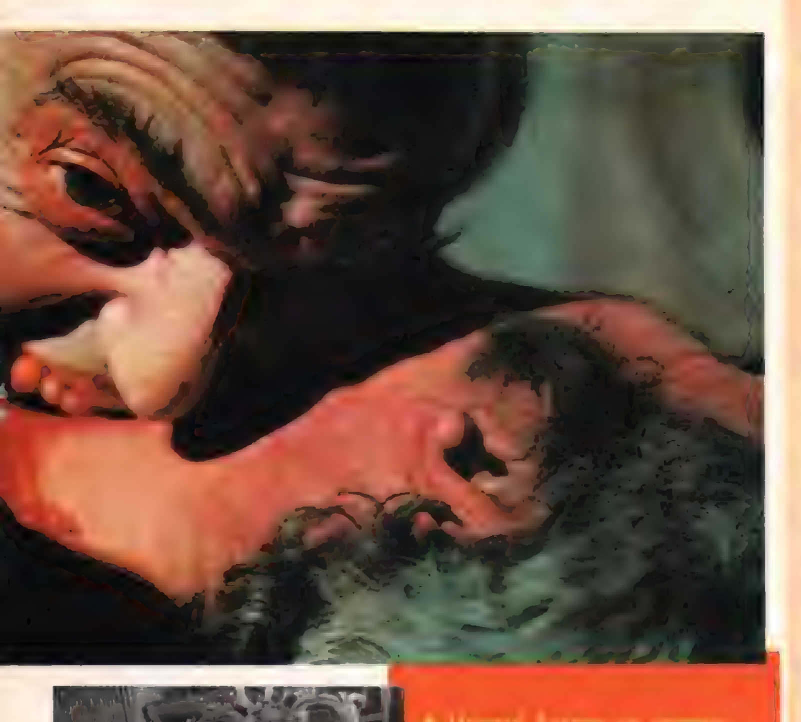
1956 : ● VIAJE DE NOVIOS de Leon Klimovsky (ast. r.)
● MIEDO de L. Klimovsky (ast. r. + sc.)

1957 : ● HISTORIAS DE MADRID de Ramón Comas (ast. r.)
● LOS JUEVES MILAGRO (Les Jeudis miraculeux) de Luis Garcia Berlanga (ast. r.)
● ARBOL DE ESPAÑA (court-métrage)

1958 : ● L'EXIL DU CID (court-métrage)
● PIO BAROJA (court-métrage)

1959 : ● LUNA DE VERANO de Pedro Lazaga (sc.)
● ANA DICE SI de Pedro Lazaga (sc.)
● SALOMON AND SHEBA (Salomon et la Reine de Saba) de King Vidor (ast. r. de 2nde éq.)
● TENEMOS 18 ANOS

1960 : ● AMA ROSA de Leon Klimovsky (sc.)



▲ Howard Vernon en vampire dans Dracula prisonnier de Frankenstein (1971)
◄ [illegible] et Howard Vernon : Le miroir obscène (197

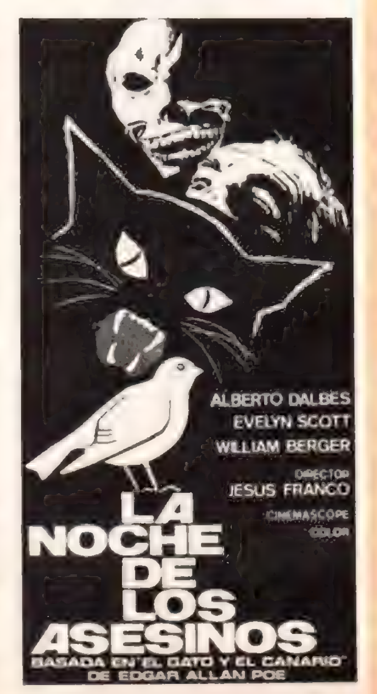
père qui rajeunit...

Q. : J'ai entendu dire qu'il y a plusieurs scènes de **L'Horrible Dr Orloff** *dans ton adaptation de « La Chute de la maison Usher »,* **La Hundimiento de la casa Usher...**

- Une fois que le film fut terminé, l'idée d'y inclure des scènes de **L'Horrible Dr Orloff** me plaisait beaucoup. En en parlant avec Howard Vernon, on a pensé que le film était presque comme une suite, d'une certaine façon. Alors j'ai placé ces scènes du **Dr Orloff** en « flash-back ». Je pense que le résultat est intéressant. De toutes façons, Vernon joue le rôle principal de **La Hundimiento...**, il ne s'agit pas de « stock shots ».

Q. : Pourquoi as-tu choisi une carrière si marginale ?

- Ça ne m'intéresse pas de faire des films comme Carlos Saura... ça ne m'intéresse absolument pas de tourner encore une quatrième fois des gitans en train de danser...
Je connais Carlos depuis longtemps : on a écrit notre premier scénario ensemble, imagines-toi !
Quand on avait 18 ans, on a écrit un scénario de merde. J'aime beaucoup Carlos personnellement, c'est un mec très intelligent, très lucide. Il a décidé de faire du cinéma « d'élite », c'est ça qui l'intéressait... et pour baratiner les gens, il fait son cinéma très bien. C'est ce qu'il a décidé... moi pas. J'aime le cinéma et ce qui m'intéresse c'est faire des films et pas de me promener à Cannes : j'en ai rien à foutre. Le cas de Vernon c'est aussi le mien : c'est lui qui est devenu marginal parce qu'il a



● LABIOS ROJOS / OPERATION LEVRES ROUGES
● LA REINA DEL TABARIN (La Belle de Tabarin / Mariquita, la fille de Tabarin)

1961 : ● VAMPIRESAS 1930 (Certains l'aiment noire)
● GRITOS EN LA NOCHE (L'Horrible Dr Orlof)

1962 : ● LA MUERTE SILBA UN BLUES / 077 OPERATION SEXY (077 Opération Jamaïque)
● LA MANO DE UN HOMBRE MUERTO (Le Sadique Baron Von Klaus)
● LA VENGANZA DEL ZORRO (Zorro le vengeur) de J.L.R. Marchent (sc.)

1963 : ● 55 DAYS OF PEKIN (Les 55 jours de Pékin) de Nicholas Ray (ast. r. de 2nde équipe)
● RIFIFI EN LA CIUDAD (Chasse à la Maffia / Vous souvenez-vous de Paco)
● EL LLANERO (Le Jaguar)

1964 : ● EL SECRETO DEL DOCTOR ORLOFF (Les maîtresses du Dr Jekyll)

1965 : ● MISS MUERTE (Dans les griffes du maniaque)
● 077 INTRIGO A LISBONA (077 intrigue à Lisbonne) de Tulio Demicheli (scénariste, pseudonyme : David KHUNE). Titre espagnol : MISION LISBOA.

1966 : ● CARTAS BOCA ARRIBA (Cartes sur table)
● RESIDENCIA PARA ESPIAS (Ça barde chez les mignonnes)
● L'ILE AU TRESOR (inachevé)
● FALSTAFF / CHIMES AT MIDNIGHT d'Orson Welles. (r. de 2nde équipe)

1967 : ● LUCKY EL INTREPIDO / AGENTE KL : OPERAZIONE RE MIDA (Opération Re Mida)
● NECRONOMICON (idem) [USA = Succubus] / NECROMICON-GERTRAÜMTE SÜNDE
● BESAME, MONSTRUO / DAS SCHLOSS DER GEHENKTEN
● EL CASO DE LAS DOS BELLEZAS / SADISTEROTICA

1968 : ● FU-MANCHU Y EL BESO DE LA MUERTE
● EL CASTILLO DE FU-MANCHU
● LA CIUDAD SIN HOMBRES / DIE SIEBEN MANNER DER SUMURU / SUMURU / RIO 70
● 99 MUJERES / 99 WOMEN
● JUSTINE (Les infortunes de la vertu)

1969 : ● BLACK ANGEL / PAROXISMUS / VENUS IN FURS
● EL PROCESO DE LAS BRUJAS / IL TRONO DI FUOCO (Le Trône de feu)
● EL CONDE DRACULA (Les nuits de Dracula)
● DER HEISETOD / DE SADE 70 / EUGENIE... The Story of her perversion / DE SADE 2000 (Les inassouvies)

1970 : ● LAS VAMPIRAS / VAMPYROS LESBOS / DIE ERBIN DES DRACULA (Sexualité spéciale)
● SIE TOTETE IN EKSTASE (Crimes dans l'extase, ex-Mrs Hyde)
● LA VENGANZA DEL DOCTOR MABUSE / DR M SCHLÄGT ZU (Mabuse 70)
● EL MUERTO HACE LAS MALETAS / DER TODESRÄCHER VON SOHO
● ROBINSON UND SEINE WILDEN SKLAVINNEN (Trois filles nues dans l'île de Robinson, ou : 3 vicieuses sur une île.
● EL DIABLO QUE VINO DE AKASAWA / DER TEUFEL KAM AUS AKASAWA
● VUELO AL INFIERNO / X 312 FLUG ZUM HOLLE / titre de tournage : Infierno tuya es la victoria.
● EUGENIE (Eugénie de Sade)
● LES YEUX DE LA NUIT / LES CAUCHEMARS NAISSENT LA NUIT
● SEX CHARADE / LE LABYRINTHE

1971 : ● JUNGFRAUEN REPORT
● CHRISTINA, PRINCESSE DE L'EROTISME / UNE VIERGE CHEZ LES MORTS-VIVANTS
● DRACULA CONTRA FRANKENSTEIN (Dracula prisonnier de Frankenstein)
● LA FILLE DE DRACULA / A FILHA DE DRACULA / LA HIJA DE DRACULA
● LOS AMANTES DE LA ISLA DEL DIABLO (Quartier de Femmes)

1972 : ● LA MALDICION DE FRANKENSTEIN (Les expériences érotiques de Frankenstein)
● LES DEMONS
● UN CAPITAN DE QUINCE ANOS (Un capitaine de 15 ans)
● LES EBRANLEES / LA MAISON DU VICE
● LE JOURNAL INTIME D'UNE NYMPHOMANE
● UN SILENCIO DE TUMBA
● EL MISTERIO DEL CASTILLO ROJO
● LOS OJOS DEL DOCTOR ORLOFF
● RELAX BABY

1973 : ● PLAISIR A TROIS
● LA COMTESSE PERVERSE / ex- LA COMTESSE ZAROFF / LES CROQUEUSES (ressorti en 1975)
● AL OTRO LADO DEL ESPEJO (Le Miroir obscène)
● LES AMAZONES DE LA LUXURE / MACISTE CONTRE LA REINE DES AMAZONES
● LES EXPLOITS ÉROTIQUES DE MACISTE DANS L'ATLANTIDE / LES GLOUTONNES
● LA NOCHE DE LOS ASESINOS
● LE CHEMIN SOLITAIRE / FRISSONS SUR LA PEAU
● SEXY BLUES / BLUES AU CLAIR DE LUNE / TANGO AU CLAIR DE LUNE
● LES NUITS BRULANTES DE LINDA / MAIS QUI DONC A VIOLE LINDA ? / LE PLAISIR SOLITAIRE
● LES AVALEUSES / LA COMTESSE AUX SEINS NUS / LA COMTESSE NOIRE
● LE MANOIR DU PENDU (inachevé)

1974 : ● EXORCISME ET MESSES NOIRES / SEXORCISME(S) / EL SADICO DE NOTRE-DAME / LE SADIQUE DE NOTRE DAME
● CELESTINE, BONNE A TOUT FAIRE
● LES POSSEDES DU DEMON / LORNA... L'EXORCISTE / LORNA / LES POSSEDES DU DIABLE
● LES CHATOUILLEUSES / LES NONNES EN FOLIE
● (ROLAND) L'HOMME LE PLUS SEXY DU MONDE / LE JOUISSEUR
● LES EMMERDEUSES / LES GRANDES EMMERDEUSES / LES PETITES VICIEUSES FONT LES GRANDES EMMERDEUSES

1975 : ● LA SUCEUSE / JULIETTE /JULIETTA 69 / DE SADE'S JULIETTE / LADY PORNO (retitrage espagnol signé Tawer Nero = Julio Pérez Tabernero, réalisateur/distributeur espagnol)
● LA FILLE AU SEXE BRILLANT / LE SEXE BRILLANT / ALPHA (titre de tournage) SHINING SEX (titre de vente)
● PORNO POP / MIDNIGHT PARTY / LA PARTOUZE DE MINUIT / SYLVIA LA BAISEUSE / PARTOUZES A MINUIT
● FRAUEN-GEFÄNGIS
● DOWN TOWN / DIE PUPPEN DER UNDERWELT (Les putains de la ville basse)
● DAS BILDNIS DES DORIANA GRAY (titre de vente : **Die Marquise de Sade**)
● LEVRES ROUGES ET BOTTES NOIRES

1976 : ● JACK THE RIPPER / DER DIRNENMORDER VON LONDON (Jack l'Eventreur)
● DIE LIEBESBRIFFE EINER PORTUGIESICHEN NONNE / CARTAS DE AMOR D'UNA MONJA PORTUGUESA (Lettre d'amour d'une nonne portugaise)
● DIE TEUFLISCHEN SCWESTERN / ABERRACIONES SEXUALES DE UNA RUBIA CALIENTE (Deux sœurs vicieuses / Ton diable dans mon enfer)
● DER RUF DER BLONDEN GOTTIN / LAS DIOSAS DEL PORNO (Le cri d'amour de la déesse blonde)
● DIE SKLAVINEN
● FRAUEN IM LIEBESLAGER (Camp érotique pour mercenaires)

1977 : ● GRETA, HAUS OHNE MANNER (Greta la tortionnaire) [USA = **Greta, The Torturer** puis, **Wanda, the Wicked Warden**]
● DAS FRAUENHAUS (Blue Rita)
● FRAUEN OHNE UNSCHULD
● FRAUEN FUR ZELLENT BLOCK 9

1978 : ● COCKTAIL SPECIAL
● JE BRÛLE DE PARTOUT
● OPALO DE FUEGO (Deux espionnes avec un petit slip à fleur)
● SYNFONIA EROTICA / SYMPHONIE EROTIQUE

1979 : ● EL ESCARABAJO DE ORO
● I CANNIBALI / MONDO CANNIBAL (ex-La Deesse cannibale, ex-Les Cannibales)
● LAS CHICAS DE COPACABANA / LES FILLES DE COPACABANA
● EL SEXO ESTA LOCO

1980 : ● SEXO CANIBAL / IL CACCIATORE DI UOMINI / JUNGFRAU UNTER KANNIBALEN (titre de vente : **The Man Hunter**)
● SADOMANIA / SADOMANIA - HOLLE DER LUST
● DIE SAGE DES TODES / COLLEGIALAS VIOLADAS (titre de vente : **Bloody Moon**)
● ORGIA DE NINFOMANIAS / LINDA
● LA CHICA DE LAS BRAGAS TRANSPARENTES

1981 : ● EUGENIE, HISTORIA DE UNA PERVERSION
● ABERACIONES SEXUALES DE UNA MUJER CASADA
● EL LAGO DE LAS VIRGENES
● LA TUMBA DE LOS MUERTOS VIVIENTES
● EL HOTEL DE LOS LIGUES
● HISTORIA SEXUAL DE O
● GEMIDOS DE PLACER
● LA NOCHE DE LOS SEXO ABIERTOS
● MACUMBA SEXUAL

1982 : ● EL SINIESTRO DR. ORLOFF
● LA CASA DE LAS MUJERES PERDIDAS
● LA MANSION DE LOS MUERTOS VIVIENTES
● LAS ORGIAS INCONFESSABLES DE EMMANUELLE
● BOTAS NEGRAS, LATIGO DE CUERO
● MIL SEXOS TIENE LA NOCHE
● CONFESIONES INTIMAS DE UNA EXHIBICIONISTA (signé Candy Coster, mais sûrement supervisé par Jesus Franco)
● UNA RAJITA PARA DOS (signé Lulu Laverne)

1983 : ● EL HUNDIMIENTO DE LA CASA USHER
● SANGRE EN MIS ZAPATOS
● SOLA ANTE EL TERROR
● CAMINO SOLITARIO
● LOS BLUES DE LA CALLE POP
● SCARLET
● BARRIO CHINO
● EL TESORO DE LA DIOSA BLANCA
● FURIA EN EL TROPICO
● LILIAN, LA VIRGEN PERVERTIDA
● LAS CHICAS DEL TANGA

1984 : ● EN BUSCA DEL DRAGON DORADO
● JUEGO SUCIO EN CASABLANCA
● LA SOMBRA DEL JUDOKA CONTRA EL DOCTOR WONG
● VOCES DE MUERTE
● CUANTO COBRA UN ESPIA ?
● BAHIA BLANCA

1985 : ● LAS ULTIMAS DE FILIPINAS
● BANGKOK, CITA CON LA MUERTE
● VIAJE A BANGKOK, ATAUD INCLUIDO
● LA ESCLAVA BLANCA
● EL CHUPETE DE LULU (signé Lulu Laverne)
● EL OJETE DE LULU (signé Candy Coster)
● UN PITO PARA TRES (signé Candy Coster)
● ENTRE PITOS ANDA EL JUEGO (signé Lulu Laverne)
● UNA DE CHINOS
● TUNDRA Y EL TEMPLO DEL SOL (titre de vente : **Golden Temple Amazons**)

1986 : ● EL RINOCERONTE BLANCO
● EL TRIBULACIONES DE UN BUDA BIZCO
● SIDA, LA PESTE DEL SIGLO XX
● COMMANDO MENGELE
● EL ASESINO LLEVADA MEDIAS NEGRAS
● LA CHICA DE LOS LABIOS ROJOS
● ESCLAVAS DEL CRIMEN
● PARA LAS NENAS ¡ LECHE CALENTITA ! (signé Candy Coster)
● EL MIROIR Y LAS EXHIBICIONISTA (signé Lulu Laverne)
● BRAGUETA STORY (signé Lulu Laverne)

Note : *le pseudonyme de Lulu Laverne n'est pas reconnu par Franco ; mais les génériques, l'humour des titres ne laissent pratiquement aucun doute sur son identité réelle...*

(Remerciements à Carlos Aguilar pour sa collaboration précieuse et ses précisions filmographiques)



[illegible]

voulu l'être ; alors il est heureux quand il tourne un bon rôle, il fait des doublages, il a été assistant de Fritz Lang et il connaît le métier comme très peu d'acteurs le connaissent. Ce n'est pas qu'un acteur...

J'ai eu, un jour une discussion avec Nicholas Ray, qui venait de tourner un film avec Henry Fonda. Ray est un type du Middlewest, une gueule longue, un type lent, très lent, qui réfléchissait toujours avant de parler. Alors je lui ai demandé « comment est-il, racontemoi... »

Il m'a répondu « c'est un acteur » ! On a parlé un peu plus de çà ; il pensait qu'il y avait l'acteur pur du genre Henry Fonda, Spencer Tracy, qui sont très cons et très simples, sans aucun intérêt, sauf quand ils jouaient ; ou bien des gens de valeur qui jouent comme, par exemple, Orson Welles. Ce n'est pas un acteur, c'est un homme de cinéma qui joue ; c'est autre chose.

Nous sommes arrivés à la conclusion que quand un acteur n'est vraiment que ça, c'est, en général, une personne peu intéressante. Le cas de Vernon, c'est un homme de cinéma qui joue, entre autre. Il comprend le 3e degré au premier mot.



courrier des lecteurs

Que vive le cinéma populaire italien !
Si je vous écris aujourd'hui, c'est pour vous féliciter de la rubrique consacrée aux maîtres du cinéma populaire italien (A. Margheriti, D. Tessari), car c'est la première fois, je pense, qu'un magazine de ce genre s'y intéresse autant. Je souhaite donc à cette rubrique une bonne continuation tout en espérant savourer d'autres interviews de cinéastes comme : Michele Lupo, Damiano Damiani, Bruno Corbucci... Et pourquoi pas d'acteurs comme Giuliano Gemma, Thomas Milian, Franco Nero, George Hilton... Merci Impact et bravo à Claude Ledu !

K. Pierre Bahechar, Genève

Soit rassure, Pierre. Nous parlerons toujours des productions bis italiennes et des autres, car ces films nous tiennent à cœur, contrairement aux autres revues de cinéma qui les méprisent cordialement ou les classent dans une catégorie « ringard » ou encore une certaine « zone ». Nous pouvons d'ores et déjà annoncer pour les prochains n° des entretiens avec E. G. Castellari et Alberto de Martino. Voilà qui devrait te satisfaire. D.T.

Plus de X dans Impact ?
La lettre du « lecteur inquiet » dans le n° 4 m'a particulièrement réjoui, étant moi-même surpris après avoir lu dans le n° 3, à propos du X : « Satyres heureux se manifester », « rubrique inutile », etc... La présence de la rubrique X va-t-elle animer ces colonnes, comme celle de Mad Movies avec Indy et son sous-marin ? Moi, je trouve cette rubrique très marrante et elle permettra peut-être de trouver une bonne cassette parmi les conneries X en général. Donc, allez-y pour une demie ou une page entière et tant pis si Frederic Voize et Larry Dewaële ont les oreilles qui chauffent et se font gronder par M. le Curé. Car j'espère que la France et l'Europe ne suivent pas comme des moutons le mouvement américain (Reaganien plutôt) qui prêche le retour de « valeurs morales » qu'on essaie d'enterrer depuis 20 ans. De plus, cette rubrique accentue la différenciation Impact-Mad Movies, comme le fait la B.D. Vous pourriez aussi mettre le poster dans Impact, ainsi que les livres et les musiques de films. Enfin, comment se fait-il qu'il n'y ait pas d'abonnement prévu pour Impact ?

Bruno Quintin, Le Raincy

Le X possède ses chefs-d'œuvres (très rares, il faut bien en convenir) et son abondance de nullités. Nous pensons évidemment à Impact que cette forme de cinéma a sa place en nos pages, mais nous nous heurtons à un double problème : approbation très mitigée des lecteurs quant à l'existence de cette rubrique, d'une part, manque de place pour bien en traiter, d'autre part. L'avenir proche va nous dire dans quel sens il faut abonder, alors, wait and see... Quant à l'abonnement à Impact, il n'y en a pas de prévu actuellement pour des raisons d'ordre administratif. D.T.

Haut les flingues !
Un grand bravo à toute l'équipe d'Impact pour ce journal qui est vraiment super. Bravo aussi, pour le lecteur du n° 4 qui a mis au point les inexactitudes de vos articles en ce qui concerne les armes, car moi aussi je suis passionné d'armes. Tout ça pour vous signaler que dans le premier Harry, **Dirty Harry,** Clint Eastwood n'utilise pas un 44 Magnum contrairement aux trois suivants, mais un .41 Magnum, car il n'y avait plus de .44 disponibles. De plus, le SW Model 29 .44 Magnum, l'Auto Mag 180 et le Wildey sont bien sûr des armes de poing très puissantes mais les producteurs et les réalisateurs pourraient encore mieux faire ou au moins tout aussi bien sans pour cela copier les uns sur les autres : il existe le L.A.R. Grizzly Win Mag, le Desert Eagle .357 Magnum et le Desert Eagle .44 Magnum qui sont des automatiques d'une puissance de feu comparable au Wildey ou aux autres ; mais il existe beaucoup mieux : le Freedom 454 Casull et le North American 450 Magnum Express qui sont des revolvers deux fois plus puissants que le .44 Magnum de chez Smith & Wesson. Pour les armes un peu plus lourdes, je conseille le fusil d'assaut de Advance Air Support Service chambré en calibre 12 (puissance de feu étonnante) ou le Striker - 12 : fusil à pompe à camembert (peut être vidé en 3 secondes), ou le American Industries M-100 .22 L.R. : une carabine à magasin tubulaire d'une capacité de 100 coups. Et pour faire plus petit que le Mini-Uzi, les Ingram Model 10 et Model 11, il y a maintenant le Micro Uzi en 9 mm Parabellum. Voilà, c'est tout, j'espère que vous publierez ma lettre qui prouve que l'on peut toujours faire mieux (pire ?) dans le domaine des armes. Ah, j'oubliais une dernière chose ! Pour le X dans Impact, ça ne me dérange pas du tout et pourquoi ne pas faire même le portrait des plus belles actrices de ce genre : Tracy Lords, Ginger Lynn, Angel...

Yvan Berneuil, Orléans

Voilà, merci pour ta lettre instructive. Cela dit, nous ne désirons pas qu'Impact devienne un magazine d'armurerie, même si nous savons qu'il est lu par quelques spécialistes de la question. Mais, ouverts à vos remarques pertinentes, nous continuerons de publier toutes précisions utiles en ce domaine, lorsqu'elles se rapporteront directement aux films que nous traitons. OK ? D.T.


Sybil Danning dans son dernier film, Reform School Girls. Après le catch, la baston ?

Sybil Danning catcheuse !
Je regrette de ne faire connaissance d'Impact qu'avec son n° 4. Veillez à sa distribution dans les quartiers. Tout ceci pour vous dire que j'ai beaucoup aimé pour les raisons que je vous expliquerai. Si vous le pouviez, j'aimerais que vous répondiez dans votre courrier des lecteurs, à une question que je me pose et qui, peut-être, intéressera des lecteurs qui, comme moi, se sont attardés sur Sybil Danning. Jusqu'à aujourd'hui, j'ignorais jusqu'au nom de cette actrice. Or, dans les années 74, 75, j'ai fréquenté occasionnellement dans la région de Los Angeles une troupe de catcheuses américaines. L'une d'elle parlait anglais avec un certain accent germanique et elle avait ce même corps sculptural, ce même visage et regard d'acier, ces mêmes seins lourds que Sybil Danning. Je suis confus de vous avouer que je suis incapable de me souvenir sous quel pseudonyme catchait cette fille (Serena ? Kitten ? ... ?) Elle se produisait sur la scène de cabarets mais était aussi la vedette de revues et petits films d'un érotisme « soft » et néanmoins puissant. Le scénario, toujours le même à peu de variantes près, était sommaire : deux jolies filles, en bikini exigu s'affrontent corps à corps ; suite au hasard du combat, ou à cause d'une main malicieuse, soutien-gorge d'abord, puis petite culotte sautent. Les combats sont plus prétextes à un strip-tease sportif qu'à l'exhibition d'une violence, même feinte. Ce rôle de catcheuse aurait pu convenir parfaitement à la très belle et très active Sybil. Son personnage me séduit beaucoup ainsi que m'avait beaucoup séduit cette catcheuse. Serait-elle une seule et même personne ? Merci de bien vouloir chercher à répondre à ma question. Merci aussi de bien vouloir continuer à nous proposer ce genre de films qui mélangent harmonieusement rêve, fantastique, anticipation, érotisme, mythologie, héroïsme. La réalité quotidienne est hélas bien souvent trop sordide ou trop lassante pour qu'on puisse se réjouir de la voir représentée en spectacle. Ainsi, et quoi qu'il en soit de son passé, merci à S. Danning (et/ou à la catcheuse) de m'avoir fait rêver le temps de cette lettre, elle m'a fait oublier ma secrétaire ; et merci aussi à Schwarzenegger : ma secrétaire a certainement besoin de m'oublier... un temps...

Dominique P...

Franchement, des catcheuses occasionnelles aux seins lourds, il doit y en avoir pas mal aux USA et il nous est impossible à l'heure actuelle de pouvoir confirmer ou infirmer ta proposition qui veut que Sybil ait pu pratiquer ce genre de sport. Pourquoi pas ? Ce qui est certain en revanche, c'est que contrairement à ce que notre agent Lehoux prétendait dans son article, Sybil n'a jamais joué dans des hardcores. Pour se faire pardonner cette bourde, B. Lehoux est parti enquêter sur les rings de L.A., déguisé en catcheur. On attend son rapport d'une minute à l'autre... D.T.





Blueberry N°26 : **Le bout de la piste.** Dessins : Jean Giraud. Scenario : Jean-Michel Charlier. Couleurs : Janet Gale. Ed Novedi.

L'événement de la rentrée. En 1973, Mike S. Blueberry se voit confier une mission ultra secrète ; en 1986 il s'en acquitte définitivement auprès de ses supérieurs. Entre les deux dates, pas moins de dix albums ! D'abord une trilogie (**Chihuahua Pearl, L'homme qui valait 500 000 $** et **Ballade pour un cercueil**) : trahisons et retournements de situation à la pelle. Puis deux albums-charnieres bourrés d'action et de suspense : **Le hors-la-loi** et **Angel Face.** Ensuite la trilogie indienne (**Nez Cassé, La longue marche** et **La tribu fantôme**) sorte de parenthese qui contribue neanmoins a faire avancer l'intrigue. Et enfin le dernier acte : **La derniere carte** et **Le bout de la piste** qui nous permettent de retrouver tous les protagonistes, encore vivants, des episodes precedents et même de plusieurs autres aventures de Blueberry. Il faut saluer ici le travail magistral de Charlier, scenariste prolifique sans lequel la BD francophone ne serait pas ce qu'elle est. C'est peut-être dans les cinq premiers albums qu'il s'amuse le plus (tout le monde s'alliant avec tout le monde pour ensuite mieux se trahir ; ce qui permet à Charlier une utilisation savoureuse des bulles-pensees). Mais il est difficile de commencer **Chihuahua Pearl** et de ne pas s'arrêter avec **Le bout de la piste.** Giraud, lui, est genial d'un bout à l'autre. En bref, dix albums a ne pas lire dans le bus sous peine de manquer sa station.

Kraken, le Monstre Sous la Ville. Dessins : Jordi Bernet. Scénario : Antonio Segura. Ed Gilou.

Gloire aux Editions Gilou ! Grâce à elles, quelques grands maîtres du noir et blanc comme Frank Robbins et Milton Caniff vont pouvoir envahir les rayons de votre bibliothèque. Elles nous ont même fait cadeau d'un Joe Kubert (oui, oui, celui du Joe Kubert's School of Design) EN COULEUR, **Forces Spéciales,** à la couverture magnifique. Robbins, Caniff, Kubert, de vieilles gloires me direz-vous. Certes, et c'est pourquoi Mr Gilou nous propose aussi des contemporains et, en particulier, un autre maitre du noir et blanc, Jordi Bernet. Son **Kraken** est un album savoureux qui se déroule presqu'exclusivement dans les égoûts d'une grande ville. Une demi-douzaine de sketches mouvementés et cyniques nous font vivre les aventures du Lieutenant Dante et de ses soldats, patrouilleurs du monde souterrain à la recherche d'un monstre invisible. Je vous recommande la 5ᵉ histoire intitulée **La Nausée.**

Carmen Cru N°4 : **Ni Dieu ni Maître.** Dessins et scénarios : Lelong. Ed AUDIE

Carmen Cru est une petite vieille. Carmen Cru vous fait rire à long terme. Carmen Cru est une bande idéale pour **Fluide Glacial.** Carmen Cru est un plaisir à retrouver tous les mois. Carmen Cru est magnifiquement dessiné à la loupe. Mais, avant tout, Carmen Cru est une emmerdeuse.

Le Vagabond des Limbes N°13 : **L'enfant-roi d'Onirodyne.** Dessins : Julio Ribera. Scénario : Christian Godard. Ed Dargaud.

Il faut bien le reconnaître, la science-fiction n'a jamais été le fort du roman francophone. Quelques noms viennent à l'esprit : Jules Verne, René Barjavel, Stefan Wül, Pierre Boulle, Rosny aîné. Mais c'est un peu léger face à la prédominance anglo-saxonne. Par contre la Bande Dessinée franco-belge de science-fiction n'a pas à rougir devant sa consœur américaine. Des séries aussi magnifiques que **Valérian, John Difool, Les Naufragés du Temps** ou **Yoko Tsuno** sont là pour le prouver. Et **Le Vagabond des Limbes** fait incontestablement partie de la même veine. Comme les précédents albums de la série, **L'enfant-roi d'Onirodyne** apportent une pierre de plus à l'édifice grandiose que constitue la saga d'Axel Munshine. Au point qu'il est fortement conseillé de commencer par lire le premier album. En même temps ce treizième tome constitue un épisode-charnière qui ferme un premier cycle et en annonce un second. C'est peut-être le plus grand plaisir qu'on éprouve à sa lecture : l'idée que Godard n'a pas fini de nous émerveiller avec son vagabond des limbes. Treize albums à découvrir d'urgence en attendant la suite.

Les aventures de Fred et Bob N°1 : **Galères Balnéaires.** Dessin : Olivier Vatine. Scénario : Thierry Cailleteau. GD Productions.

Devinez qui se lance dans l'édition de bandes dessinées ? Notre ami Guy Delcourt, l'homme aux mille facettes. Et pour un premier coup c'est plutôt réussi. Fred et Bob sont deux adolescents spécialistes de la combine foireuse. Ils sévissent sur la côte normande au début des années 60. C'est drôle, original et surtout magnifiquement dessiné par Vatine qui commence à faire sérieusement parler de lui (il a dessiné l'affiche du **Métro de la Mort,** par exemple).

Phil Perfect N°1 : **Meurtre dans le phare.** Dessins : Serge Clerc. Scénario : François Landon et Serge Clerc. Ed Humanoïdes Associés.

Ça commence laborieusement : personnages trop nombreux et humour forcé, mais au bout de quelques pages, l'album passe à la bonne vitesse, celle d'une course-poursuite folle et drôle dans la veine du **Million.** Si, en plus, on aime le trait clair et carré de Serge Clerc, on ne sera pas déçu du voyage.

La dernière récré. Dessins : Horacio Altuna. Scénario : Carlos Trillo. Ed Glénat.

Le dessinateur argentin Horacio Altuna n'est pas très connu des amateurs de BD et ce malgré la publication de **Chances** (Ed. Dargaud) et de **Merdichesky** (Ed Campus). C'est bien dommage mais il est permis d'espérer que la sortie de ce magnifique album réparera la situation. Sous formes de nouvelles, tantôt douces-ameres tantôt effrayantes, **La dernière récré** raconte comment des enfants survivent à la bombe sur une terre d'où les adultes ont disparu. Plus encore que le scénario, c'est le dessin d'Altuna qui mérite attention. Les vignettes ne sont pas indépendantes les unes des autres, comme c'est souvent le cas, elles forment un ensemble élaboré qui jusifie pleinement l'appelation de mise en page. Saluons Glénat qui nous fait découvrir une fois de plus un auteur original.

Alef-Thau N°3 : **Le Roi Borgne.** Dessins : Arno. Scénario : Alexandro Jodorowsky. Ed Humanoïdes Associés.

Si ce n'était pour le petit livret qui l'accompagne, je ne vous parlerais probablement pas de cet album que tous les amateurs attendent à juste titre avec impatience. L'imagination de Jodo et le graphisme d'Arno ne sont plus à vanter. Seulement ce troisième tome des aventures du prince manchot est vendu avec un petit livre d'initiation au jeu de rôle conçu par Jodorowsky et Pierre Rosenthal et qui s'appelle **La Fleur de l'Asiamar.** Enfin ! oserai-je dire. Car, depuis le début, les aventures d'Alef-Thau sentaient bon le parcours semé d'embûches propre aux « Donjons et Dragons » avec monstres, pouvoirs magiques, détenteurs de vérité, armes secrètes et cie. Maintenant on peut donc faire des parties folles à partir de l'univers créé par Arno et Jodorowsky. Génial.

Bob de Moor. Textes de Pierre-Yves Bourdil et Bernard Tordeur. Ed du Lombard.

Cet album s'imposait. Il était temps en effet de rendre hommage à l'un des plus proches collaborateurs d'Hergé, au moins connu des mousquetaires de la fameuse Ecole de Bruxelles (Hergé, Edgar P. Jacobs, Jacques Martin et B. de M.). Car Bob de Moor ne s'est pas contenté de dessiner certains décors des **Aventures de Tintin,** il a créé plusieurs séries dignes d'intérêt. Pour mémoire : **Cori le moussaillon, Barelli, Balthazar** et **Monsieur Tric.** Comme les précédents albums de cette collection (consacrés à Cuvelier, Jacobs et Derib), l'ouvrage contient de remarquables documents dont la plupart sont inédits.

Tintin et l'Alph'Art. Dessins et scénario : Hergé. Ed Casterman. **L'aventure du Journal Tintin.** Collectif. Ed du Lombard.

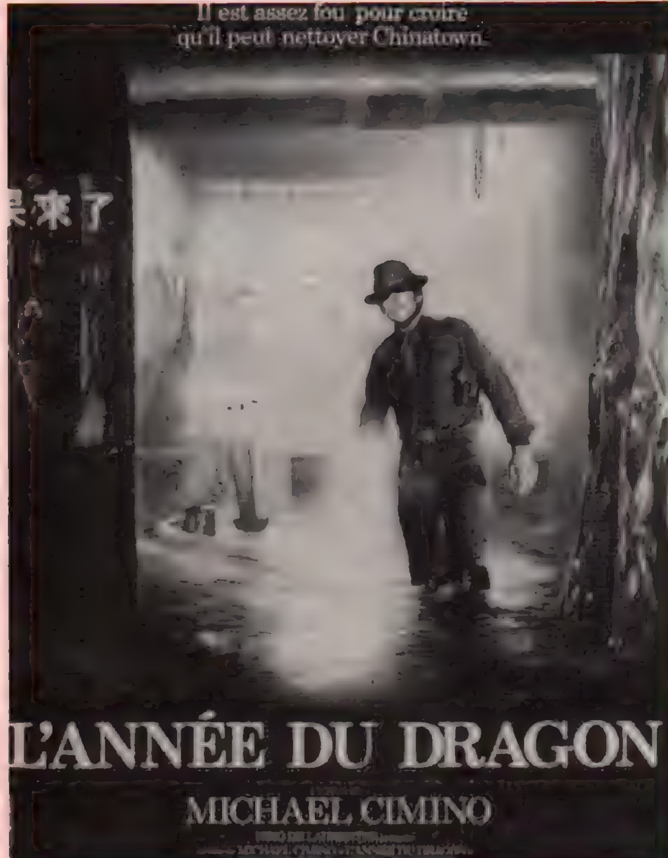
Le mois d'octobre 86 restera dans les mémoires comme le mois d'Hergé. En effet, cinq documents exceptionnels, sortis au même moment, sont venus rendre hommage au Maître et fêter les 40 ans d'existence du journal **Tintin.** Le premier est la 24ᵉ dernière aventure de Tintin. Hergé ayant disparu au cours de sa réalisation, Casterman en a édité les planches inachevées. Il s'agit d'un document unique qui nous fait partager les secrets de la création d'un album de Tintin. C'est aussi un travail d'édition particulièrement soigné. Autre publication Casterman : un album-poster intitulé **Tintin,** qui fait suite à ceux de Tardi et de Ted Benoit. Je propose aux éditeurs qui nous lisent de demander à Mr Casterman si ses albums-posters se vendent bien et, si la réponse est « oui », de faire la même chose avec leurs auteurs. Cela nous vaudra de splendides posters. Du côté du Lombard, le journal **Tintin** fête ses 40 ans avec un numéro spécial et surtout avec un bel album de 100 pages composé d'un texte historique de Philippe Goddin et d'une histoire délirante où s'illustrent tous les collaborateurs du célèbre hebdomadaire selon le principe du cadavre exquis. De Vance à de Groot, de Derib à Hermann, de Rosinski à Gine, de Franz à Andréas, chacun y est allé de sa planche. Enfin le même Philippe Goddin publie une analyse passionnante de l'œuvre d'Hergé accompagnée d'un texte de Pierre-Yves Bourdil, **Le mythe hergéen,** tout ça dans un gros album bourré de documents jusqu'à plus soif et intitulé **Hergé et Tintin reporters, du Petit Vingtième au journal Tintin.** Des idées pour les fêtes de Noël.

Yves-Marie LE BESCOND



VIDEO IMPACT

Par Norbert MOUTIER





L'ANNEE DU DRAGON

Michael Cimino n'a jamais été le genre de cinéaste qui laisse indifférent. De l'excès styliste à l'excès budgetaire, qu'il l'ait voulu ou non, on peut dire qu'il a tout fait pour se faire remarquer. Avec, pour principale conséquence, de porter son flanc au devant d'une critique qui s'est donnée pour règle absolue de ne pas l'épargner. Tout en le respectant. Le savoir-faire, la virtuosité de Cimino n'ont jamais, ou presque, été mis en cause mais son inévitable goût du risque, l'audace des sujets qu'il ne craint pas d'aborder dérangent, quand ils ne déchaînent pas l'hostilité. L'alibi majeur dirigé contre Cimino reste le racisme, décelé par certains dans son œuvre. **Voyage au bout de l'enfer** s'enfonçait presque avec masochisme dans le cloaque vietnamien... **L'Année du Dragon** ose pénétrer le ghetto chinois de China Town...

Il fallait oser. D'ordinaire China Town au cinéma confine au folklore quand ce n'est à la simple ringardise. Le quartier n'a pas les traits de sa population mais ceux fabriqués à coups d'artifices par les maquilleurs inspirés adeptes des yeux brides synthétiques « à la Charlie Chan ».

Dans **L'Année du Dragon,** Cimino balaye les poussières du stéréotype et s'attache à pénétrer le cœur du problème, n'hésitant pas à en extirper sa gangrène : l'omniprésente emprise de la mafia. Aux grands maux, les grands remèdes (et en cela, Cimino rejoint curieusement les grands courants commerciaux actuels du nettoyage par les armes) et son flic emploie l'homéopathie à dose dure, déchaînant la levée de boucliers d'associations anti-racistes s'estimant lésées et qui n'ont pas hésité à camper manifestations et banderoles devant le Chinese Theater (sic !) d'Hollywood qui sortit, entre autres, le film en exclusivité.

Il faut avouer que les méthodes de Stanley White, incarné par Mickey Rourke, flic pur et dur, s'éloignent du libéralisme à la vitesse grand V d'un impact de balle. Il existe aussi chez le



personnage une volonté à la fois aveugle, instinctive, voire irréelle. Seul le but à atteindre - la libération de toute une population sous le joug de la mafia - semble animer le personnage. Que la mort frappe en masse ceux qu'il entend délivrer, qu'elle touche en outre les siens ne semble l'ébranler. Dissuasive, la mort de sa femme enclenche au contraire un regain de vigueur chez ce lutteur né. Le peu de cas qu'il fait de la population chinoise, aussi éclaboussée que la vermine qu'il poursuit relève plus de la politique du pire que d'un racisme délibéré. Stanley White choque peut-être parce qu'il se présente comme le contemporain réaliste de l'exterminateur au lance-flamme ou du père tranquille mué en nettoyeur urbain que devient Bronson.

Quelque soient les motivations de ce flic trouble, demeure un univers envoûtant dû à l'étonnant sens plastique de Cimino. Tant de cinéastes ont décrit New York que cela devient un exploit de lui donner un nouveau visage.

Peut-être l'un des meilleurs films que l'Amérique nous ait exporté ces derniers temps. Assurément le plus fascinant.

Une production Dino de Laurentiis (1986)
Réalisation : Michael Cimino
Interprètes : Mickey Rourke, John Lone, Ariane, Leonard Termo.
Dist. : Cannon Video
Duplication : excellente.

VESTRON ose le grand classique avec **Metropolis** de Fritz Lang. Version intégrale revue, colorée et re-sonorisée par Georgio Moroder. Génial dépoussièrage ou odieux sacrilège ?... A vos cassettes pour en juger... Vestron édite également trois des principaux films fantastiques de chez Empire : **Re-animator, Ghoulies** et **Mestema, le maître du donjon,** film à sketches dont chaque épisode est dû à un réalisateur différent. Magicien contre ordinateur... en 7 rounds bien enlevés. Vestron, vainqueur par K.O. magnétoscopique.

MPM nous offre **Le bonheur à encore frappé.** L'affiche récente accompagnant la sortie du film nous apprenait où il frappait. En dessous de la ceinture. Plus de ceinture du tout, parfois, pour Jane Birkin dans **Dust** de Marion Hansel, œuvre étrange et fascinante sous le soleil encore très colonialiste du Cap avec Trevor Howard en prime. Sous une belle jaquette très « cartouchière à la Rambo », ne manquez pas **Le Pénitencier** de Worth Keeter. Une illustration assez réaliste de l'univers carcéral. A mi-chemin entre **Luke la Main Froide** et **La grande évasion.**

VIP annonce **Pleasure Planet,** un inédit produit par Empire ainsi que **Opération Ganymed** entrevu jadis au Festival de Trieste.

« Il prend la justice en mains » dit en outre la jaquette de **Everyday Heroes...** mais devrait mieux tenir le volant à en juger l'hécatombe de voitures qui émaille ce film inédit, lui aussi.

La collection Genius reprend quelques bons succès de la maison : **Cold Room, Martin, Time Walker** etc...
En outre, VIP annonce **Hollywood Vice Squad,** encore un inédit, présenté au dernier marché du film à Cannes.

Parmi les sorties effectives, citons l'étrange polar à huis-clos **Alpha City.** Un monde fascinant et désespéré à l'heure ou fusent les enseignes lumineuses et où se monnaient les plaisirs interdits. Un triangle de personnages en flirt avec la mort.



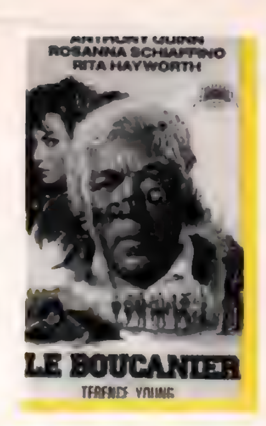
DELTA - CANAL VIDEO : Yvette Calmel-Rougerie élue attachée de presse de l'année par le Jury d'Impact composé de votre seul serviteur nous a présenté :
- **Money Movers, l'attaque des fourgons blindés,** bonne illustration de la préparation d'un hold-up minutieux (présenté au Festival du film Policier de Cognac en 1986) (voir Impact N°3)
- Pas de cognac pour les passagers du vaisseau spatial de **Créature** mais une substance sombre, suspecte, qui... cela vous remémorera **Titan Find** (premier titre) que le Festival de Paris présenta en 1984. Klaus Kinski est de la traversée... (voir Impact N°2)



Richard Harrison poursuit son abondante carrière, s'adaptant successivement à tous les genres du cinéma bis. Le voilà donc Ninja (très souvent doublé !) dans ce film plus étourdissant qu'original.
Après avoir vendu des milliers de K7 **Rambo II,** Delta lorgne du côté du 3ᵉ épisode mais les enchères montent... paraît que Rambo a ajouté quelques dents à son couteau-scie...

RENE CHATEAU VIDEO. Deux labels : La « griffe des Stars » avec Klaus Kinski dans **Commando Leopard** avec la même équipe, ou presque, que **Nom de code : oies sauvages. La Machine à découdre** de et avec Jean-Pierre Mocky fait renouer l'auteur-réalisateur avec les rôles de psychopathes qui marquèrent le début de sa carrière.
Beaucoup plus coquin est **Ilsa, la gardienne du Harem** avec la plantureuse Dyanne Thorne. Erotico-sadisme sur fond d'humour noir et de tortures plus drôlatiques les unes que les autres ! Une réussite dans le genre...
René Chateau annonce en outre **Tex Willer et le seigneur des Abysses** où le héros de la bande dessinée de G.L. Bonelli joue les Indiana Jones sur une magnifique affiche de Sciotti, et un inédit : **Scalp,** l'histoire de Yakim, fille de chef indien aussi indomptable que belle, aussi farouche que peu vêtue.
Parallèlement, la collection Punch Video offre bon nombre d'inédits dont nous vous parlerons en détail dans le prochain numéro, dès leur sortie.

FILM OFFICE présente **Dream Lover** d'Alan J. Pakula **(Les hommes du président),** grand Prix du Festival d'Avoriaz 1986.
La fiancée du vampire, réalisé par le prolifique Dan Curtis, est peut-être le dernier beau film de vampires, la photographie de Arthur Oruitz y étant pour beaucoup



AMERICAN VIDEO Noel arrive en force avec une super production de 50 millions de dollars réalisée par Jeannot Szwarc **(Les dents de la mer N°2) : Santa Claus,** hymne au merveilleux qui ne ravira pas que les petits.
Le Boucanier de Terence Young, sur musique d'Ennio Morricone est une fresque maritime connue au cinéma sous le titre **Peyrol le Boucanier** et demeurée jusqu'ici inédite au cinéma !
Christopher Lee qui découvre ses canines en se fendant la gueule : pas courant. Cela a pourtant existé dans la parodie délicieusement rétro : **Les temps sont durs pour les vampires.**

CBS FOX **Violences** (Violated) de A.K Allen joue sur la brutalité d'un des éternels psycho-killers qui sévissent encore. Un commando de femmes traquent les violeurs et les castrent. Bien fait... et utile : plus de descendance tarée !... (euh... vas-y mollo, Norbert... NDLR)
Nomads de John Mc Tiernan qui a triomphé à Avoriaz et au Festival de Paris sont en vidéo. Une œuvre envoûtante et d'une qualité plastique très poussée.



La cavale impossible (A Certain Fury) de Stephen Gyllenhaal ou 2 filles en cavale... Une folle équipée pour deux fugitives à couleur de peau différente mais à but commun : la poudre d'escampette !

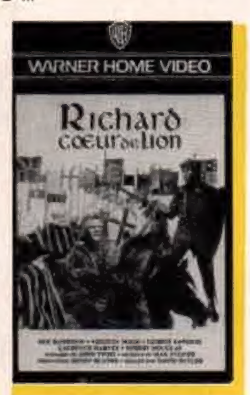
C.G.R. distribue **L'esclave blonde,** une junglerie très gore et très déshabillée dans l'esprit d'**Amazonia.**

Sexpionnage, une aimable parodie, imagine un commando de lycéennes soviétiques entraînées à devenir des « Mata-Hans » destinées à séduire des hommes d'affaires américains afin de leur soutirer argent et renseignements. L'entraînement est intensif, sexe compris. Au casting, Linda Hamilton, la proie perpétuelle du **Terminator** de James Cameron.

Hot Target de Denis Lewiston, un polar assez classique, donne un peu de piquant à la vie d'une petite bourgeoise qui s'ennuie...;
G.C.R. distribue en outre un nouveau label *Sergio Gobbi Vidéo.* Ainsi : **La nuit du risque** du même Sergio Gobbi

WARNER HOME VIDEO : James Bond est encore Roger Moore dans **Dangereusement vôtre** avec et contre Grace Jones. Dans le prochain James Bond, il faudra s'habituer à

une nouvelle tête mais le père Moore s'accroche. Paraît qu'il revendique le rôle de « Q »...



Warner-Décembre mise sur la jeunesse avec une production Spielberg réalisée par R. Donner : **Goonies,** et une série de 3 fresques historiques : **Richard Cœur de Lion** de David Butler avec Rex Harrison, **Alexandre le**



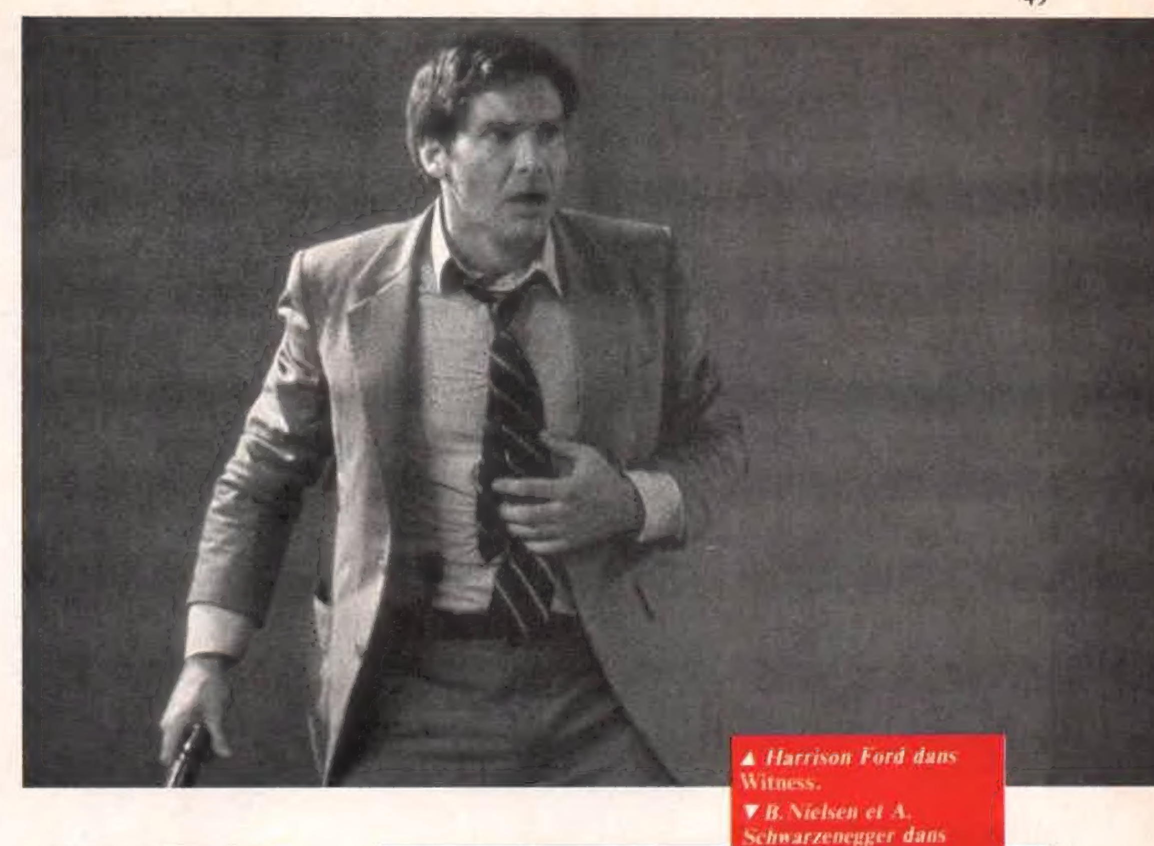
Grand de Robert Rossen, avec Richard Burton, et **Taras Bulba** de J. Lee Thompson, avec Yul Brynner. Des classiques du film d'aventures à ne manquer sous aucuns prétextes !



Le dernier Clint Eastwood arrive lui aussi. **Haut les flingues** évolue dans l'univers des incorruptibles avec Burt Reynolds en renfort. Warner... t'as de beaux films, tu sais... mais on t'aimerait tellement mieux sans ton pan and scan !
Warner diffuse Embassy qui présente **Chorus Line** pour les fêtes.

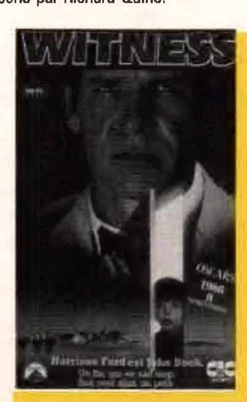
UGC VIDEO : **Faut m'éliminer** de Anthony Harvey est une production Cannon **avec Nick** Nolte **(48 heures, Under Fire...)** basée sur l'assassinat commandité par les victimes elles-mêmes ! Katharine Hepburn, éternellement jeune, mène ce jeu macabre et humoristique...
La danse du Lion est un des nombreux films de karaté du digne successeur de Bruce Lee : Jacky Chan.

C.I.C. sort la grosse artillerie avec **Indiana Jones et le temple maudit,** une des cassettes les plus demandées de cette fin d'année.





Indiana Jones réinvente la grande époque du film d'aventures, celle des romans populaires peuplés d'exotisme et de dangers multiples et le géologue au chapeau malmené est en passe de devenir un des héros les plus populaires du 7ᵉ Art.
C.I.C. c'est aussi **Witness** de Peter Weir avec toujours Harrison Ford. Un enfant, témoin d'un meurtre devient un élément menaçant à faire disparaître... **Les flics de Miami** continuent leurs facéties alors que **Le Roi David** (interprété par Richard Gere) entame les siennes durant l'an 1000 avant Jésus-Christ.
A voir aussi une nouvelle version du **Prisonnier de Zenda** avec Peter Sellers, mise en scène par Richard Quine.



CANNON : Sous des jaquettes très sobres, quelques grands succès actuels (voir **l'Année du Dragon)** mais aussi :
Link, le singe facétieux et meurtrier dont un congénère a fait la petite histoire du dernier Salon de la Vidéo.
Kalidor : Richard Fleischer toujours le roi du film à grand spectacle dans ce merveilleux livre d'images très proche de l'univers de Conan-le-Barbare (même auteur : Robert E. Howard)

▲ Harrison Ford dans Witness.
▼ B. Nielsen et A. Schwarzenegger dans Kalidor.



Par contre, par souci commercial, Schwarzenegger vole la tête d'affiche à Brigitte Nielsen et surtout à l'héroïne qu'elle incarne : la célèbre Red Sonja vedette de nombreuses bandes dessinées et pilier indiscutable de ce conte haut en couleurs qui vous sera présenté dans une copie scope respecté impeccable.



ADORABLES S.... !

Film américain avec les stars du « X » que sont devenues Angel, Ginger Lynn et Lisa de Leeuw.
Les délires sexuels d'une pension de jeunes filles pourtant apparemment très stricte... Du désir brûlant d'adolescentes en humidité au déchaînement érotique, succède bientôt l'aspect commercial de cette débauche sexuelle. Sous le nom de Madame Rose (!!!) Lisa de Leeuw entraîne rapidement ce joli monde dans les plaisirs pervers des maisons closes. Pas grand'chose de neuf sur le nouveau continent... si ce n'est une qualité technique aussi rigoureuse que le choix très sélectif des interprètes.

Ginger Lynn nous présente les rondeurs d'Angel, nouvelle star de l'érotisme made in USA.

Les nouveautés *ALPHA* :

L'AMOUR AU SOLEIL

De Gérard Loubeau avec Olinka et Laura May. Toujours le soleil d'Ibiza mais plus tellement la tranquillité. Des corsaires modernes, en jonque (sic !) enlèvent des filles afin de leur faire subir des violences sexuelles. Au début, il y a réticence... pour la forme... puis rapidement adhésion et plaisir...



PARTIES DE CHASSE EN SOLOGNE

de Burd Tranbaree avec Brigitte Lahaie, Marilyn Jess et Guy Royer.



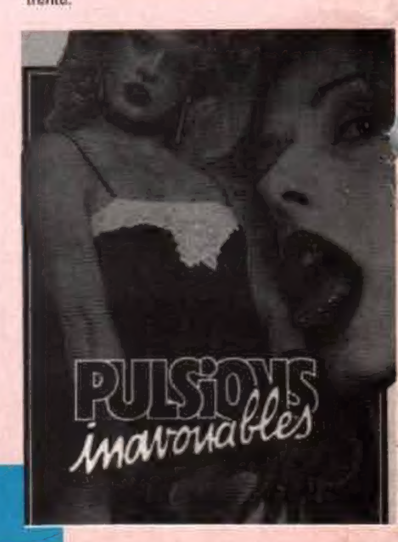
Si vous avez trouvé le film de Jean Renoir, **La règle du Jeu**, un peu trop sérieux, tapez-vous **Parties de chasse en Sologne.** Le décor est le même et parfois les situations se ressemblent. Mais la Sologne a, cette fois, un charme de plus : le sexe que l'on pratique avec ferveur à l'auberge « Relais de la Belle Hélène ». Spécialité de la maison : la fellation et baise à toutes les pages du menu. Et le soir venu, les chasseurs deviennent souvent gibier.

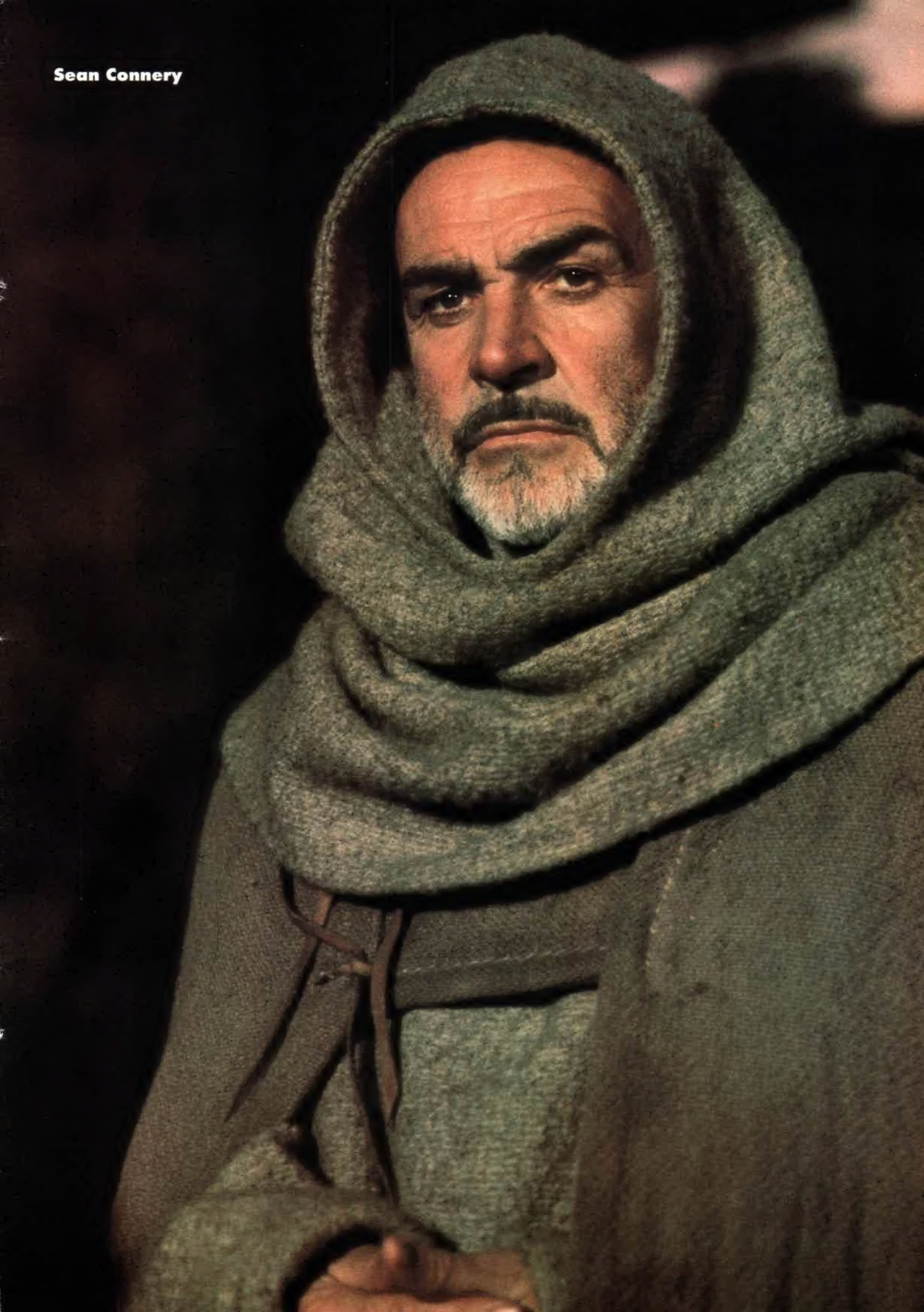
PULSIONS INAVOUABLES

(Vidéo Marc Dorcel)

Un jeune gynécologue a deux passions dans la vie : son métier et... les femmes.
A l'insu de son épouse, il passe le plus clair de son temps à culbuter ses patientes ainsi que les plus belles amies de son épouse. Celle-ci n'est pas dupe mais, loin d'exiger la séparation, se rend complice des chaudes activités de la table gynécologique.
L'échantillonnage est varié : strip tease dirigé, scènes de dominations, partouzes, fellations expertes, doubles pénétrations et sodomies spectaculaires... le tout présenté avec l'habituelle qualité technique de la collection : éclairages soignés, interprètes très bandantes et durée pas radine d'une heure trente.

Chaudes interprètes et lingerie fine chez Marc Dorcel.




Sean Connery


IMPACT
Portfolio 6
Sho Kosugi